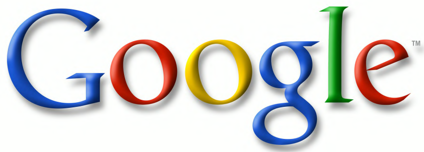
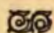

Google

Robert Shackleton

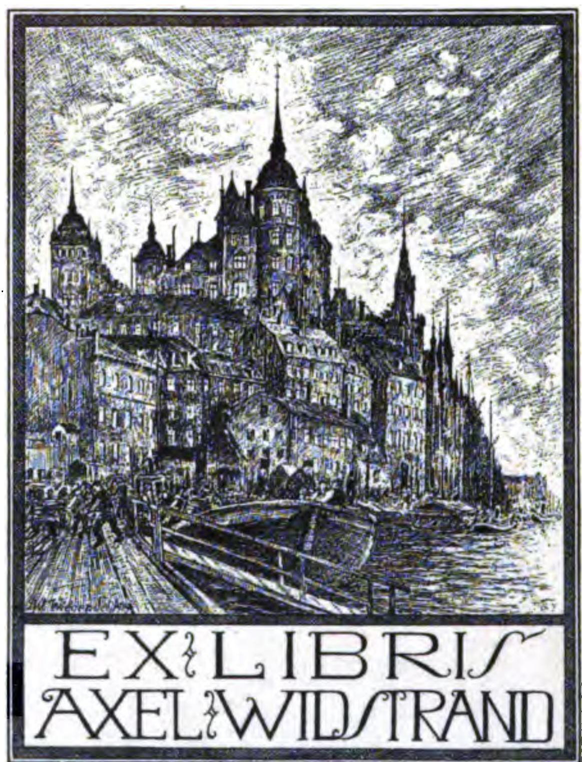


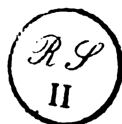
mon bien mondain








EX LIBRIS
AXEL WIDSTRAND


RS
II

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

TOME PREMIER.

EXPLICATION DU FRONTISPICE.

LE but de l'Auteur de ce Poëme étant de conduire ſon Eléve juſqu'à la plus haute ſageſſe, le Peintre a repreſenté cette Vertu ſous la figure d'une Femme aîlée, qui eſt au haut du Tableau, la tête tournée vers le ciel, & appuyée ſur le Portrait de M. DE FENELON.

D'un côté ſont deux Genies, qui lui offrent des Palmes; & au deſſous eſt la Muſe Calliope appuyée ſur trois Livres repreſentant les trois genres de Poëſie.

De l'autre côté eſt une Minerve tenant un Gouvernail où ſont les Armes du DAUPHIN DE FRANCE, pour marquer l'Education de feu MONSEIGNEUR LE DAUPHIN Pere du Roy, qui lui avoit été confiée.



N. N. Coypel in. *A Paris chez la V.e Delaulne, et J. Estienne, rue S. Jacques.* N. Tardieu Sculp.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque-Duc de Cambrai, Prince du Saint-Empire, &c.

NOUVELLE EDITION

ENRICHIE DE FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

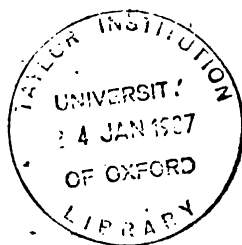
TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez la Veuve DELAULNE, ruë Saint Jacques, à l'Empereur.

M. DCC. XXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 JAN 1997
OF OXFORD
LIBRARY



DISCOURS
DE LA
POESIE EPIQUE,
ET
DE L'EXCELLENCE
DU POEME
DE TELEMAQUE.



SI l'on pouvoit goûter la Vérité toute nue, elle n'auroit pas besoin pour se faire aimer des ornemens que lui prête l'imagination: mais sa lumiere pure & délicate ne flate pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme; elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire il faut lui donner non-seulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images sensibles qui l'arrêtent dans une vûe fixe de la vérité. Voilà la source de l'Eloquence, de la Poesie, & de toutes les Sciences qui sont du ressort de l'Imagina-

Origine & fin de la Poesie.

tion. C'est la foiblesse de l'homme qui rend ces Sciences nécessaires. La beauté simple & immuable de la Vertu ne le touche pas toûjours ; il ne suffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable (a)

Nous examinerons le Poeme de Télémaque selon ces deux vûes, d'instruire & de plaire, & nous tâcherons de faire voir que l'Auteur a instruit plus que les Anciens, par la sublimité de sa Morale, & qu'il a plû autant qu'eux en imitant toutes leurs beautez.

Deux sortes de Poesies heroïques.

Il y a deux manieres d'instruire les hommes pour les rendre bons. La premiere, en leur montrant la difformité du vice, & ses suites funestes : c'est le dessein principal *de la Tragédie*. La seconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & sa fin heureuse : c'est le caractere propre *à l'Epopée*, ou Poeme Epique. Les passions qui appartiennent à l'une, sont la terreur & la pitié. Celles qui conviennent à l'autre, sont l'admiration & l'amour. Dans l'une les Acteurs parlent ; dans l'autre, le Poete fait la narration.

Définition & division de la Poesie Epique.

On peut définir le Poeme Epique, *Une Fable racontée par un Poete pour exciter l'admiration, & inspirer l'amour de la vertu, en nous représentant l'action d'un Heros favorisé du Ciel, qui exécute un grand dessein malgré tous les obstacles qui s'y opposent.* Il y a donc trois choses dans l'Epopée, *l'Action, la Morale* & *la Poësie*.

I. De l'Action Epique.

Qualitez de l'Action Epique.

L'Action doit être *grande, une, entiere, merveilleuse*, & *d'une certaine durée*. Télémaque a toutes ces qualitez. Comparons-le avec les deux modeles de la Poesie Epique, Homere & Virgile, & nous en serons convaincus.

Dessein de l'Odyssée.

Nous ne parlerons que de l'Odyssée, dont le plan a plus de conformité avec celui de Télémaque. Dans ce Poeme, Homere introduit un Roi sage revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence & de sa valeur ; des tempêtes l'arrêtent en chemin, & les jettent dans diverses Païs, dont il apprend les Mœurs, les Loix, la Politique. De-là naissent naturellement une

(a) *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci ; Lectorem delectando, pariterque monendo.* HOR. ART. POET.

infinité d'incidens & de périls. Mais sachant combien son absence causoit de désordre dans son Roiaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie ; l'immortalité même ne le touche point : il renonce à tout pour soulager son Peuple, & revoir sa Famille.

Sujet de l'Eneïde.

Dans l'Eneïde, un Heros pieux & brave, échapé des ruines d'un Etat puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce Prince choisi pour Roi par les restes infortunez de ses Concitoyens, erre long-tems avec eux dans plusieurs Païs, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un Roi, à un Legislateur, à un Pontife. Il trouve enfin un azile dans des terres éloignées, d'où ses Ancêtres étoient sortis. Il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les fondemens d'un Empire, qui devoit être un jour le maître de l'Univers.

Plan de Télémaque.

L'Action de Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux Poemes. On y voit un jeune Prince animé par l'amour de la Patrie, aller chercher son Pere, dont l'absence causoit le malheur de sa Famille & de son Roiaume. Il s'expose à toutes sortes de périls ; il se signale par des vertus héroïques ; il renonce à la Roiauté, & à des Couronnes plus considerables que la sienne ; & parcourant plusieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la pieté d'Enée, & la valeur de tous les deux, en sage Politique, en Prince religieux, en Heros accompli.

L'Action doit être une.

L'Action de l'Epopée doit être une. Le Poeme épique n'est pas une Histoire comme la Pharsale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus ; ni la vie toute entiere d'un Heros comme l'Achilleïde de Stace : l'unité du Heros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalitez. Il change sans cesse de desseins, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévûs de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizare, un contraste de passions opposées sans

liaison & sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un Heros qu'on propose pour modele, mais le récit d'une action grande & illustre qu'on donne pour exemple.

Des Episodes.

Il en est de la Poesie comme de la Peinture, l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y insere plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poeme; le Heros en vient à bout en franchissant tous les obstacles. C'est le récit de ses oppositions qui fait les Episodes: mais tous ces Episodes dépendent de l'action principale, & sont tellement liez avec elle, & si unis entr'eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau, composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance, & dans une juste proportion.

L'unité de l'action de Télémaque, & la continuité des Episodes.

Je n'examine point ici s'il est vrai qu'Homere noye quelquefois son action principale dans la longueur & le nombre de ses Episodes, si son action est double, s'il perd souvent de vûe ses principaux personnages. Il suffit de remarquer que l'Auteur de Télémaque a imité par tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au Poete Grec. Tous les Episodes de notre Auteur sont continus, & si habilement enclavez les uns dans les autres, que le premier amene celui qui suit. Ses principaux personnages ne disparoissent point, & les transitions qu'il fait de l'Episode à l'action principale, font sentir toûjours l'unité du dessein. Dans les six premiers Livres où Télémaque parle & fait le récit de ses avantures à Calypso, ce long Episode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le Lecteur y est en suspens, & sent dès le commencement que le séjour de ce Heros dans cette isle, & ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII. & XIV. Livre, où Mentor instruit Idomenée, Télémaque n'est pas présent, il est à l'armée; mais c'est Mentor, un des principaux personnages du Poeme, qui fait tout en vûe de Télémaque & pour son instruction; de sorte que cet Episode est parfaitement lié avec le dessein principal. C'est encore un grand art dans

notre Auteur, de faire entrer dans son Poeme des Episodes qui ne sont pas des suites de sa Fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces Episodes y trouvent place, non-seulement comme des instructions importantes pour un jeune Prince, qui est le grand dessein du Poete, mais parce qu'il le fait raconter à son Heros dans le tems d'une inaction pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télémaque des mœurs & des Loix de la Betique pendant le calme d'une navigation: & Philoctete lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune Prince est au camp des alliez, en attendant le jour du combat.

L'Action Epique doit être entiere. Cette intégrité suppose trois choses: la cause, le nœud & le dénouement. La cause de l'action doit être digne du Heros, & conforme à son caractere. Tel est le dessein de Télémaque. Nous l'avons déja vû. *L'Action doit être entiere.*

Le Nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyssée c'est Neptune qui le forme. Dans l'Eneïde c'est la colere de Junon. Dans Télémaque c'est la haine de Venus. Le nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer, que la mer même. L'opposition de Junon dans l'Eneïde comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Venus contre un jeune Prince qui méprise la volupté par amour de la vertu, & dompte ses passions par le secours de la Sagesse, est une Fable tirée de la nature, qui renferme en même-tems une Morale sublime. *Du Nœud.*

Le Dénouement doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'Odyssée, Ulysse arrive parmi les Pheaciens, leur raconte ses avantures, & ces Insulaires amateurs des Fables, charmez de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui: le dénouement est simple & naturel. Dans l'Eneïde, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce Heros, pour épargner le sang de ses Troyens, & celui des Latins, dont il sera bien-tôt Roi, vuide la querelle par un combat singulier. Ce dénouement *Du dénouement.*

est noble ; celui de Télémaque est tout ensemble naturel & grand. Ce jeune Heros, pour obéïr aux ordres du Ciel, surmonte son amour pour Antiope, & son amitié pour Idomenée qui lui offroit sa Couronne & sa fille. Il sacrifie les passions les plus vives, & les plaisirs même les plus innocens au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque sur des vaisseaux que lui fournit Idomenée, à qui il avoit rendu tant de services. Quand il est près de sa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite isle déserte, où elle se découvre à lui. Après l'avoir accompagné à son insçu au travers des mers orageuses, de terres inconnues, de guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la Sagesse le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ses travaux, & sa destinée heureuse ; puis elle le quitte. Sitôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la divinité s'éloigne, le merveilleux cesse, l'action héroïque finit. C'est dans la souffrance que l'homme se montre Heros, & qu'il a besoin d'un appui tout divin. Ce n'est qu'après avoir souffert qu'il est capable de marcher seul, de se conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le Poeme de Télémaque, l'observation des plus petites regles de l'art est accompagnée d'une profonde morale.

Qualitez generales du nœud & du dénouement du Poeme Epique.

Outre le nœud, & le dénouement general de l'action principale, chaque Episode a son nœud & son dénouement propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'Epopée on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romains modernes. La surprise seule ne produit qu'une passion très-imparfaite & passagere. Le sublime est d'imiter la simple nature, préparer les évenemens d'une maniere si délicate, qu'on ne les prévoye pas ; les conduire avec tant d'art, que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détourné du but principal de la Poesie héroïque qui est l'instruction, pour s'occuper d'un dénouement fabuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela est bon quand le seul dessein est d'amuser : mais dans un Poeme Epique, qui est une espece de Philosophie morale, ces intrigues

sont des jeux d'esprit au-dessous de sa gravité & de sa noblesse.

Si l'Auteur de Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il n'est pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux Anciens. Il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des statues. L'action Epique doit être merveilleuse, mais vraisemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroît impossible. Le Poete ne doit jamais choquer la raison, quoiqu'il puisse aller quelquefois au-delà de la nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poemes, non-seulement pour exécuter par leur entremise de grands évenemens, & unir la vraisemblance & le merveilleux : mais pour apprendre aux hommes que les plus vaillans & les plus sages ne peuvent rien sans le secours des Dieux. Dans notre Poeme, Minerve conduit sans cesse Télémaque. Par là le Poete rend tout possible à son Heros, & fait sentir que sans la Sagesse divine l'homme ne peut rien. Mais ce n'est pas là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la Déesse sous une forme humaine : c'est non-seulement le vraisemblable, mais le naturel qui s'unit ici au merveilleux. Tout est divin, & tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout. Si Télémaque avoit sçu qu'il étoit conduit par une Divinité, son mérite n'auroit pas été si grand, il en auroit été trop soûtenu. Les Heros d'Homere savent presque toûjours ce que les Immortels font pour eux. Notre Poete, en dérobant à son Heros le merveilleux de la fiction, a fait admirer sa vertu & son courage.

L'Action doit être merveilleuse.

La durée du Poeme Epique est plus longue que celle de la Tragédie. Dans celle-ci les passions regnent : rien de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus & les habitudes qui ne s'acquerent pas tout d'un coup sont propres au Poeme Epique, & par conséquent son action doit avoir une plus grande étendue. L'Epopée peut renfermer les actions de plusieurs années : mais, selon les Critiques, le tems de l'action principale depuis l'endroit où le Poete commence sa narration, ne peut être plus longue qu'une

De la durée du Poeme Epique.

année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Aristote & Horace n'en disent rien pourtant. Homere & Virgile n'ont observé aucune regle fixe là-dessus. L'action de l'Iliade toute entiere se passe en cinquante jours. Celle de l'Odyssée depuis l'endroit où le Poete commence sa narration, n'est que d'environ deux mois. Celle de l'Eneïde est d'un an. Une seule campagne suffit à Télémaque depuis qu'il sort de l'isle de Calypso jusqu'à son retour en Ithaque. Notre Poete a choisi le milieu entre l'impétuosité & la vehemence avec laquelle le Poete Grec court vers sa fin, & la démarche majestueuse & mésurée du Poete Latin, qui paroît quelquefois lent, & semble trop allonger sa narration.

De la Narration Epique.

Quand l'Action du Poeme Epique est longue & n'est pas continue, le Poete divise sa Fable en deux parties; l'une où le Heros parle & raconte ses avantures passées. L'autre, où le Poete seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son Heros. C'est ainsi qu'Homere ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'isle d'Ogygie; & Virgile la sienne qu'après qu'Enée est arrivé à Carthage. l'Auteur de Télémaque a parfaitement imité ces deux grands Modeles. Il divise son action comme eux en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télémaque finit le récit de ses avantures à Calypso. Il prend peu de matiere, mais il la traite amplement; dix-huit Livres y sont emploiez. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems: mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances. Elle ne contient que les six premiers Livres. Par cette division de ce que notre Poete raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il retranche les tems d'inaction, comme sa captivité en Egypte, son emprisonnement à Tyr, &c. Il n'étend pas trop la durée de sa narration, il joint ensemble la varieté & la continuité des avantures: tout est mouvement, tout est action dans son Poeme; on ne voit jamais ses Personnages oisifs, ni son Heros disparoître.

II. DE LA MORALE.

On peut recommander la vertu par les éxemples & par les instructions, par les mœurs & par les préceptes. C'est ici où notre Auteur surpasse de beaucoup tous les autres Poetes. I. Des mœurs.

On doit à Homere la riche invention d'avoir personalisé les Attributs divins, les passions humaines, & les causes physiques : source féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la Poesie. Mais sa Religion n'est qu'un tissu de fables qui n'ont rien de propre, ni à faire respecter, ni à faire aimer la Divinité. Les caracteres de ses Dieux sont même au-dessous de ceux de ses Heros. Pytagore, Platon, Philostrate, payens comme lui, ne l'ont pas justifié d'avoir ravalé ainsi la nature divine, sous prétexte que ce qu'il en dit est allegorie, tantôt physique, tantôt morale. Car outre qu'il est contre la nature de la Fable de se servir des actions morales pour figurer des effets physiques, il leur parut très-dangereux de représenter les chocs des élemens, & des Phénoménes communs de la nature, par des actions vicieuses attribuées aux Puissances célestes, & d'enseigner la morale par des allegories, dont la lettre ne montre que le vice. Caracteres des Dieux d'Homere.

On pourroit peut-être diminuer la faute d'Homere par les ténebres & les mœurs de son siécle, & le peu de progrès qu'on avoit fait de son tems dans la Philosophie. Sans entrer dans cette discussion, on se contentera de remarquer que l'Auteur de Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les Fables du Poete Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les Attributs divins, & en fait des Divinitez subalternes ; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une maniere digne d'elle. Il unit avec *art la Poesie d'Homere & la Philosophie de Pythagore*. Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pû dire ; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la Morale Chrétienne, & a montré par-là que cette Morale est écrite en

caracteres ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure & simple raison, pour se livrer totalement à cette Vérité souveraine & universelle, qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps, & sans laquelle toute raison particuliere n'est que ténébres & égarement.

Ses idées de la Divinité.

Les idées que notre Poete nous donne de la Divinité, sont non-seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance & l'amour : une pieté douce, une adoration noble & libre, dûe à la perfection absolue de l'Estre infini ; & non pas un culte superstitieux, sombre & servile, qui saisit & abat le cœur lorsqu'on ne considere Dieu que comme un puissant Législateur qui punit avec rigueur le violement de ses Loix.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes, mais dont l'amour & la bonté ne sont pas abandonnez aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni méritez par les pompeuses apparences d'un culte extérieur, ni sujets aux caprices bizares des Divinitez payennes, mais toûjours reglez par la Loi immuable de la sagesse, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non selon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des passions qu'ils sacrifient.

Des mœurs des Heros d'Homere.

On peut justifier plus aisément les caracteres qu'Homere donne à ses Heros, que ceux qu'il donne à ses Dieux. Il est certain qu'il peint les hommes avec simplicité, force, varieté & passions. L'ignorance où nous sommes des coûtumes d'un païs, des cérémonies de sa Religion, du génie de sa langue, le défaut qu'ont la plûpart des hommes de juger de tout par le goût de leur siecle & de leur Nation, l'amour du faste & de la fausse magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive ; toutes ces choses peuvent nous tromper, & nous faire regarder comme fade ce qui étoit estimé dans l'ancienne Grece.

Des deux sortes d'Epopées, la Pathétique & la Morale.

Quoiqu'il paroisse plus naturel & plus philosophe de distinguer la Tragédie de l'Epopée par la différence de leurs vûes morales, comme on a fait d'abord, on n'ose décider cependant s'il ne peut pas y avoir, comme dit Aristote, deux

deux ſortes d'Epopée, l'une *Pathétique*, l'autre *Morale*; l'une où les grandes paſſions regnent, l'autre où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odiſſée peuvent être des éxemples de ces deux eſpeces : dans l'un Achille eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts; tantôt comme brutal, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colere; tantôt comme furieux, juſqu'à ſacrifier ſa Patrie à ſon reſſentiment. Quoique le Heros de l'Odyſſée ſoit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux & trompeur. C'eſt que le Poëte peint les hommes avec ſimplicité, & ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une vengeance furieuſe & brutale. La politique eſt preſque toûjours jointe avec le menſonge & la diſſimulation. Peindre d'après nature, c'eſt peindre comme Homere.

Ces deux eſpeces d'Epopées ſont unies dans le Télémaque.

Sans vouloir critiquer les vûes différentes de l'Iliade & de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs différentes beautez, pour faire admirer l'art avec lequel notre Auteur réunit dans ſon Poeme ces deux ſortes d'Epopées, la Pathétique & la Morale. On voit un mêlange & un contraſte admirable de vertus & de paſſions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand, mais il nous repréſente également l'excellence & la baſſeſſe de l'homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'un ſans l'autre, & rien n'eſt plus utile que de nous faire voir tous les deux enſemble; car la juſtice & la vertu parfaites demandent qu'on s'eſtime & ſe mépriſe, qu'on s'aime & ſe haïſſe. Notre Poete n'éleve pas Télémaque au-deſſus de l'humanité, il le fait tomber dans les foibleſſes qui ſont compatibles avec un amour ſincere de la vertu; & ſes foibleſſes ſervent à le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi-même, & de ſes propres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible en lui donnant une perfection ſans tache : mais il excite notre émulation en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractere de

son Heros le courage d'Achille, la prudence d'Ulysse & la pieté d'Enée. Télémaque est colere comme le premier sans être brutal ; politique comme le second, sans être fourbe ; sensible comme le troisiéme, sans être voluptueux.

2°. Des préceptes & des instructions morales.

Une autre maniere d'instruire, c'est par les préceptes. L'Auteur de Télémaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques : la morale d'Homere avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualitez qui manquent à celle des Anciens, soit Poetes, soit Philosophes. Elle est *sublime* dans ses principes, *noble* dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

Qualitez de la Morale de Télémaque. 1°. Elle est sublime dans ses principes.

1°. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme : on l'introduit dans son propre fonds ; on lui dévelope les ressorts secrets de ses passions, les replis cachez de son amour propre : la difference des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir par tout que l'Estre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux : qu'il est la source immédiate de toutes nos lumieres, & de toutes nos vertus ; que nous ne tenons pas moins de lui la raison que la vie : que sa vérité souveraine doit être notre unique lumiere, & sa volonté suprême regler tous nos amours ; que faute de consulter cette Sagesse universelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses passions ; que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous ; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une Puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacles, & dont nous ne distinguons pas toûjours l'action à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin que sans cette Puissance premiere & souveraine, qui éleve l'homme au-dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des rafinemens d'un amour propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa Divinité, & devient en même-tems & l'idolâtre, & l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce

Philoſophe que Télémaque vit aux Enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de ſa propre vertu.

C'eſt ainſi que la morale de notre Auteur tend à nous faire oublier notre eſtre propre, pour le rapporter tout entier à l'Eſtre ſouverain, & nous en rendre les adorateurs; comme le but de ſa politique eſt de nous faire préferer le bien public au bien particulier,& nous faire aimer les hommes. On ſçait les ſyſtêmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux Auteurs plus moderez, Puffendorf & Grotius: les deux premiers, ſous le vain & faux prétexte que le bien de la ſocieté n'a rien de commun avec le bien eſſentiel de l'homme qui eſt la vertu,établiſſent pour ſeules maximes de gouvernement la fineſſe, les artifices, les ſtratagêmes, le deſpotiſme, l'injuſtice & l'irréligion. Les deux derniers Auteurs ne fondent leur politique que ſur des maximes payennes, & qui même n'égalent ni celle de la République de Platon, ni celles des Offices de Ciceron. Il eſt vrai que ces deux Philoſophes modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la Societé, & qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'homme conſideré ſelon le civil. Mais l'Auteur de Télémaque eſt original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite, avec les idées de la vertu la plus conſommée. Le grand principe ſur lequel tout roule, eſt que le monde entier n'eſt qu'une République univerſelle, & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuſe idée naiſſent ce que les Politiques appellent les Loix *de Nature & des Nations*, équitables, généreuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indiviſible. On ne ſe borne plus à l'amour de ſa Patrie; le cœur s'étend, devient immenſe; & par une amitié univerſelle embraſſe tous les hommes. De-là naiſſent l'amour des Etrangers, la confiance mutuelle entre les Nations voiſines, la bonne foi, la juſtice & la paix parmi les Princes de l'Univers comme entre les particuliers de chaque Etat. Notre Auteur nous montre encore que la gloire de la Roiauté eſt de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux: que l'autorité

du Prince n'eſt jamais mieux affermie que lorſqu'elle eſt appuiée ſur l'amour des peuples, & que la véritable richeſſe de l'Etat conſiſte à retrancher tous les faux beſoins de la vie, pour ſe contenter du néceſſaire, & des plaiſirs ſimples & innocens. Par-là il fait voir que la vertu contribue non-ſeulement à préparer l'homme pour une felicité future, mais qu'elle rend la ſocieté actuellement heureuſe dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2°. La Morale de Télémaque eſt noble dans ſes motifs.

2°. La Morale de Télémaque eſt noble dans ſes motifs. Son grand principe eſt qu'il faut préferer l'amour du *beau* à l'amour du *plaiſir*, comme diſent Socrate & Platon, *l'honnête* à *l'agréable*, ſelon l'expreſſion de Ciceron. Voilà la ſource des ſentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus heroïques. C'eſt par ces idées pures & élevées qu'il détruit d'une maniere infiniment plus touchante que par la diſpute, la fauſſe Philoſophie de ceux *qui font du plaiſir le ſeul reſſort du cœur humain.* Notre Poete montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ſes Heros, & les actions génereuſes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau & du parfait ſur un cœur noble, pour lui faire ſacrifier ſes plaiſirs aux devoirs pénibles de ſa vertu. Je ſçais que cette vertu héroïque paſſe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination ſe ſont déchaînez contre cette vérité ſublime & ſolide par pluſieurs points d'eſprit frivoles & mépriſables. C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentimens, ils concluent que l'humanité en eſt incapable. Ce ſont des Nains qui jugent de la force des Géants par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes étroites de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu qui éleve l'homme au-deſſus de lui même. Quelques Philoſophes qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philoſophie, ſe ſont laiſſez entraîner par leurs préjugez juſqu'à ne point diſtinguer aſſez entre l'amour de l'ordre & l'amour du plaiſir; & à nier que la volonté puiſſe être remuée auſſi fortement *par la vûe claire de la vérité*, que *par le goût naturel du plaiſir.*

On ne peut lire sérieusement Télémaque sans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les sentimens généreux d'une ame noble, qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur desinteressé qui s'oublie sans cesse; d'un Philosophe qui ne se borne ni à soi, ni à sa Nation, ni à rien de particulier; mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Estre suprême.

3°. La Morale de Télémaque est universelle dans ses usages, étendue, féconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les Nations & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui est tout ensemble Roi, Guerrier, Philosophe & Législateur. On y voit l'art de conduire des Nations différentes, la maniere de conserver la paix au-dehors avec ses voisins, & cependant d'avoir toûjours au-dedans du Roiaume une jeunesse aguerrie prête à le défendre; d'enrichir ses états sans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir despotique, & les désordres de l'Anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre Auteur fait entrer dans son Poeme non-seulement les vertus héroiques & roiales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son Prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de son devoir.

3°. La Morale de Télémaque est universelle dans ses usages.

L'Iliade a pour but de montrer les funestes suites de la desunion parmi les Chefs d'une armée. L'Odissée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence, jointe avec la valeur. Dans l'Eneïde on dépeint les actions d'un Heros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulieres ne font pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans par la grandeur, le nombre & l'étendue de ses vûes morales; de sorte qu'on peut dire avec le Philosophe critique d'Homere: * *Le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes, c'est le Télémaque; car si le bonheur du Genre humain pouvoit naître d'un Poeme, il naîtroit de celui-là.*

* L'Abbé Terrasson.

DE LA POESIE.

C'eſt une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poeſie doit réunir, ce que la Muſique, la Peinture & l'Eloquence, ont de force & de beauté. Mais comme la Poeſie ne differe de l'Eloquence qu'en ce qu'elle peint avec entouſiaſme, on aime mieux dire que la Poeſie emprunte ſon harmonie de la Muſique, ſa paſſion de la Peinture, ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie.

L'harmonie du ſtyle de Télémaque.

Le ſtyle de Télémaque eſt poli, net, coulant, magnifique: il a toute l'abondance d'Homere, ſans avoir ſon intempérance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; & quand il parle des mêmes choſes, il ne rappelle point les mêmes images, & encore moins les mêmes termes. Toutes ſes périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence. Rien ne choque, point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectez. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire: toutes ſes paroles font penſer, & toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

Excellence des Peintures de Télémaque.

Les images de notre Poete ſont auſſi parfaites, que ſon ſtyle eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non-ſeulement décrire les choſes, mais en repréſenter les circonſtances d'une maniere ſi vive & ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur de Télémaque peint les paſſions avec art: il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon Poeme on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il remue, il entraîne; on ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Des comparaiſons & deſcriptions de Télémaque.

Les Poetes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures, les comparaiſons & les deſcriptions. Les comparaiſons de Télémaque ſont juſtes & nobles. L'Auteur n'éleve pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des métaphores outrées; il ne l'embaraſſe pas non plus par une trop grande varieté d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les deſcriptions des Anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les ſacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minuties qui font languir la narration,

sans rabaisser la majesté du Poeme Epique par la description des choses basses & desagreables. Il descend quelquefois dans le détail ; mais il ne dit rien qui ne mérite attention. & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes ses varietez : il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalitez ; tantôt sublime, sans être guindé ; tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux goût de vouloir toûjours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles, simples, & cependant agréables. Il peint non-seulement d'après nature, mais ses tableaux sont aimables. Il unit ensemble la vérité du dessein, & la beauté du coloris ; la vivacité d'Homere, & la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout, les descriptions de ce Poeme sont non-seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'Auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funerailles d'un ami ou d'un pere, comme dans l'Iliade & dans l'Eneïde : c'est pour choisir un Roi qui surpasse tous les autres dans la force de l'esprit & du corps, & qui soit également capable de soûtenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous représente les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son Heros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces descriptions, & y trouver de semblables beautez : je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle Edition, la sculpture de la redoutable Egide que Minerve envoia à Télémaque, est pleine d'art, & renferme cette morale sublime : Que le bouclier d'un Prince, & le soûtien d'un Etat, sont les sciences & l'agriculture : Qu'un Roi armé par la sagesse cherche toûjours la paix, & trouve des ressources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit & laborieux, dont l'esprit & le corps sont également accoûtumez au travail.

La Poesie tire sa force & sa justesse de la Philosophie. Dans Télémaque on voit par tout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un esprit juste & profond. Philosophie de Télémaque.

Ces deux qualitez se rencontrent rarement dans la même personne. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel pour inventer, pour passionner, pour imiter, & en même-tems dans une tranquilité parfaite pour juger en produisant, & choisir entre mille pensées qui se présentent celle qui convient. Il faut que l'imagination souffre une espece de transport & d'entousiasme, pendant que l'esprit paisible dans son empire la retient & la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours paroissent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui regle tout, ils sont faux & trompeurs.

Comparaison de la Poesie de Télémaque avec Homere & Virgile.

Le feu d'Homere, sur-tout dans l'Iliade, est impétueux & ardent comme un tourbillon de flâme, qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toûjours uniment & également. Celui de Télémaque échauffe & éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader ou passionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la politique, & de Télémaque sur le sens des Loix de Minos, &c. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumiere, l'entousiasme & le feu poetiques seroient nuisibles, comme les rayons trop ardens du Soleil qui éblouissent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir; quand on a vû clairement la vérité, quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution, alors le Poete excite un feu & une passion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la vérité. L'Episode des amours de Télémaque dans l'Isle de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mêlange de lumiere & d'ardeur distingue notre Poete d'Homere & de Virgile: l'entousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & passer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'essor de son grand génie qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénerent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plûtôt Historien que Poete. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poetes Philosophes & modernes, que le premier.

N'est-ce

N'est-ce pas qu'ils sentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du Poete Latin, que le beau feu du Poete Grec, que la *nature* seule peut donner ?

Notre Auteur doit plaire à toutes sortes de Poetes, tant à ceux qui sont Philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'entousiasme. Il a uni les lumieres de l'esprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en Philosophe ; il fait aimer la vérité prouvée par les sentimens qu'il excite. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion ; ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes, qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toûjours se cacher, disparoître, se faire oublier pour ne produire que les véritez qu'on veut persuader, & les passions qu'on veut purifier.

Dans Télémaque tout est raison, tout est sentiment ; c'est ce qui le rend un Poeme de toutes les Nations, & de tous les siecles. Tous les Etrangers en sont également touchez. Les traductions qu'on en a faites en des Langues moins délicates que la Langue Françoise, n'effacent point ces beautez originales. La savante Apologiste d'Homere nous assure que le Poete Grec perd infiniment par une traduction, qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse, & l'ame de sa Poesie. Mais on ose dire que Télémaque conservera toûjours en toutes sortes de Langues sa force, sa noblesse, son ame & ses beautez essentielles. C'est que l'excellence de ce Poeme ne consiste pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination, mais dans un goût sublime de la vérité, dans des sentimens nobles & élevez, & dans la maniere naturelle, délicate & judicieuse de les traiter. De pareilles beautez sont de toutes les langues, de tous les tems, de tous les Pays, & touchent également les bons esprits, & les grandes ames dans tout l'Univers.

On a formé plusieurs objections contre Télémaque : 1°. Qu'il n'est pas en Vers. Premiere objection contre Télémaque.

RÉPONSE. La versification, selon Aristote, Denys d'Halicarnasse, & Strabon, n'est pas essentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en Prose, comme on écrit des Tragédies sans rimes. On peut faire des Vers sans Poesie, & être tout Poetique sans faire des Vers. On peut imiter la versification par art, mais il faut naître Poete. Ce qui fait la Poesie n'est pas le nombre fixe & la cadence reglée des syllabes; mais la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la varieté des images. C'est l'entousiasme, le feu, l'impétuosité, la force, un je ne sçai quoi dans les paroles & les pensées, que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualitez dans Télémaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Pherecide, Hecatée: *Il a imité parfaitement la Poesie, en rompant seulement la mesure, mais il a conservé toutes les autres beautez poetiques.*

Notre âge trouve un Homere
Dans ce Poeme salutaire,
Par la vertu même inventé;
Les Nymphes de la double Cime,
Ne l'affranchirent de la Rime
Qu'en faveur de la vérité *.

* Ode à Messieurs de l'Académie, par M. de la Motte. Premiere Ode.

De plus, je ne sçai pas si la gêne des rimes & la régularité scrupuleuse de notre construction Européenne, jointe à ce nombre fixe & mésuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'essor & la passion de la Poesie heroïque. Pour bien émouvoir les passions, on doit souvent retrancher l'ordre & la liaison. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, usoient des inversions de phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe; ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe sont un composé du Latin, & des Jargons de toutes les Nations barbares qui subjuguérent l'Empire Romain. Ces Peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle varieté de longues & de breves, qui imite si bien les mouvemens délicats

de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols, ont tâché d'affranchir leur versification de la gêne des rimes. Un Poete Anglois y a réussi merveilleusement, & a commencé, même avec succès, d'introduire les inversions de phrases dans sa Langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde objection contre Télémaque.

Quelques-uns, par une ignorance grossiere de la noble liberté du Poeme Epique, ont reproché à Télémaque qu'il est plein d'Anacronismes.

RE'PONSE.

L'Auteur de ce Poeme n'a fait qu'imiter le Prince des Poetes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Télémaque, frere de cette Didon; Sesostris, qu'on dit avoir vêcu vers le même tems, &c. ne sont pas plus des fautes que l'Anacronisme de Virgile. Pourquoi condamner un Poete de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature? Il ne seroit pas permis de contredire un point d'histoire d'un tems peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculée, dont les Annales sont si incertaines & enveloppées de tant d'obscuritez, on doit suivre la vraisemblance, & non pas toûjours la vérité. C'est l'idée d'Aristote confirmée par Horace. Quelques Historiens ont écrit que Didon étoit chaste, Penolope impudique; qu'Helene n'a jamais vû Troye, ni Enée l'Italie. Homere & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'histoire, pour rendre leurs Fables plus instructives. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'Auteur de Télémaque, pour l'instruction d'un jeune Prince, de rassembler les Heros de l'antiquité, Télémaque, Sesostris, Nestor, Idomenée, Pygmalion, Adraste, pour unir dans un même tableau les différens caracteres des Princes bons & mauvais, dont il falloit imiter les vertus, & éviter les vices.

Troisiéme objection contre Télémaque.

On trouve à redire que l'Auteur de Télémaque ait inséré l'histoire des amours de Calypso & d'Eucharis dans

son Poeme, & plusieurs descriptions semblables, qui paroissent trop passionnées.

REPONSE. La meilleure réponse à cette objection est l'effet qu'avoit produit Télémaque dans le cœur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être précautionnées contre les écueils ausquels l'élevation & l'autorité expose ceux qui sont destinez à regner. Si notre Poete avoit écrit pour un homme qui eût dû passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions ne lui auroient pas été si nécessaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour, où la galanterie passe pour politesse, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaisirs, & où tout ce qui l'environne n'est occupé qu'à le séduire: pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus nécessaire que de lui représenter avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette sagesse qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours séduisans de l'amour insensé. Lui peindre ce vice dans son beau imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle: lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de notre Auteur, de précautionner son Eleve contre les folles passions de la jeunesse par la Fable de Calypso, & de lui donner dans l'histoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaste & légitime. En nous représentant ainsi cette passion, tantôt comme une foiblesse indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Heros, il nous montre que l'amour n'est pas au-dessous de la majesté de l'Epopée, & réunit par là dans son Poeme les passions tendres des Romans modernes avec les vertus héroïques de la Poesie ancienne.

Quatriéme objection contre Télémaque. Quelques-uns croient que l'Auteur de Télémaque épuise trop son sujet par l'abondance & la richesse de son génie. Il dit tout, & ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homere, il met la nature toute entiere devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui, comme Horace, renferme un grand sens en peu de mots, & donne le plaisir d'en déveloper l'étendue.

Il eſt vrai que l'imagination ne peut rien ajoûter aux peintures de notre Poete ; mais l'eſprit, en ſuivant ces idées, s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes tableaux ſont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut inſtruire, ſes lumieres ſont fécondes, & nous y dévelopons une vaſte étendue de penſées, qui ne paroiſſent pas d'abord, & que toute ſon éloquence n'exprime pas. Il ne laiſſe rien à imaginer, mais il donne infiniment à penſer. C'eſt ce qui convenoit au caractere du Prince, pour qui ſeul l'Ouvrage a été fait. On démêloit en lui au travers de l'enfance une imagination féconde & heureuſe, un génie élevé & étendu, qui le rendoient ſenſible aux beaux endroits d'Homere & de Virgile. Ce grand naturel inſpira à l'Auteur le deſſein d'un Poeme propre à le cultiver, & qui renfermeroit également les beautez de l'un & de l'autre Poete. Cette affluence de belles images y étoit éſſentielle pour occuper l'imagination, former le goût du Prince, & lui donner la liberté de ſaiſir comme de lui-même les veritez préparées à ſon cœur, & de s'en nourrir. On voit aſſez que ces beautez n'auroient pas plus coûté à ſupprimer, qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de deſſein que d'abondance, pour répondre aux beſoins du Prince, & aux vûes de l'Auteur. RÉPONSE.

On a objecté que le Heros & la Fable de ce Poeme n'ont point de rapport à la Nation Françoiſe : Homere & Virgile ont intereſſé les Grecs & les Romains, en choiſiſſant des actions & des Acteurs dans les Hiſtoires de leurs Pays. Cinquiéme objection contre Télémaque.

Si l'Auteur n'a pas intereſſé particulierement la Nation Françoiſe, il a fait plus, il a intereſſé tout le genre humain. Son plan eſt encore plus vaſte que celui de l'un & de l'autre des deux Poetes anciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un pays particulier. L'amour propre veut qu'on rapporte tout à lui, & ſe trouve même dans l'amour de la Patrie. Mais une ame généreuſe doit avoir des vûes plus étendues. RÉPONSE.

D'ailleurs quel interêt la France n'a-t-elle point priſe à un Ouvrage, ſi propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes déſirs, en Pere des Peuples

& en Heros Chrétien ? Ce qu'on a vû de ce Prince donnoit l'eſpérance & les prémices de cet avenir. Les voiſins de la France y prenoient déja part comme à un bonheur univerſel. La Fable du Prince *Grec* devenoit l'Hiſtoire du Prince *François*.

L'Auteur avoit un deſſein plus pure que celui de plaire à ſa Nation ; il vouloit la ſervir à ſon inſçu en contribuant à lui former un Prince, qui, juſques dans les jeux de ſon enfance, paroiſſoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguſte enfant aimoit les Fables & la Mythologie. Il falloit profiter de ſon goût, lui faire voir dans ce qu'il eſtimoit le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer par des faits touchans les principes generaux qui pouvoient le précautionner contre les dangers qui accompagnent la plus haute naiſſance & la puiſſance ſuprême.

Dans ce deſſein un Heros Grec & une Poeſie d'après Homere & Virgile, les hiſtoires des Pays, des tems & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite, & peut-être unique, pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre avec vérité & force tous les écueils qui menacent les Souverains dans toute la ſuite des ſiécles.

Il arrive, par une conſéquence naturelle & néceſſaire, que ces véritez univerſelles ont ſouvent du rapport aux hiſtoires du tems, & aux ſituations actuelles. Ces fictions indépendantes de toute application, & deſtinées à former l'enfance du jeune Prince, renferment des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

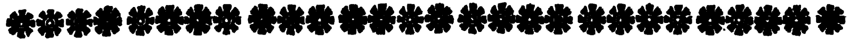
Cette convenance des moralitez generales, à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur, & la ſageſſe de l'Auteur. Mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis, qui ont voulu trouver dans ſon Télémaque certaines allégories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus moderez en des Satyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caracteres pour y trouver des rapports imaginaires, & pour empoiſonner les intentions les plus pures. L'Auteur pouvoit-il, ſans infidélité, ſupprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique ſi ſaine &

ſi convenable, parce que la maniere de les dire la plus ſage ne pouvoit les mettre à couvert de la malignité des Critiques.

Notre illuſtre Auteur a donc réuni dans ſon Poeme les plus grandes beautez des Anciens. Il a tout l'entouſiaſme & l'abondance d'Homere, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le Poete Grec il peint tout avec force, ſimplicité & vie; varieté dans la Fable, diverſitez dans les caracteres; ſes réflexions ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imagination féconde, par tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le Poete Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caracteres, l'ordre & les regles de l'art. Son jugement eſt profond, & ſes penſées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le ſimple au ſublime. Par tout l'art devient nature: mais le Heros de notre Poete eſt plus parfait que celui de l'un ou de l'autre; ſa morale eſt plus pure, & ſes ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci que l'Auteur de Télémaque a montré par ce Poeme que la Nation Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs, & de tous les grands ſentimens des Romains. L'Eloge de l'Auteur eſt celui de ſa Nation.

FIN.



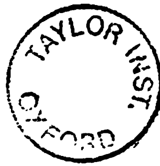


APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier cet Ouvrage qui a pour titre : *Les Avantures de Télémaque*, avec une Préface qui en découvre toutes les beautez ; & j'ai cru qu'il ne méritoit pas ſeulement d'être imprimé, mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent ou qu'entendent les Peuples qui aſpirent à être heureux. Ce Poeme Epique, quoiqu'en proſe, met notre Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs & aux Romains. La Fable qu'on y expoſe ne ſe termine point à amuſer notre curioſité, & à flater notre orgueil. Les récits, les deſcriptions, les liaiſons & les graces du diſcours, éblouiſſent l'imagination ſans l'égarer : les réflexions & les converſations les plus longues paroiſſent toûjours trop courtes à l'eſprit, qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caracteres d'hommes ſi différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des Lecteurs, l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les myſteres de la politique la plus ſaine & la plus ſûre y ſont dévoilez. Les paſſions n'y préſentent qu'un joug auſſi honteux que funeſte ; les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent auſſi aimables que faciles. Avec Télémaque on apprend à s'attacher inviolablement à la Religion dans la mauvaiſe comme dans la bonne fortune ; à aimer ſon pere & ſa patrie ; à être Roi, citoyen, ami, eſclave même, ſi le ſort le veut. Avec Mentor on devient bien-tôt juſte, humain, patient, ſincere, diſcret & modeſte. Il ne parle point qu'il ne plaiſe, qu'il n'intereſſe, qu'il ne remue, qu'il ne perſuade. On ne peut l'écouter qu'avec admiration, & on ne l'admire point que l'on ne ſente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuſe la Nation pour qui cet Ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque & un Mentor ! A Paris, ce premier Juin 1716.

DE SACY.

LES


TAYLOR INST.
OXFORD



Souville inv. I.P. Lebas f.

Mentor et Telemaque, après un naufrage, abordent dans l'Isle de Calypso.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Telemaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'Isle de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande ses avantures. Il lui raconte son voyage à Pylos & à Lacedemone; son nau-

frage sur la côte de Sicile : le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchises ; le secours que Mentor & lui donnerent à Aceste dans une incursion de Barbares, & le soin que le Roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.



CALYPSO [a] ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnoit plus de son chant. Les Nymphes qui la servoient n'osoient lui parler ; elle se promenoit souvent seule sur les gasons fleuris, dont un printems éternel bordoit son Isle. Mais ces beaux lieux loin de moderer sa douleur, lui faisoient rappeller le triste souvenir d'Ulysse [b] qu'elle y avoit vû tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer qu'elle arrosoit de ses larmes, & elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout à coup elle apperçut les débris

a Déesse du Secret. Par le nom de cette Divinité si sensible pour Ulysse, Homere enseigne aux Princes que s'ils ont des foibles ils doivent les envelopper dans les voiles du secret. Il ne leur est point permis de montrer l'homme ; le Peuple ne doit voir en eux que le Heros. Charles-Quint fut si exact observateur de cette maxime, qu'il eut l'art de cacher non-seulement à son siecle, mais à la posterité, qui fut la mere de Dom Juan d'Autriche & de Marguerite de Parme.

b Le plus sage des Princes qui assiegerent Troyes. Les idées de vertus n'étoient gueres épurées du tems d'Homere, & il ne donne à ce Prince qu'une prudence artificieuse & une politique basse & rampante ; mais le Poëte moderne qui avoit puisé dans Platon la véritable idée des vertus morales, leur donne toujours pour principe la vérité & la générosité.

d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs des rameurs mis en pieces, des rames écartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flotans sur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé ; l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Telemaque, fils de ce Heros ; mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Telemaque étoit accompagné. C'est que les Dieux superieurs cachent aux inferieurs tout ce qui leur plaît : & Minerve qui accompagnoit Telemaque sous la figure de Mentor [a], ne vouloit pas être connuë de Calypso. Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse si semblable à son pere. Elle s'avance vers lui, & sans faire semblant de sçavoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témerité d'aborder en mon Isle ? Sachez, jeune Etranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur qui éclatoit malgré elle sur son visage.

[a] Ami d'Ulysse à qui il avoit confié l'administration de sa maison : c'est Minerve elle-même qui sous la figure de cet ami fidele instruit le jeune Telemaque, parce qu'il n'y a que la sagesse qui ait droit d'instruire les Enfans des Rois. Les Princes sont toujours humains & éclairez lorsqu'on ne confie leur éducation qu'à des Sçavans qui forment leurs mœurs encore plus que leur esprit, par l'étude des belles Lettres. L'histoire de la Republique des Lettres n'étalera guere de noms plus illustres que ceux des Précepteurs de nos Rois.

Telemaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, Mortelle ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui cherchant son pere à la merci des vents & des flots, a vû briser son navire contre vos rochers ? Quel est donc votre pere que vous cherchez, reprit la Déesse ? Il se nomme Ulysse, dit Telemaque ; c'est un des Rois qui ont, après un siége de dix ans, renversé la fameuse Troye. Son nom fut celebre dans toute la Grece & dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats, & plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étenduë des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Penelope sa femme, & moi qui suis son fils, nous avons perdu l'esperance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il est : mais que dis-je ! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs : & si vous sçavez, ô Déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Telemaque.

Calypso [a] étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse & d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant, & elle demeu-

[a] On s'interesse d'abord pour le Heros du Poëme, qui sacrifie tout à l'amour paternel. Un Prince est d'ordinaire pour son peuple, ce qu'il est pour sa famille. Toutes les histoires font voir que ceux qui ont été bons Rois ont été bons fils & bons peres. Les vertus obscures d'un simple Particulier acquierent de l'éclat sur le trône. Platon ne craint point de dire que l'art de conduire un vaste Etat est l'art de conduire une seule famille.

roit en ſilence. Enfin elle lui dit : Telemaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre pere, mais l'hiſtoire en eſt longue. Il eſt tems de vous délaſſer de tous vos travaux, venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils : venez, vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude, & je ferai votre bonheur, pourvû que vous ſachiez en jouir.

Telemaque ſuivoit la Déeſſe environnée d'une foule de jeunes Nymphes au-deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éleve ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pourpre de ſa robe longue & flotante, ſes cheveux nouez par derriere négligemment, mais avec grace ; le feu qui ſortoit de ſes yeux, & la douceur qui temperoit cette vivacité. Mentor les yeux baiſſez gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Telemaque. On arriva à la porte de la Grote [a] de Calypſo, où Telemaque fut ſurpris de voir avec une apparence de ſimplicité ruſtique tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voioit ni or ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni ſtatues : mais cette Grote étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailles & de coquilles, elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtez. Les doux Zephirs conſervoient en ce lieu malgré les ardeurs du Soleil une délicieuſe fraîcheur. Des fontaines cou-

[a] Homere en fait une deſcription moins chargée, mais il la rend digne d'une Divinité par un trait de Maître : il dit que Mercure fut ravi d'admiration à l'aſpect de ces lieux, quoiqu'il arrivât du Palais des Immortels.

lant avec un doux murmure ſur des prez ſemez d'amarantes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal. Mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verds dont la Grote étoit environnée : là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, repand le plus doux de tous les parfums. Ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les raions du Soleil ne pouvoient percer : là on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau, qui ſe précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grote de la Déeſſe étoit ſur le panchant d'une coline; de-là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle ſe briſoit en gémiſſant, & élevant ſes vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voioit une riviere où ſe formoient des iſles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes ſuperbes juſques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient les Iſles ſembloient ſe jouer dans la campagne ; les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité, d'autres avoient une eau paiſible & dormante : d'autres par de longs détours revenoient ſur leurs pas comme pour remonter vers leur ſource, & ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des colines & des montagnes qui ſe perdoient dans les nuées, & dont la figure bizare

formoit un horison à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en feston : le raisin plus éclattant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, & la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Telemaque toutes ces beautez naturelles, lui dit, reposez-vous, vos habits sont mouillez, il est tems que vous en changiez ; ensuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret & le plus reculé d'une grote voisine de celle ou la Déesse demeuroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtez, & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Telemaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme en considerant cette magnificence.

Mentor [a] lui dit d'un ton grave : Est-ce donc là, ô Telemaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? Songez plûtôt à soutenir la réputation

[a] L'ame ne sçauroit s'élever à de grands sentimens, lorsqu'elle se plaît à de petits objets : ce n'est point aux Graces, mais aux Coribantes, que l'éducation de Jupiter fut confiée. Les Lacedemoniens qui s'entendoient si bien à former des Soldats, ne donnoient aux enfans d'autres amusemens que des armes.

de votre pere, & à vaincre la fortune qui vous persecute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse & de la gloire. La gloire n'est dûë qu'à un cœur qui sçait souffrir la peine, & fouler aux pieds les plaisirs.

Telemaque répondit en soupirant : Que les Dieux me fassent périr plûtôt que de souffrir que la molesse & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & effeminée : mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déesse ou cette Mortelle qui nous comble de biens?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux ; craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé notre navire. Le naufrage & la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu : gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera : la jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle-même ; quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre : elle se confie legerement & sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flateuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs : craignez ce poison caché ; défiez-vous de vous-même, & attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournerent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux tressez & des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voioit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'el-

les avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fleches à la chasse ; un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, & que l'Automne répand sur la terre. [a] En même tems quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chanterent le combat des Dieux contre les Geants, puis les amours de Jupiter & de Semelé, la naissance de Bacchus & son éducation conduite par le vieux Silene, la course d'Atalante & d'Hypomenes, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au Jardin des Hesperides. Enfin la guerre de Troye fut aussi chantée, les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevez jusqu'aux Cieux. La premiere des Nymphes qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Telemaque entendit le nom de son pere, les larmes qui coulerent le long de ses jouës, donnerent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger & qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la descente d'Orphée aux Enfers pour en retirer Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Telemaque

[a] L'Auteur retrace ce qu'on ne sçauroit trop estimer dans les mœurs anciennes. Chez les Grecs les Muses étoient de tous les festins ; & il étoit difficile de se livrer uniquement aux plaisirs dangereux de la table, lorsque la Musique & la Poësie élevoient l'ame par le recit des actions des Heros. On voit dans l'Odissée, qu'à la table du Roi des Pheaciens, on est plus occupé à entendre le Chantre Demodocus, qu'à loüer la délicatesse des mets.

& lui parla ainsi : Vous voyez, Fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois : je suis immortelle ; nul mortel ne peut entrer dans cette Isle, sans être puni de sa temerité ; & votre naufrage même ne vous garentiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre Pere a eu le même bonheur que vous : mais helas! il n'a pas sçû en profiter. Je l'ai gardé longtems dans cette Isle, il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel ; mais l'aveugle passion de retourner dans sa miserable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pû revoir. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vangée par la tempête. Son vaisseau après avoir été longtems le joüet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple : après son naufrage vous n'avez plus rien à esperer, ni pour le revoir, ni pour regner jamais dans l'Isle d'Ithaque après lui ; consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajoûta à ces paroles de longs discours pour montrer combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle : elle raconta ses avantures dans la caverne du Cyclope Polypheme, & chez Antiphates Roi des Lestrigons : elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'Isle de Circé, fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde. Elle représenta la derniere tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle sup-

prima son arrivée dans l'Isle des Pheaciens. Telemaque qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joye d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner : il répondit en peu de mots : O Déesse, pardonnez à ma douleur, maintenant je ne puis que m'affliger ; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez : laissez-moi en ce moment pleurer mon Pere, vous sçavez mieux que moi comme il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage, elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse : mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit sur ses côtes. Le recit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long : Non, non, répondit-elle, il me tarde de les sçavoir, hâtez-vous de me les raconter ; elle le pressa longtems. Enfin il ne put lui résister, & il parla ainsi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du Siege de Troye, des nouvelles de mon Pere. Les Amans de ma mere Penelope furent surpris de mon départ ; j'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor, que je vis à Pylos, ni Menelas qui me reçut avec amitié dans Lacedemone, ne purent m'apprendre si mon Pere étoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens & dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile,

où j'avois oui dire que mon Pere avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor que vous voyez ici preſent, s'oppoſoit à ce temeraire deſſein : il me repreſentoit d'un côté les Cyclopes, Geants monſtrueux qui dévorent les hommes ; de l'autre la flote d'Enée & des Troyens qui étoient ſur ces côtes. Ces Troyens, diſoit-il, ſont animez contre tous les Grecs : mais ſurtout ils répandroient avec plaiſir le ſang du Fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut-être que votre Pere, aimé des Dieux, y ſera auſſi-tôt que vous : mais ſi les Dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mere, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grece un Roi auſſi digne de regner que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires, mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter : je n'écoutai que ma paſſion ; le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage témeraire que j'entreprenois contre ſes conſeils ; [a] & les Dieux permirent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

Pendant que Telemaque parloit ainſi, Calypſo regardoit Mentor ; elle étoit étonnée, elle croyoit ſentir en lui quelque choſe de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes : ainſi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vûe de cet in-

[a] Les hommes ne ſe corrigent que par leurs propres fautes : il en eſt peu qui ayent l'art de mettre à profit celles d'autrui. Le Heros parfait n'eſt que dans nos Romans modernes : notre Auteur dépeint le ſien d'après le goût de l'Antiquité ; il lui donne les foibles de ſon âge.

connû ; alors elle apprehenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Telemaque, & satisfaites ma curiosité. Telemaque reprit ainsi :

Nous eumes assez longtems un vent favorable pour aller en Sicile, mais ensuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes enveloppez dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres vaisseaux exposez au même péril, & nous reconnûmes bien-tôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée ; ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considerer attentivement. Mentor parut dans ce danger non-seulement ferme & intrépide, [a] mais plus gai qu'à l'ordinaire : c'étoit lui qui m'encourageoit, je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible : il donnoit tranquilement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni experience du passé, ni moderation pour ménager le present ? O ! si jamais nous échapons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi ; c'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

[a] C'est à cette joye que se fait connoître la veritable valeur. Pour un Prince qui a le génie de la guerre, nul plus agréable appareil qu'une armée prête à combattre. Ceux qui ont servi sous le feu Roi de Suede, disent que ce Prince d'un naturel serieux ne paroissoit joyeux qu'aux approches de l'ennemi.

Mentor en soûriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite, il suffit que vous la sentiez & qu'elle vous serve à être une autre fois plus moderé dans vos desirs. Mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être : maintenant il faut se soûtenir par le courage ; avant que de se jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre : mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne Fils d'Ulysse, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du sage Mentor me charmerent : mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté, la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables, il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à tous nos Rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous passâmes au milieu de leur flote, ils pousserent des cris de joïe en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus : nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller assez longtems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derriere ; & pendant que les vents

impétueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fimes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet, mais ce que nous cherchions n'étoit gueres moins funeſte que la flote qui nous faiſoit fuir. Nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit-là que regnoit le vieux Aceſte ſorti de Troye. A peine fumes-nous arrivez ſur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Iſle armez pour les ſurprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaiſſeau dans le premier emportement, [a] ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réſervent que Mentor & moi pour nous préſenter à Aceſte, afin qu'il pût ſçavoir de nous quels étoient nos deſſeins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la Ville les mains liées derriere le dos, & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſçauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui tenant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples & ſe préparoit à un grand ſacrifice. Il nous demanda d'un ton ſévere quel étoit notre païs, & le ſujet de notre voyage. Mentor ſe hâta de répondre, & lui dit: Nous venons des côtes de la grande Heſperie, & notre patrie n'eſt pas loin de-là; ainſi il évita de dire que nous étions

a Les avantures du Fils reſſemblent à celles du Pere: dès le ſixiéme Vers de l'Odiſſée, Homere déclare qu'Ulyſſe ne put conſerver ſes Compagnons. Il ne convenoit point de donner à Telemaque une gloire ſupérieure.

Grecs. Mais Aceste sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient les troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O Roi! faites-nous mourir plûtôt que de nous traiter si indignement; sçachez que je suis Telemaque, fils du sage Ulysse, Roi des Ithaciens; je cherche mon Pere dans toutes les mers : si je ne puis ni le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne sçaurois supporter. A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple émû s'écria, qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la Ville de Troye. O Fils d'Ulysse, me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux manes de tant de Troyens que votre Pere a précipitez sur les rivages du noir Cocyte; vous & celui qui vous mene, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au Roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce Heros; Enée même, quand il sçaura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, & on ne songea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit sur le tombeau d'Anchise, on y avoit dressé deux Autels, où le feu sacré étoit allumé; le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux; on nous avoit couronnez de fleurs, & nulle compassion ne pouvoit garan-

tir

tir notre vie; * c'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquilement à parler au Roi; il lui dit:

O Aceste, si le malheur du jeune Telemaque qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher; du moins que votre propre interêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages & de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulez, vous serez attaqué par des peuples barbares qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, & pour ravager tout votre pays: hâtez-vous de les prévenir, mettez vos peuples sous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne: si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours: si au contraire elle est veritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prosperitez. En même tems il retarda le sacrifice, & donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé: on ne voyoit de tous côtez que

* Il n'y a peut-être nul Poëme où le merveilleux soit mieux ménagé, & où il cause plus d'admiration & moins de cette surprise qui révolte. On s'attend à voir Telemaque échaper au plus grand péril, quand on voit à ses côtez une Divinité toujours attentive à le proteger.

des femmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits enfans les larmes aux yeux qui se retiroient dans la Ville. Les bœufs mugissans & les brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient sans sçavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la Ville se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisiéme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le panchant des montagnes voisines un tourbillon de poussiere; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armez: c'étoient les Hymeriens, peuples feroces, avec les Nations qui habitent sur les monts Nebrodes, & sur le sommet d'Agragas, où regne un hyver que les Zephirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor perdirent leurs esclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor: J'oublie que vous êtes des Grecs: nos ennemis deviennent nos amis fideles, les Dieux vous ont envoyé pour nous sauver; je n'attens pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils, hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance: il range les soldats

d'Aceſte, il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin : je le ſuis de plus près, mais je ne puis égaler ſa valeur ; ſa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang par tout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis ; il déchire, il égorge, il nage dans le ſang ; & les bergers loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces Barbares qui eſperoient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertez. Les ſujets d'Aceſte animez par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point capables : [a] de ma lance je renverſai le fils du Roi de ce peuple ennemi ; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de Geants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi : mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir en expirant des torrens d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chûte ; le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes : je

[a] Il eſt donné aux Heros d'être grands ſans être vains : ils peuvent rapporter leurs grandes actions, ſans en extenuer la gloire. La jalouſie s'en offenſe, mais les perſonnes qui aiment la vertu leur applaudiſſent. Les Anciens qui s'entendoient ſi bien en modeſtie, n'ont point blâmé Xenophon, Silla & Ceſar d'avoir écrit leurs victoires. La verité rapportée hiſtoriquement ne doit bleſſer perſonne, mais elle offenſe dès qu'il y entre de l'oſtentation.

pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en pieces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

Un ſuccès ſi ineſperé fit regarder Mentor comme un homme cheri & inſpiré des Dieux. Aceſte touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous ſi les vaiſſeaux d'Enée revenoient en Sicile : il nous en donna un pour retourner ſans retardement en notre pays, nous combla de preſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit : mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſez ſur les côtes de la Grece. Il nous donna des Marchands Pheniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte quand ils nous auroient laiſſez en Ithaque. Mais les Dieux qui ſe joüent des deſſeins des hommes nous réſervoient à d'autres dangers.

Fin du premier Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Telemaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flote de Sesostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce païs & la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoûte que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie : que lui-même Telemaque fut réduit à conduire un troupeau dans le desert d'Oasis : que Termosiris Prêtre d'Apollon le consola en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admete : que Seso-

ſtris avoit enfin appris tout ce qu'il faiſoit de merveilleux parmi les Bergers ; qu'il l'avoit rappellé étant perſuadé de ſon innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs : qu'on le mit en priſon dans une tour ſur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris qui périt dans un combat contre ſes ſujets révoltez & ſecourus par les Tyriens.



Es Tyriens par leur fierté avoient irrité contre eux le Roi Seſoſtris [a] qui regnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richeſſes qu'ils ont acquiſes par le commerce & la force de l'imprenable ville de Tyr ſituée dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples : ils avoient refuſé de payer à Seſoſtris le tribut qu'il leur avoit impoſé en revenant de ſes conquêtes, & ils avoient fourni des troupes à ſon frere, qui avoit voulu le maſſacrer à ſon retour, au milieu des réjouiſſances d'un grand feſtin.

Seſoſtris avoit réſolu pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous côtez cherchant les Pheniciens. Une Flote Egyptienne nous rencontra comme nous commencions à perdre de vûë les montagnes de la Sicile ; le port & la terre ſembloient fuir derriere nous,

a Prince également habile à regler ſon Royaume & à l'agrandir. L'Auteur a l'art d'introduire dans ſon Poëme les plus grands hommes de l'Antiquité, ſans qu'aucun y faſſe un perſonnage étranger.

& se perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une Ville flotante. Les Pheniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner ; mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres, le vent les favorisoit ; leurs rameurs étoient en plus grand nombre : ils nous abordent, nous prennent, & nous emmenent prisonniers en Egypte.

En vain je leur representai que nous n'étions pas Pheniciens ; à peine daignerent-ils m'écouter, ils nous regarderent comme des esclaves dont les Pheniciens trafiquoient, & ils ne songerent qu'au profit d'une telle prise. Déja nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte presqu'aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'Isle de Pharos, voisine de la ville de No. De-là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein ; des Bergers qui faisoient repeter les doux sons de leurs flûtes & de

leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

[a] Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage Roi! Il est dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Telemaque, que vous devez regner & faire la joie de vos peuples, si jamais les Dieux vous font posseder le Royaume de votre pere: aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui leur a fait ces riches presens. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soûmis, sont les fleaux du genre humain; ils sont craints comme ils le veulent être: mais ils sont haïs, détestés, & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je repondois à Mentor: Helas il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit regner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni notre patrie, ni Penelope: & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son Royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir; jamais je n'aurai celle de lui obéïr pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre

[a] C'est-là tout le précis de la politique de Platon & de Xenophon. Il regardoit l'amour mutuel du Prince pour les Sujets & des Sujets pour le Prince, comme le plus fort appui & la plus belle harmonie de l'Etat Monarchique. Ces grands hommes n'avoient pas assez de subtilité pour découvrir dans un Royaume deux interêts opposez, celui du Prince & celui des peuples. Le Politique d'Italie qui a séparé des points si étroitement unis, est aussi mauvais Philosophe que mauvais Citoyen.

pensée ne nous est plus permise : mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soûpirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse, s'ecrioit-il! Quoi donc vous vous laissez vaincre à votre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'Isle d'Ithaque & Penelope. Voús verrez même dans sa premiere gloire celui que vous n'avez jamais connu: l'invincible Ulysse que la fortune ne peut abattre, & qui dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. O! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne sait imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-tems.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joie & l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille Villes. Il admiroit la bonne police de ces Villes, la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accoûtumoit à l'obéïssance, au travail, à la sobrieté, à l'amour des arts, ou des lettres; l'exactitude pour toutes les ceremonies de la Religion, le désinteressement, le desir de l'honneur, la fidelité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque pere inspiroit à ses enfans. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse,

le peuple qu'un ſage Roi conduit ainſi ! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le ſien dans ſa vertu! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte; c'eſt celui de l'amour. Non-ſeulement on lui obéït, mais encore on aime à lui obéïr. Il regne dans tous les cœurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſitôt que nous fumes arrivez à Memphis ville opulente & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions juſques à Thebes pour être preſentés au Roi Seſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thebes à cent portes; où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immenſe & plus peuplée que les plus floriſſantes Villes de la Grece. La police y eſt parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la ſûreté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obeliſques, les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande Ville, on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obeliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvés dans un navire Phenicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures reglées tous ceux de ses sujets qui avoient ou dés plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit ni ne rebutoit personne, & ne croioit être Roi que pour faire du bien à ses Sujets qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce [a] qu'il croioit qu'on apprenoit toûjours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des manieres des peuples éloignés. Cette curiosité du Roi fit qu'on nous presenta à lui. Il étoit sur un trône d'yvoire, tenant en main un sceptre d'or: il étoit déja vieux, mais agreable, plein de douceur & de majesté; il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à regler les affaires, & à rendre une exacte justice, [b] il se délassoit le soir à écouter des hommes sçavans, ou à converser avec les plus honnêtes gens qu'il savoit bien

[a] Il en est de la sagesse comme de la nature, elle est répanduë dans tout l'univers; & ce seroit se méprendre que de croire qu'un seul Peuple les réunit. Le veritable sage est celui qui sçait connoître & mettre à profit la sagesse d'autrui, & qui s'instruit par tout ce qu'il voit. Homere qui certainement s'entendoit bien en louanges, n'en donne pas une vulgaire à Ulysse, en disant qu'il avoit connu le caractere d'esprit de plusieurs Peuples. Nous avons vû de nos jours un grand Prince, à l'exemple des anciens Philosophes, chercher la sagesse & les arts chez les Nations policées, faire lui seul changer de face à un vaste Etat; animer, pour ainsi dire, d'un nouvel esprit une puissante Monarchie qui n'avoit pas encore connu ses forces.

[b] Tel étoit le goût de François I. & le fruit qu'il tira de ses conversations avec les hommes doctes, ce fut de purger le Roïaume de l'ignorance, & de cette espece de barbarie qui en est la compagne inséparable. Il n'appartient qu'aux Muses de donner aux Rois des délassemens dignes d'eux; il n'appartient qu'aux grands Hommes de se délasser auprès des Muses.

choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse, il me demanda ma patrie & mon nom : nous fumes étonnés de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je lui répondis : O grand Roi ! vous n'ignorez pas le siege de Troye qui a duré dix ans, & sa ruine qui a coûté tant de sang à toute la Grece : Ulysse mon pere a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette ville. Il erre sur toutes les mers sans pouvoir retrouver l'Isle d'Ithaque qui est son Royaume : je le cherche : & un malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere & à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, & leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon pere.

Sesostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion : mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses Officiers qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau si nous étions effectivement ou Grecs ou Pheniciens. S'ils sont Pheniciens, dit le Roi, [a] il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur païs sur un de mes vaisseaux;

[a] Un des plus grands foibles des Princes, c'est de se laisser arracher des graces par les demandes importunes du mensonge ; & de souffrir que l'imposture demeure tranquille aux pieds du trône.

car j'aime la Grece, plusieurs Egyptiens y ont donné des loix : je connois la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse : mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'ame aussi corrompue & aussi artificieuse que Sesostris étoit sincere & genereux. Cet Officier se nommoit Metophis : il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre : & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion & avec défiance ; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous sépara : & depuis ce tems-là je ne sçus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Metophis esperoit toûjours qu'en nous questionnant séparément, il pourroit nous faire dire des choses contraires : sur tout il croyoit m'éblouir par ses promesses flatteuses, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la verité, mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Pheniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré notre innocence, & malgré la sagesse du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Helas ! à quoi les Rois sont-ils exposés ? Les plus sages même sont souvent surpris. Des hommes artificieux & interessés les environnent ; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés ni flatteurs : les bons attendent qu'on les cherche, & les Princes ne savent guéres les aller chercher. Au contraire, les méchans

ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience pour contenter les paſſions de celui qui regne. O! qu'un Roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchans : [a] il eſt perdu s'il ne repouſſe la flaterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la verité. Voilà les réflexions que je faiſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois oüi dire à Mentor.

Cependant Metophis m'envoya vers les montagnes du deſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Telemaque, diſant : Eh bien! que fîtes-vous alors, vous qui aviez préferé en Sicile la mort à la ſervitude? Telemaque répondit : Mon malheur croiſſoit toujours, je n'avois plus la miſerable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la mort : il falut être eſclave, & épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune; il ne me reſtoit plus aucune eſperance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des deſerts affreux. On y voit des ſables brûlans au milieu des plaines, des nei-

[a] Il n'y a guéres de flatterie à la Cour, quand on ſçait que la verité ſeule peut plaire au Prince. Henry IV. ne fut preſque jamais flatté, parce-qu'il n'aimoit pas les fades louanges. Il ſentoit bien qu'il n'avoit pas beſoin de panégiriſtes pour établir ſa réputation. Mais quand un Prince aime l'encens, il ne doit point craindre d'en manquer, il n'y a point de petit Poëte qui ne ſoit tout prêt à le mettre au rang des Dieux; c'eſt pour cela que tous les Rois de la Grece étoient deſcendans de Jupiter.

ges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpetuel sur le sommet des montagnes : & on trouve seulement pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi des rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées y sont si profondes qu'à peine le Soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des Bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui esperant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zele & son attachement à ses interêts. Cet esclave se nommoit Butis : je devois succomber dans cette occasion ; la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines : une voix mugissante sortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toujours été heureux, ne sont guéres dignes de l'être, la molesse les corrompt, l'orgueil les enyvre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, & si tu ne les oublie jamais ! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible,

pauvre & ſouffrant comme eux : prens plaiſir à les ſoulager, aime ton peuple, déteſte la flaterie, & ſache que tu ne ſeras grand qu'autant que tu ſeras moderé & courageux pour vaincre tes paſſions.

Ces paroles divines entrerent juſqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joie & le courage, je ne ſentis point cette horreur qui fait dreſſer les cheveux ſur la tête, & qui glace le ſang dans les veines, quand les Dieux ſe communiquent aux mortels. Je me levai tranquile, j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. [a] En même tems je me trouvai un nouvel homme ; la ſageſſe éclairoit mon eſprit, je ſentois une douce force pour moderer toutes mes paſſions, & pour arrêter l'impetuoſité de ma jeuneſſe. Je me fis aimer de tous les Bergers du deſert ; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaiſerent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité ſur les autres eſclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux ſupporter l'ennui de la captivité & de la ſolitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de triſteſſe, faute de quelque inſtruction qui pût nourrir mon eſprit, & le ſoûtenir. Heureux, diſois-je, ceux qui ſe dégoutent des plaiſirs violens, & qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'inſtruiſant, &

[a] Il n'y a d'homme veritablement grand que celui qui eſt ſuperieur à la fortune, qui ſe joüe de ſes caprices, & qui peut être réduit à la condition la plus baſſe ſans rien perdre de ſa dignité. Céſar fut pris par des Pirates, mais lors même qu'il étoit leur eſclave, il ſçavoit, dit Plutarque, ſe faire reſpecter de ces Barbares comme s'il eût été le Roi,

qui

qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les ſciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux dequoi s'entretenir ; & l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture. [a] Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne ſont point comme moi privés de lecture. Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre à la main. Ce vieillard avoit un grand front chauve, & un peu ridé ; une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture, ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, ſon teint étoit encore frais & vermeil, les yeux vifs & perçans, ſa voix étoit douce, ſes paroles ſimples & aimables. Jamais je n'ai vu un ſi venerable vieillard : il s'appelloit Termoſiris, il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'Hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons : il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croioit les voir ; mais il les racontoit courtement, & jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé : il prévoioit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui faiſoit connoître les hommes, & les deſ-

[a] Il faut reſtraindre la maxime aujourd'hui plus que jamais ; ceux qui aiment la lecture & qui ont du goût pour la bagatelle & pour le faux, achevent de ſe gâter l'eſprit par les livres de tant d'Auteurs ſubalternes qui n'ont nulle idée de vertus, & qui ne ſe propoſent d'autres deſſeins que d'amuſer l'imagination. Un Auteur ne merite d'être lû, que quand il écrit pour rendre les hommes meilleurs.

ſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a point autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée : auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler : il m'appelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent : Mon pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi, ils m'ont donné en vous un autre ſoûtien. Cet homme ſemblable à Orphée ou à Linus, étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de pluſieurs excellens Poëtes favoriſés des Muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'yvoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flater & lecher ſes pieds. Les Satyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui : les arbres même paroiſſoient émus, & vous auriez cru que les rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accens ; [a] il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Heros, & la ſageſſe des hommes qui préferent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent que je devois prendre courage,

[a] L'Auteur décide ici la grande queſtion agitée récemment, Si la fin de la Poëſie eſt d'inſtruire ou de plaire. Les premiers Poëtes ne ſe diſoient inſpirés des Dieux, que parce qu'ils croyoient qu'il étoit de leur art de perfectionner les hommes; ils n'employoient l'harmonie que pour rendre l'oreille plus attentive à leurs divines leçons; ils penſoient pour inſtruire, ils chantoient pour plaire.

& que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse, ni son fils. Enfin il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & les perça de ses fleches. Aussi-tôt le Mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flâmes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui frappant l'enclume, faisoient gémir les cavernes de la terre & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe, il arrive suant & couvert de poussiere dans l'assemblée des Dieux, il fait des plaintes ameres. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du Ciel & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits, avec le changement régulier des saisons. Apollon dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Admete. Il jouoit de la flute, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale, ils ne savoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages: toute la campagne étoit comme un desert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les Bergers les arts

qui peuvent rendre leur vie agreable. Il chantoit les fleurs dont le Printems se couronne, les parfums qu'il répand, & la verdùre qui naît sous ses pas. Puis il chantoit les délicieuses nuits de l'Eté, où les Zephirs rafraîchissent les hommes, & où la rosée desaltere la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'Automne récompense les travaux des Laboureurs, & le repos de l'Hiver pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il representoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes, & les creux vallons, où les rivieres font mille détours au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux Bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les Bergers avec leurs flutes se virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuïent les Palais dorez. Les jeux, les ris, les graces, suivoient partout les innocentes Bergeres. [a] Tous les jours étoient des Fêtes : on n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des Zephirs qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux Bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de fleches les daims & les cerfs : les Dieux même devinrent jaloux des Bergers ; cette vie leur parut plus douce

[a] Pour éloigner les hommes du luxe, il faut les rappeller aux plaisirs purs & faciles de la nature. Le sage fait la comparaison des uns avec les autres, il ne balance point sur le choix.

que toute leur gloire, & ils rappellerent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette Histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon : défrichez cette terre sauvage, faites fleurir comme lui le desert, apprenez à tous ces Bergers quels sont les charmes de l'harmonie : adoucissez les cœurs farouches, montrez-leur l'aimable vertu, faites-leur sentir combien il est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les soucis cruels qui environnent les Rois vous feront regreter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flute si douce, que les échos de ces montagnes qui la firent entendre de tous côtés, attirerent bientôt autour de moi tous les Bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine : je me sentois émû, & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers & une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les Bergers oublians leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient suspendus & immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons ; il sembloit que ces deserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y étoit doux & riant : la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce Temple d'Apollon, où Termosiris étoit Prêtre : les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les Bergeres y alloient aussi en

danſant avec des couronnes de fleurs, & portant ſur leurs têtes dans des corbeilles les dons ſacrés. Après le ſacrifice nous faiſions un feſtin champêtre, nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres & de nos brebis, que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues, & les raiſins : nos ſieges étoient les gazons, nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agreable que les lambris dorés des Palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau : déja il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette : je m'avance hardiment, le lion hériſſe ſa criniere, me montre ſes dents & ſes griffes, ouvre une gueule ſeche & enflâmée, ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang & de feu, il bat ſes flancs avec ſa longue queue : je le terraſſe : la petite cotte de mailles dont j'étois revêtu ſelon la coutume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer : trois fois je l'abbatis, trois fois il ſe releva : il pouſſoit des mugiſſemens qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras, & les Bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos Bergers ſe répandit dans toute l'Egypte, il parvint même juſqu'aux oreilles de Seſoſtris. Il ſçut qu'un de ces deux captifs qu'on avoit pris pour des

Pheniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ses deserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses; & tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, & découvrit que Metophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une prison perpetuelle, & lui ôta toutes les richesses qu'il possedoit injustement. O! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes : souvent [a] on ne peut voir la verité par ses propres yeux; on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande; chacun est interessé à le tromper : chacun sous une apparence de zele cache son ambition. On fait semblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs on le flate & on le trahit.

Ensuite Sesostris me traita avec une tendre amitié, & resolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux & des troupes, pour delivrer Penelope de tous ses amans. La flote étoit déja prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette experience me faisoit esperer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son Royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je

[a] Les Perses appelloient les yeux du Roi, les Grands qui s'approchoient de son Trône, & qui étoient associés aux fonctions royales. Ce seul titre faisoit connoître au Prince que les regards d'un seul homme étoient trop foibles pour s'étendre sur un vaste Etat, & qu'un Roi est aveuglé ou éclairé par ceux qui l'approchent. Combien de Princes qui après un long regne sont morts sans avoir connu leur Royaume!

pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eut été emmené dans les païs les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Seſoſtris qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte; chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pere. Les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient: Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roi, jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux! il faloit ou ne le montrer pas aux hommes, ou ne le leur ôter jamais: pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Seſoſtris? Les jeunes gens diſoient: L'eſperance de l'Egypte eſt détruite, nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi: pour nous, nous ne l'avons vu que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funerailles du Roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculés y accouroient en foule. Chacun vouloit voir encore une fois le corps de Seſoſtris: chacun vouloit en conſerver l'image. Pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pere avoit contribué à le rendre ſi indigne de regner: il avoit été nourri dans la moleſſe & dans une fierté brutale, il comptoit pour rien les hommes,

hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les treſors immenſes que ſon pere avoit ménagez avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples & qu'à ſuccer le ſang des malheureux; enfin qu'à ſuivre le conſeil flateur des jeunes inſenſez qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pere. C'étoit un monſtre, & non pas un Roi; toute l'Egypte gémiſſoit: & quoique le nom de Seſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fit ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du trône ne pouvoit longtems regner.

Il ne me fut plus permis d'eſperer mon retour en Ithaque; je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Peluſe, où notre embarquement devoit ſe faire, ſi Seſoſtris ne fût pas mort. Metophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon & de ſe rétablir auprès du nouveau Roi; il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe; tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abîmé dans la plus amere douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois priſonnier. Souvent je m'occupois à conſiderer des vaiſſeaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être briſés contre les rochers ſur leſquels la tour étoit bâtie.

Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'envoiois leur sort. Bientôt, disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur païs. Helas je ne puis esperer ni l'un ni l'autre.

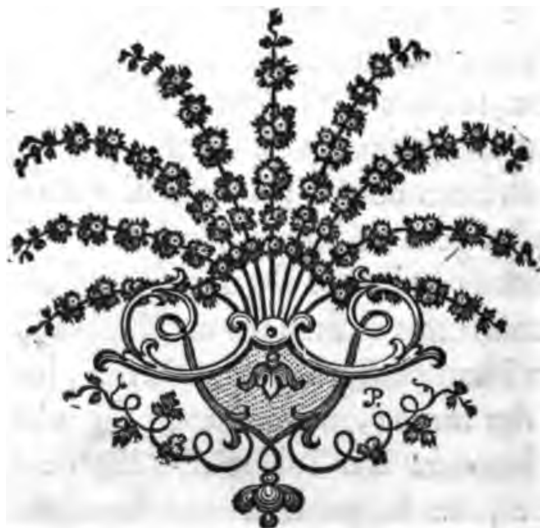
Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forest de mats de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient; l'onde étoit écumante sous les rames inombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus: j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, & d'autres qui sembloient aller au devant de cette flote qu'on y voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phenicie, & les autres de l'Isle de Cypre; car mes malheurs commençoient à me rendre experimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit par ses violences causé une revolte de ses sujets & allumé la guerre civile: je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les siens par son exemple, il paroissoit comme le Dieu Mars, des ruisseaux de sang couloient autour de lui; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais & écumant; à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mi-

ne haute & fiere, avoit dans ses yeux la fureur & le desespoir; il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche: son courage le poussoit au hazard, & la sagesse ne moderoit pas sa valeur. Il ne savoit ni moderer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ses lumieres égaloient son courage, mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses Maîtres avoient empoisonné par la flaterie son beau naturel. Il étoit enyvré de sa puissance & de son bonheur; il croyoit que tout devoit ceder à ses desirs fougueux. La moindre résistance enflâmoit sa colere, alors il ne raïsonnoit plus, il étoit comme hors de lui-même, son orgueil furieux en faisoit une bête farouche; sa bonté naturelle, & sa droite raison l'abandonnoient en un instant; ses plus fideles serviteurs étoient réduits à s'enfuir; il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses veritables interêts, & il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Longtems sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis, mais enfin il fut accablé; je le vis périr, le dard d'un Phenicien perça sa poitrine, les rênes lui échaperent des mains, il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'Isle de Cypre lui coupa la tête, & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, les yeux fermez & éteints,

ce viſage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe & menaçant, que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux; & ſi jamais les Dieux me faiſoient regner, je n'oublierois point un ſi funeſte exemple, qu'un Roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. Eh! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

Fin du ſecond Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque raconte que le successeur de Bocchoris rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même Telemaque fut emmené à Tyr sur le vaisseau de Narbal, qui commandoit la flote Tyrienne ; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il faloit craindre la cruelle avarice : qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les regles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'isle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion

découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre : qu'alors il étoit sur le point de périr ; mais qu'Astarbé maîtresse du Tyran l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.



CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. [a] Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Telemaque racontoit ingenuement les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le sage Mentor ; elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, & qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoiant, & moderé. Continuez, dit-elle, mon cher Telemaque, il me tarde de savoir comment vous sortites de l'Egypte & où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Telemaque reprit ainsi son discours : Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fideles au Roi, étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de ceder aux autres : on établit un autre Roi nommé Termutis. Les Pheniciens avec les troupes de l'Isle de Cypre se retirerent après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers Pheniciens, je fus compté comme étant de ce nombre.

[a] C'est par défaut de lumiere qu'on méconnoît ses fautes, c'est par défaut de sentimens qu'on craint de les avoüer. Tous les hommes se trompent, mais les grands Hommes reconnoissent qu'ils se sont trompez, dit un bel Esprit de ce siecle.

On me fit ſortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, & l'eſperance commença à reluire au fond de mon cœur. Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaſte mer étoit couverte de navires, les mariniers pouſſoient des cris de joie, les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous, les collines & les montagnes s'aplaniſſoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel & l'eau, pendant que le Soleil qui ſe levoit ſembloit faire ſortir de la mer ſes feux étincelans; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes que nous découvrions encore un peu ſur l'horiſon, & tout le Ciel peint d'un ſombre azür nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoiqu'on m'eut renvoyé comme étant Phenicien, aucun des Pheniciens avec qui j'étois, ne me connoiſſoit. Narbal qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phenicie êtes-vous, me dit-il? Je ne ſuis point de Phenicie, lui dis-je, mais les Egyptiens m'avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phenicie; j'ai demeuré captif en Egypte comme un Phenicien; c'eſt ſous ce nom que j'ai longtems ſouffert; c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel païs êtes-vous donc, reprit alors Narbal? Je lui parlai ainſi: Je ſuis Telemaque fils d'Ulyſſe, Roi d'Ithaque en Grece; mon pere s'eſt rendu fameux entre tous les Rois qui ont aſſiegé la ville de Troye: mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs païs, la fortune me perſecute comme lui;

vous voiez un malheureux qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, & de retrouver ſon pere.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne ſai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel, & qui n'eſt point dans le commun des hommes. Il étoit naturellement ſincere & genereux, il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inſpirerent pour me ſauver d'un grand péril.

Telemaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſaurois en douter; la douceur & la vertu peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous. Je ſens même que les Dieux que j'ai toujours ſervis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous êtiez mon fils; je vous donnerai un conſeil ſalutaire, & pour récompenſe je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier. Quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon [a] ſecret, & encore plus de ne trahir jamais ſous aucun prétexte le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe? je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus

[a] On ne divulgue point ſon ſecret, mais on le laiſſe tranſpirer. Qu'il eſt difficile d'être impenetrable ſans paroître caché, & d'enveloper ſon ſecret ſous d'autres voiles que ceux de la diſſimulation & du déguiſement.

ſage conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles.

Quand Ulyſſe, lui dis-je, partit pour aller au ſiege de Troye, il me prit ſur ſes genoux & entre ſes brâs (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté); après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles quoique je ne puſſe les entendre: O mon fils! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais; que plutôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faulx une tendre fleur qui commence à éclore; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mere & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis! continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, aiez ſoin de ſon enfance; ſi vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flatterie, enſeignez-lui à ſe vaincre, qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bienfaiſant, ſincere & fidele à garder le ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes; & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

[a] Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, & qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur. Je me les redis ſouvent à

[a] L'ame des enfans bien nés eſt ſuſceptible des plus hauts ſentimens. C'eſt un grand art que de les faire éclore. Amilcar qui vouloit rendre Hannibal ſon fils implacable ennemi des Romains, le fit jurer dès l'enfance, à la face des Autels, qu'il feroit une guerre éternelle au Peuple Romain. Ces ſentimens ne s'effacerent jamais du cœur de ce Héros.

moi-même. Les amis de mon pere eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voiant ma mere exposée à un grand nombre de temeraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit deſlors comme un homme raiſonnable & ſeur. On m'entretenoit ſecretement des plus grandes affaires ; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter les prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance, par-là je me croiois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé, jamais il ne m'eſt échapé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret, ſouvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſperant qu'un enfant qui auroit vu ou entendu quelque choſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir. Mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, & ſans leur apprendre ce que je ne devois point dire.

Alors Narbal me dit : Vous voiez, Telemaque, la puiſſance des Pheniciens, ils ſont redoutables à toutes les Nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſques aux Colomnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand Roi Seſoſtris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient ; il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas longtems payé. Les Pheniciens ſe trouvoient trop riches & trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude. Nous repri-

mes notre liberté. La mort ne laissa pas à Sesostris le tems de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance : mais sa puissance passant entre les mains de son fils, dépourvû de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre païs pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur secours pour les délivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs liberateurs. Quelle gloire ajoûtée à la liberté & à l'opulence des Pheniciens !

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Telemaque ! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre Roi, il les a trempées ces mains cruelles dans le sang de Sichée mari de Didon, sa sœur. Didon pleine de desirs de la vengeance, s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plûpart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus miserable & odieux à ses sujets. [a] C'est un crime à Tyr que d'avoir des grands

[a] Pygmalion est dépeint comme un mauvais Politique. Un Prince chancelant sur son trône, ne peut avoir de plus ferme appui que ceux qui se sont enrichis par des voies legitimes. On sçait la ruse de ce Roi d'Angleterre, si vantée par Comines. Ce Prince craignant que le Parlement ne se déclarât pour son Competiteur, emprunta secrettement des sommes considerables des principaux Membres de cette Assemblée. Ils ne penserent plus à changer de Maître quand ils virent qu'ils ne pouvoient perdre leur Roi sans perdre une partie de leur fortune.

biens ; l'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel ; il perſécute les riches, & il craint les pauvres.

C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu : car Pygmalion ſuppoſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices & ſes infamies ; la vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiete, le ronge, il a peur de ſon ombre, il ne dort ni nuit ni jour ; les Dieux pour le confondre l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre : il ſe tourmente pour gagner. On ne le voit preſque jamais, il eſt ſeul, triſte, abatu au fond de ſon Palais : ſes amis même n'oſent l'aborder, de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toujours des épées nuës & des piques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres qui ſe communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verouils, ſont le lieu où il ſe renferme ; on ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce ; ſi on lui parle de chercher la joie, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche, ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtés ; [a] il prête l'oreille au moindre bruit, & ſe

[a] La deſcription n'eſt point outrée, elle paroît copiée d'après ce que l'Hiſtoire Grecque rapporte de Denis de Syracuſe. Les terreurs ac-

ſent tout émû, il eſt pâle & défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toujours ridé. Il ſe taît, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent, ſes enfans loin d'être ſon eſperance, ſont le ſujet de ſa terreur, il en a fait ſes plus dangereux ennemis; il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il ſe confie, le fera périr? Quelqu'un de ſes domeſtiques auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi je crains les Dieux; quoi qu'il m'en coûte, je ſerai fidele au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le defendre. Pour vous, ô Telemaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulyſſe: il eſpereroit qu'Ulyſſe retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter, & il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, & je reconnus la verité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe pût rendre auſſi miſerable que Pygmalion me le paroiſſoit.

Surpris d'un ſpectacle ſi affreux & ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même: Voilà un homme qui

compagnent le crime, la ſécurité ſuit la vertu. On n'a jamais vû de Tyran tranquile ſur le trône.

n'a cherché qu'à se rendre heureux, il a cru y parvenir par les richesses & par une autorité absolue, il possede tout ce qu'il peut desirer, & cependant il est miserable par ses richesses & par son autorité même. S'il étoit Berger, comme je l'étois n'aguéres, il seroit aussi heureux que je l'ai été; il jouiroit des plaisirs innocens de la campagne, & en jouiroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes, il en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher; mais il jouiroit librement des fruits de la terre, & ne souffriroit aucun veritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut, mais il s'en faut bien qu'il le fasse. Il fait tout ce que veulent ses passions feroces; il est toujours entrainé par son avarice, par sa crainte, & par ses soupçons: il paroît être maître de tous les autres hommes; mais il n'est pas maître de lui-même: car il a autant de maîtres & de bourreaux qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir; car on ne le voioit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses tresors. Je comparois ce Roi invisible avec Sesostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la verité qu'on cache aux Rois. Sesostris, dis-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre; il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint

tout & a tout à craindre. Ce mechant Roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son Palais inaccessible, au milieu de ses Gardes : au contraire le bon Roi Sesostris étoit en seureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pere dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Isle de Cypre, qui étoient venues secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté : il me fit passer en revûe parmi les soldats Cypriens ; car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut des Princes trop faciles & inappliquez est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens. Il ne savoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisement : aussi n'avoit-il jamais vu de gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie & de vices affreux déguisez sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception, comme s'ils eussent été masquez. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincere sur la terre : ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à peu prés égaux. [a] Quand il trouvoit un homme faux &

[a] Un mauvais Prince ne sauroit trouver que des Ministres encore pires. Un homme de probité ne sauroit se prêter au crime, & la plus

corrompu, il ne ſe donnoit pas la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne ſeroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchans les plus déclarez, parce qu'il les croioit auſſi méchans, & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échapai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fuſſe découvert, il lui en eût coûté la vie & à moi auſſi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable; mais les vents contraires nous retinrent aſſez longtems à Tyr.

Je profitai de ce ſéjour pour connoître les mœurs des Pheniciens ſi celebres chez toutes les nations connues. J'admirois l'heureuſe ſituation de cette grande ville, qui eſt au milieu de la mer dans une iſle. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui ſe touchent preſque; enfin par la douceur de ſon climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du Midy; elle eſt rafraîchie par le vent du Nord qui ſoufle du côté de la mer. Ce païs eſt au pied du Liban, dont le ſommet fend les nuës & va toucher les aſtres; une glace éternelle couvre ſon front; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent ſa tête. Au deſſous on voit une vaſte forêt de cedres antiques, qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantez, & qui portent leurs branches épaiſſes juſques

coupable de toutes les injuſtices, c'eſt de ſe rendre le miniſtre des injuſtices d'autrui.

vers

vers les nuës : cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pante de la montagne. C'est-là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent ; les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin : le Printems & l'Automne y regnent ensemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le soufle empesté du Midi qui séche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'Isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au dessus des eaux, & être la Reine de toute la mer. Les Marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier ; mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands moles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires ; & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail necessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtez le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne

deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or & d'argent. Les Pheniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades; & ils ont même penetré dans le vaste Ocean qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des isles inconnues de l'or, des parfums & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectale magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point comme dans les villes de la Grece des hommes oisifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupez à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins & à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les negocians étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Pheniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me répondit-il : la situation de Tyr est heureuse pour le commerce; c'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité)

qui dompterent les flots longtems avant l'âge de Typhis & des Argonautes tant vantés dans la Grece. Ils furent, dis-je, les premiers qui oserent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues & des tempêtes; qui sondérent les abîmes de la mer, qui observerent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens & des Babyloniens : enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont industrieux, patiens, laborieux, propres, sobres & ménagers; ils ont une exacte police; ils sont parfaitement d'accord entre eux; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincere, plus fidele, plus sûr, plus commode à tous les Etrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division & la jalousie se mettoient entre eux; s'ils commençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oisiveté; si les premiers de la Nation méprisoient le travail & l'économie; [a] si les arts cessoient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquoient de bonne foi envers les Etrangers; s'ils alteroient tant soit peu les regles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manufactures, & s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son

[a] Les Nations barbares méprisent les Arts, & c'est sans doute parce que nous en descendons que nous les croyons incompatibles avec la noblesse. Rien ne dégrade moins l'homme que le travail; mais quand l'esprit tient autant de part que le corps, ce travail illustre annoblit en quelque maniere un grand Artisan : les noms des Mirons, des Policletes, des Philiasses seront toujours en honneur dans l'Histoire.

genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici ; recevez bien & facilement tous les Etrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entiere ; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner, & de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les Etrangers : souffrez même quelque chose d'eux : craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur : soyez constant dans les regles du commerce ; qu'elles soient simples & faciles : accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement : punissez sévérement la fraude, & même la négligence ou le faste des [a] Marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vûës. Il est plus convenable que le Prince ne s'en mêle point, & qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine ; autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources ; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le

[a] Un grand commerce introduit le luxe, & le luxe en se répandant parmi le peuple, détruit presque toujours ce grand commerce. La politique Romaine avoit voulu parer à cet inconvenient par les Loix somptuaires, mais elles furent le plus mal observées; il n'y avoit pas toujours des Catons pour Censeurs.

profit & la commodité qui attirent les Etrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres Peuples profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, & les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O! si vous l'aviez vûe, mon cher Telemaque, avant le regne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les Peuples de la terre.

Pygmalion craint tout & des Etrangers, & de ses Sujets. Au lieu d'ouvrir suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les Nations les plus éloignées dans une entiere liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur païs, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les Marchands, & pour confisquer leurs marchandises. Il inquiéte les Marchands qu'il croit les plus opulens : il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts : il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les Etrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr qui leur étoit autrefois si connu; & si Pygmalion ne change de conduite, no-

tre gloire & notre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre Peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux, & nous les réservons avec soin pour cet usage; on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pû trouver ces ouvriers? Il me répondit: Ils se sont formez peu à peu dans le païs. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les menent à leur derniere perfection; car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts ausquels les grandes récompenses sont attachées. [a] Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts & dans les sciences utiles à la navigation. On considere un bon Geometre; on estime fort un habile Astronome; on comble de biens un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction; on ne méprise point un bon Charpentier; au contraire, il est bien payé & bien traité: les bons rameurs même ont des récompenses sûres & proportionnées à leur service: [b] on les nourrit bien;

[a] Ciceron dit que la gloire est la nourrice des Arts, mais on peut dire qu'en ce point les récompenses vont de pair avec la gloire, si elles ne la précedent: les hommes vulgaires n'aimeront jamais assez la vertu pour se contenter d'un merite sterile.

[b] A Athenes, ceux qui excelloient dans quelque art, ou qui rendoient

on a soin d'eux quand ils sont malades ; en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille ; on renvoye chez eux ceux qui ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le pere est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mene les hommes sans contrainte par la récompense & par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien : la soumission des inferieurs ne suffit pas : il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux & tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal qui connoissoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du Roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, & à interroger divers Marchands, nous vîmes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le Roi vient d'apprendre d'un des

quelques services à la République, étoient entretenus dans le Pritanée ; on avoit attaché beaucoup de gloire à cette récompense.

Capitaines des vaiſſeaux qui ſont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui paſſe pour Cyprien : le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on ſache certainement de quel païs il eſt ; vous en répondrez ſur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la conſtruction d'un vaiſſeau preſque neuf, qui étoit, diſoit-on, par cette proportion exacte de toutes ſes parties le meilleur voilier qu'on eût jamais vû dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit reglé cette proportion.

Narbal ſurpris & effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger qui eſt de l'iſle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vûe cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévû, me dit-il, mon cher Telemaque ; nous ſommes perdus. Le Roi que ſa défiance tourmente jour & nuit, ſoupçonne que vous n'êtes pas de l'iſle de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr ſi je ne vous mets entre ſes mains. Que ferons-nous ? O Dieu ! donnez-nous la ſageſſe pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Telemaque, que je vous mene au Palais du Roi. Vous ſoutiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un ſtatuaire de Venus. Je declarerai que j'ai connu autrefois votre pere, & peut-être que le Roi ſans approfondir davantage vous laiſſera partir. Je ne vois point d'autres moyens de ſauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : laiſſez périr un malheureux que le deſtin veut perdre ; je ſai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entrainer dans mon malheur.

Je ne puis me résoudre à mentir. Je ne suis point Cyprien, & je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincerité ; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent, mais [a] je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit : Ce mensonge, Telemaque, n'a rien qui ne soit innocent ; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à personne ; il sauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de blesser la Religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en presence des Dieux, qui doit tout à la verité. Celui qui blesse la vérité, offense les Dieux, & se blesse soi-même ; car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laisser périr, nous serons en mourant les victimes de la vérité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préferer la vertu sans tache à une longue vie : la mienne n'est déja que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Faloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste ?

Nous demeurâmes longtems dans cette espece de

[a] Les grandes ames ne trouveront pas cette morale au dessus de leur portée. C'est faire trop de cas de la vie, dit un Ancien, que de la conserver aux dépens de la vertu.

combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre Officier du Roi qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une Déeſſe ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit ; elle étoit enjouée, flatteuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit comme les Syrenes, un cœur cruel & plein de malignité : mais elle ſavoit cacher ſes ſentimens corrompus, par un profond artifice. Elle avoit ſû gagner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, & par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guéres moins funeſte que ſon infâme avarice : mais quoiqu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ſes vrais ſentimens, & elle faiſoit ſemblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le ſouffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuſe beauté, mais mou, effeminé, noyé dans les plaiſirs. Il ne ſongeoit qu'à conſerver la délicateſſe de ſon teint, qu'à peigner ſes cheveux blonds flotans ſur ſes épaules, qu'à ſe parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de ſa robe ; enfin qu'à chanter ſes amours ſur ſa lyre. Aſtarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuſe. Il la mépriſa, parce qu'il étoit paſſionné pour une autre femme. D'ailleurs il

craignit de s'expoſer à la cruelle jalouſie du Roi. Aſtarbé ſe ſentant mépriſée, s'abandonna à ſon reſſentiment. Dans ſon déſeſpoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire paſſer Malachon pour l'Etranger que le Roi faiſoit chercher, & qu'on diſoit qui étoit venu avec Narbal. En effet elle le perſuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne ſavoit point les diſcerner, il n'étoit environné que de gens intereſſés, artificieux, prêts à executer ſes ordres injuſtes & ſanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aſtarbé, & ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute ſa confiance. Ainſi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, paſſa pour le jeune Etranger que Narbal avoit emmené d'Egypte; il fut mis en priſon.

Aſtarbé qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, & ne découvrît ſon impoſture, envoya en diligence à Narbal cet Officier qui lui dit ces paroles: Aſtarbé vous défend de découvrir au Roi quel eſt votre Etranger; elle ne vous demande que le ſilence, & elle ſaura bien faire enſorte que le Roi ſoit content de vous: cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune Etranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la Ville. Narbal ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire; & l'Officier ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

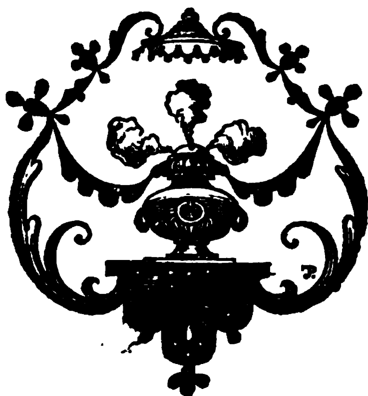
Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieux qui récompensoient notre sincerité, & qui ont un soin si touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions-nous, merite de l'être, & l'est presque toujours grossierement. Il se défie des gens de bien, & s'abandonne à des scelerats : il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion, il est le jouet d'une femme sans pudeur. Cependant les Dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypre. Les Dieux se déclarent, s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Telemaque, vous mettre en sûreté : fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous ! Mais un destin sévere m'attache à cette malheureuse patrie ; il faut souffrir avec elle : peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines : n'importe ; pourvû que je dise toujours la verité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Telemaque, je prie les Dieux qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure & sans tache, jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Penelope, délivrez-la de ses témeraires Amans ; que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage.

Ulysse, & qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse. Mais dans votre bonheur souvenez-vous du malheureux Narbal, & ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau; il demeura sur le rivage: & quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troisiéme Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIE'ME.

SOMMAIRE.

Calypso interrompt Telemaque, pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le recit de ses avantures, & lui conseille de les achever, puisqu'il les a commencées. Telemaque raconte que pendant sa navigation, depuis Tyr jusqu'en l'Isle de Cypre, il avoit eu un songe, où il avoit vû Venus & Cupidon contre qui Minerve le protegeoit; qu'ensuite il avoit crû voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'Isle de Cypre: qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vais-

ſeau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyés dans le vin, étoient hors d'état de le ſauver : qu'à ſon arrivée dans l'Iſle, il avoit vû avec horreur les exemples les plus contagieux ; mais que le Syrien Hazael, dont Mentor étoit devenu l'eſclave, ſe trouvant au même lieu, avoit réuni les deux Grecs, & les avoit embarqués dans ſon vaiſſeau pour les mener en Crete ; & que dans ce trajet, ils avoient vu le beau ſpectacle d'Amphitrite, traînée dans ſon char par des chevaux marins.



CALYPSO qui avoit été juſqu'à ce moment immobile & tranſportée de plaiſir en écoutant les avantures de Telemaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joie ; goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ſes doigts de roſes entrouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil ſortans de l'onde amere répandront les flâmes du jour, pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Telemaque, l'hiſtoire de vos malheurs. [a] Jamais votre pere n'a égalé votre ſageſſe & votre courage. Ni Achilles, vainqueur d'Hector ;

[a] Il n'y a point de louange plus odieuſe que celle qu'on donne aux dépens d'autrui. C'eſt adulation ou ſterilité de genie que de louer par comparaiſon.

d'Hector; ni Theſée, revenu des enfers; ni même le grand Alcide qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais helas! qu'elle ſera longue pour moi! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſai déja, & de vous demander ce que je ne ſai pas encore! allez, mon cher Telemaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grote écartée, où tout eſt préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupieres appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, & de vous envoyer des ſonges legers, qui voltigeans autour de vous, flattent vos ſens par les images les plus riantes, & repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Telemaque dans cette grote ſéparée de la ſienne. Elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin y faiſoit un doux murmure qui appelloit le Sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Telemaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Telemaque: Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné: vous avez charmé la Déeſſe en lui expliquant les dangers dont votre courage & votre induſtrie vous ont tiré; par là vous n'avez

fait qu'enflamer davantage son cœur, & que vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment esperez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son Isle, vous qui l'avez enchantée par le recit de vos avantures? [a] L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires, & à vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse; elle a trouvé moyen de parler longtems sans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle désire savoir; tel est l'art des femmes flatteuses & passionnées. Quand est-ce, ô Telemaque, que vous serez assés sage pour ne parler jamais par vanité, & que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux quand il n'est pas utile à dire? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer: pour moi, je ne puis vous pardonner rien; je suis le seul qui vous connois, & qui vous aime assés pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre pere!

Quoi donc, répondit Telemaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor, il faloit les lui raconter: mais vous deviez le faire, en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez, & tout le reste

[a] Il est facile de tromper ceux qui aiment à faire briller leur esprit. Budée étoit chargé d'une negociation importante auprès de Leon X. Ce Pape qui vouloit l'amuser, lui proposoit dans toutes ses Audiences quelque point d'antiquité à débrouiller: Budée étalloit son érudition, & oublioit le sujet de son ambassade.

n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja ſon cœur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver.

Mais que ferai-je donc, continua Telemaque d'un ton moderé & docile ? Il n'eſt plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos avantures ; elle en ſait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſait pas encore ; votre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Telemaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil, & ils ſe coucherent.

Auſſitôt que Phœbus eut répandu ſes premiers rayons ſur la terre, Mentor entendant la voix de la Déeſſe qui appelloit ſes Nymphes dans le bois, éveilla Telemaque. Il eſt tems, lui dit-il, de vaincre le ſommeil : allons, retournez à Calypſo, mais défiez-vous de ſes douces paroles : ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poiſon flateur de ſes louanges. Hier elle vous élevoit audeſſus de votre ſage pere, de l'invincible Achille, du fameux Theſée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange eſt exceſſive ? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cauſe qu'elle vous croit foible, & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des louanges diſproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allerent au lieu où la Déeſſe

les attendoit. Elle ſourit en le voyant, & cacha ſous une apparence de joie la crainte & l'inquietude qui troubloient ſon cœur ; car elle prévoyoit que Telemaque conduit par Mentor lui échaperoit de même qu'Ulyſſe. Hâtes-vous, dit-elle, mon cher Telemaque, de ſatisfaire ma curioſité ; j'ai crû pendant toute la nuit vous voir partir de Phenicie, & chercher une nouvelle deſtinée dans l'Iſle de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voïage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'herbe ſemée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypſo ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans ceſſe des regards tendres & paſſionnés ſur Telemaque, & de voir avec indignation que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les Nymphes en ſilence ſe panchoient pour prêter l'oreille, & faiſoient une eſpece de demi-cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'Aſſemblée étoient immobiles & attachés ſur le jeune homme. Telemaque baiſſant les yeux & rougiſſant avec beaucoup de grace, reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire.

A peine le doux ſoufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phenicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me réſolus de me taire, de remarquer tout, & d'obſerver toutes les regles de la diſcretion pour gagner leur eſtime. Mais pendant mon ſilence un ſommeil doux & puiſſant vint me ſaiſir : mes ſens étoient liés & ſuſpendus ; je goûtois une paix

& une joie profonde qui enyvroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Venus qui fendoit les nuës dans ſon char volant conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeuneſſe, ces graces tendres qui parurent en elle quand elle ſortit de l'écume de l'Ocean, & qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle deſcendit tout à coup d'un vol rapide juſqu'auprès de moi, me mit en ſouriant la main ſur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bientôt dans cette Iſle fortunée où les plaiſirs, les ris & les jeux folâtres naiſſent ſous mes pas. Là tu brûleras des parfums ſur mes Autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces eſperances, & garde-toi bien de réſiſter à la plus puiſſante de toutes les Déeſſes qui veut te rendre heureux.

En même tems j'apperçûs l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant, le faiſoient voler autour de ſa mere. Quoiqu'il eût ſur ſon viſage la tendreſſe, les graces & l'enjoûment de l'enfance, il avoit je ne ſai quoi dans ſes yeux perçans qui me faiſoit peur. Il rioit en me regardant : ſon ris étoit malin, mocqueur & cruel. Il tira de ſon carquois d'or la plus aigue de ſes flêches, il banda ſon arc, & alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon Egide. Le viſage de cette Déeſſe n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur paſſionnée que j'avois remarquée dans le viſage & dans la poſture de Venus. C'étoit au contraire une beauté ſimple, négli-

gée, modeste; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La flêche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amérement: il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire Enfant; tu ne vaincras jamais que des ames lâches qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Venus remontant vers l'Olympe, je vis longtems son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or & d'azur, puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux tel qu'on dépeint les Champs Elizées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit: Fuyez cette cruelle terre, cette Isle empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, & ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à son cou pour l'embrasser: mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, & que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échapoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, & je sentis que ce songe mysterieux étoit un avertissement divin. [a] Je me sentis plein de courage

[a] Les ames enyvrées de l'amour de la gloire sont superieures aux charmes de la volupté. On sait avec quelle noble indifference le Heros de la Grece regarda la femme & les filles de Darius; Scipion l'Afriquain chaste jusques dans ses regards, ne voulut point voir la plus belle personne de la Cour du Roi Indibilis; mais après lui avoir donné sa rançon pour dot, il la renvoya à celui à qui elle étoit fiancée.

contre les plaiſirs, & de défiance contre moi-même, pour deteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant paſſé les ondes du Styx il habitoit l'heureux ſéjour des ames juſtes.

Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux Etranger qui erre ſans eſperance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient ſur leurs rames; le Pilote couronné de fleurs laiſſoit le gouvernail, & tenoit en ſa main une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée; lui & tous les autres troublés par la fureur de Bacchus, chantoient à l'honneur de Venus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents déchaînés mugiſſoient avec fureur dans les voiles, les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, & nous précipiter dans l'abîme. Nous apercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels les flots irrités ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par experience ce que j'avois ſouvent oui dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnés aux plaiſirs, manquent de courage dans

les dangers. [a] Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux, pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſés de preſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote troublé par le vin, comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoitre le danger du vaiſſeau : j'encourageai les matelots effrayés, je leur fis abaiſſer les voiles : ils ramérent vigoureuſement : nous paſsâmes au travers des écueils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'Iſle de Cypre au mois du Printems qui eſt conſacré à Venus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette Déeſſe ; car elle ſemble animer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'Iſle, je ſentis un air doux qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que

[a] Les Cypriens étoient les plus efféminés de tous les Grecs, & tandis que les autres Peuples défendoient genereuſement leur liberté contre l'Empereur des Perſes, ils payoient à ce Prince un lâche tribut. Tous les Politiques de l'Antiquité ont regardé comme voiſin de ſa chute un Etat où l'on aime les plaiſirs plus que la gloire. Il n'y a peut-être point de maximes plus autoriſées dans l'Hiſtoire.

la campagne naturellement fertile & agréable étoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous cotés des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient en chantant les louanges de Venus, se dévouer à son temple: la beauté, les graces, la joie, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages; mais les graces y étoient trop affectées: on n'y voyoit point une noble simplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entre elles pour allumer de grandes passions; en un mot tout ce que je voyois dans ces femmes, me sembloit vil & méprisable: à force de me vouloir plaire, elles me dégoutoient.

On me conduisit au temple de la Déesse: elle en a plusieurs dans cette Isle; car elle est particulierement adorée à Cythere, à Idalie, & à Paphos: c'est à Cythere que je fus conduit. Le temple est tout de marbre; c'est un parfait Peristile: les colonnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux: au dessus de l'architrave & de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas relief toutes les plus agréables avantures de la Déesse. A la porte du Temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime: on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des genisses & des taureaux; on n'y répand jamais leur sang: on présente

ſeulement devant l'Autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut & ſans tache; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes ſont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriferantes. Après qu'elles ont été preſentées devant l'Autel, on les renvoye dans un lieu écarté où elles ſont égorgées pour les feſtins des Prêtres de la Déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le Nectar. Les Prêtres ſont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour ſur les Autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une eſpece de nuage qui monte vers le Ciel. Toutes les colomnes du Temple ſont ornées de feſtons pendans: tous les vaſes qui ſervent au ſacrifice ſont d'or; un bois ſacré de myrthes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté, qui puiſſent preſenter les victimes aux Prêtres, & qui oſent allumer le feu des Autels: [a] mais l'impudence & la diſſolution deshonorent un Temple ſi magnifique.

« D'abord j'eus horreur de ce que je voyois: mais inſenſiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſai quelle inclination pour le déſordre: on ſe moquoit de mon innocence: ma retenue & ma pu-

[a] Toutes ces deſcriptions ſont copiées d'après les anciens Hiſtoriens. Il y avoit au raport de Strabon, plus de 1200 Courtiſannes dans un ſeul Temple de Venus.

deur servoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient: je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés; j'avois même une mauvaise honte de la vertu: [a] j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde & rapide; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent: mais si les bords sont escarpés, & s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, & sa force l'abandonne, ses membres épuisés s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rapeler, ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon pere. x. Le songe où je croyois avoir vû le sage Mentor descendu aux Champs Elizées, achevoit de me décourager: une secrete & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poison flatteur, qui se glissoit de veine en veine, & qui pénétroit jusqu'à la moëlle de mes os. Je poussois néanmoins encore de profonds soupirs; je versois des larmes améres: je rugissois comme un lion dans ma fureur. O! malheureuse jeunesse, disois-je: O Dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un tems de folie

[a] Image sensible d'une ame vertueuse qui lute contre la volupté. De tous les travaux d'Hercule, c'est celui que l'Antiquité a le plus relevé; elle vouloit nous apprendre que la plus glorieuse victoire d'un Heros est celle qu'il remporte sur lui-même.

ou de fiévre ardente? O! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul! La mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur enyvré d'une folle paſſion ſecouoit preſque toute pudeur, puis je me voyois plongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble je courois errant ça & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche que le chaſſeur a bleſſée: elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur; mais la flêche qui l'a percée dans le flanc la ſuit par tout: elle porte partout avec elle le trait meurtrier. Ainſi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adouciſſoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçûs aſſez loin de moi dans l'ombre épaiſſe de ce bois la figure du ſage Mentor: mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & auſtere, que je n'en pus reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſperance? Eſt-ce vous? Quoi donc! eſt-ce vous-même? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux? Eſt-ce vous, Mentor? N'eſt-ce point votre ombre encore ſenſible à mes maux? N'êtes-vous point au rang des ames heureuſes qui jouiſſent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elizées? Parlez, Mentor, vivez-vous encore? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſeder, ou bien n'eſt-ce qu'une ombre de mon ami? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout tranſporté juſqu'à perdre la reſpi-

ration : il m'attendoit tranquillement ſans faire un pas vers moi. O Dieux ! vous le ſavez quelle fut ma joie, quand je ſentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'eſt pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor : c'eſt ainſi que je m'écriai ; j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes : je demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin je lui dis : Helas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant votre abſence ? & que ferois-je maintenant ſans vous ? mais ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il, d'un ton terrible ; fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon ; l'air qu'on reſpire eſt empeſté ; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infâme, qui eſt le plus horrible des maux ſortis de la boëte de Pandore, amollit les cœurs, & ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derriere vous en fuyant ; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette Iſle execrable.

Il dit, & auſſitôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit ſur mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumiere : une joie douce & pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur : cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle & folâtre dont mes ſens avoient été empoiſonnés : l'une eſt une joie d'yvreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, & de cuiſans remords ; l'autre eſt une joie de raiſon, qui a quelque choſe de bienheureux & de

celeste ; elle est toujours pure & égale ; rien ne peut l'épuiser : plus on s'y plonge, plus elle est douce, elle ravit l'ame sans la troubler. Alors je versai des larmes de joie, & je trouvois que rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. O heureux, disois-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté ! Peut-on la voir sans l'aimer ? Peut-on l'aimer sans être heureux ?

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échaper ; je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de toute ma force. C'est en vain, me dit-il, que vous esperez de me retenir. Le cruel Metophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un esclave Grec, pour connoitre les mœurs de la Grece, & pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta cherement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curiosité de passer dans l'Isle de Crete pour étudier les sages Loix de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraints de relâcher dans l'Isle de Cypre ; en attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au Temple, le voilà qui en sort ; les vents nous appellent : déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Telemaque ; un esclave qui craint les Dieux, doit suivre fidelement son maître. Les Dieux ne me permettent

plus d'être à moi ; si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulysse & des larmes de Penelope, souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Telemaque.

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici : plutôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce Maître Syrien est-il impitoyable ? Est-ce une tygresse dont il a succé les mammelles dans son enfance ? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive : vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuye en suivant vos pas. Je vais parler à Hazaël ; il aura peut-être pitié de ma jeunesse & de mes larmes : [a] puisqu'il aime la sagesse & qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & insensible. Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor ; je me prosternai devant lui : il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous, me dit-il ? La

[a] Le premier fruit de la sagesse c'est l'humanité. L'homme est ce qu'il y a de plus précieux dans l'Univers, & c'est dans ce point de vûë que le Sage le considere.

vie, répondis-je; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse le plus sage des Rois de la Grece, qui ont renversé la superbe ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pere : la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait votre esclave; souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimez la justice, & que vous alliez en Créte pour apprendre les Loix du bon Roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes soupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage : mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune; maintenant je crains de ne pouvoir être reçû parmi les esclaves. O Dieux! voyez mes maux; ô Hazaël, souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse, & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël me regardant avec un visage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse & la vertu d'Ulysse : Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs; & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulysse, je serai votre pere jusqu'à ce

que

que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de votre pere, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclave: mais je le garde comme un ami fidele; [a] l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus chèr & le plus précieux ami que j'aie ſur la terre. J'ai trouvé en lui la ſageſſe; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il eſt libre, vous le ſerez auſſi; je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amere douleur à la plus vive joie que les mortels puiſſent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger; je m'approchois de mon païs: je trouvois un ſecours pour y retourner; je goutois la conſolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance ſur le bord du rivage; nous le ſuivons, on entre dans le vaiſſeau, les rameurs fendent les ondes paiſibles. Un zéphir leger ſe jouë dans nos voiles; il anime tout le vaiſſeau, & lui donne un doux mouvement. L'iſle de Cypre diſparoît bientôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes ſentimens, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette Iſle. Je lui dis ingenûment en quels dangers ma jeuneſſe

[a] Le plus noble uſage que les Princes puiſſent faire de leurs tréſors, c'eſt de s'attacher des hommes illuſtres; c'eſt la plus belle gloire d'Alexandre, d'Auguſte, & de Louis le Grand.

avoit été exposée, & le combat que j'avois souffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles : O Venus, je reconnois votre puissance & celle de votre fils ; j'ai brûlé de l'encens sur vos Autels ; mais souffrez que je déteste l'infâme molesse des habitans de votre Isle, & l'impudence brutale avec laquelle ils célebrent vos Fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puissance qui a formé le ciel & la terre ; de cette Lumiere infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette Verité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoûtoit-il, qui n'a jamais vû cette lumiere pure, est aveugle comme un aveugle né : il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, & il est insensé : il croit tout voir, & il ne voit rien : il meurt n'ayant jamais rien vû : tout au plus il apperçoit de sombres & fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînez par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de veritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien : c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie ; elle est comme un grand Ocean de lumiere : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

[a] Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sai quoi de pur & de sublime : mon cœur en étoit échauffé, & la verité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuerent à parler de l'origine des Dieux, des Heros, des Poëtes, de l'âge d'or, du Déluge, des premieres Histoires du genre humain, du fleuve d'oubli où se plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, & de cette heureuse paix dont jouissent les Justes dans les Champs Elizées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or & d'azur. En se jouant ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traînée par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde salée laissoient loin derriere eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés & leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure ; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'yvoire, & les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriere le

a Il ne faut point craindre d'élever les enfans à des sentimens & à des connoissances superieures à leurs âges. Le premier jeu d'Hercule dans son berceau, fut d'étouffer des serpens ; les enfans des Heros sont hommes avant le tems.

char; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, & flottoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palæmon ſon fils pendant à ſa mammelle. Elle avoit un viſage ſerein & une douce majeſté qui faiſoit fuir les vents ſeditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduiſoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au deſſus du char; elle étoit à demi enflée par le ſoufle d'une multitude de petits zéphirs qui s'éfforçoient de la pouſſer par leurs haleines. On voioit au milieu des airs Eole empreſſé, inquiet & ardent. Son viſage ridé & chagrin, ſa voix menaçante, ſes ſourcils épais & pendans; ſes yeux pleins d'un feu ſombre & auſtere tenoient en ſilence les fiers Aquilons, & repouſſoient tous les nuages. Les immenſes baleines & tous les monſtres marins faiſant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amere, ſortoient à la hâte de leurs grotes profondes pour voir la Déeſſe.

Fin du quatriéme Livre.





Telemaque explique les Loix de Minos aux Cretois assemblés pour élire un Roi.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque raconte qu'en arrivant en Créte, il apprit qu'Idomenée Roi de cette Isle avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret : que les Crétois voulant venger le sang du fils, avoient réduit le pere à quitter leur païs : qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre Roi. Telemaque ajoûte qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix

pour divers jeux, & qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix ; que les Vieillards Juges de l'isle, & tous les peuples voulurent le faire Roi voyant sa sagesse.



APRE'S que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Créte, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées, du Ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du Mont Ida au dessus des autres montagnes de l'Isle, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux audessus des têtes des jeunes faons, dont il est suivi. [a] Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette Isle, qui se presentoient à nos yeux comme un amphitéatre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru negligée & inculte, autant celle de Créte se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des Villages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du Laboureur diligent ne fût imprimée ; partout la charuë avoit laissé des creux sillons : les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnuës en ce païs. Nous considerions

[a] C'est des Cretois que la Grece a pris les deux sciences fondamentales d'un Etat, celle des Loix, & celle des Armes ; l'Antiquité paroît autoriser tout ce que l'Auteur dit de merveilleux de cette Isle.

avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux ; les moutons paissans sur le panchant d'une coline ; les vastes campagnes couvertes de jaunes épics, riches dons de la féconde Cerès ; enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux presens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Créte, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette Isle, disoit-il, admirée de tous les Etrangers, & fameuse par ses cent Villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser ; plus il y a d'hommes dans un païs, pourvû qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le désir du superflu ; [a] s'ils vouloient vivre simplement & se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit partout l'abondance, la joie, l'union & la paix.

[a] C'est la principale leçon qu'ont donné les anciens Poëtes, & l'on peut dire que c'est à cet article que se réduit toute la morale d'Homere ; aussi Horace qui l'avoit bien aprofondie, ne craint point de l'élever au dessus de celle de Crysipe, de Crantor, & de la sevère Ecole de Zenon.

C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Isle, est le fruit de ses Loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse ; on suppose que toute volupté amollit le corps & l'esprit : [a] on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquerir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation, & l'avarice.

Pour le faste & la molesse, on n'a jamais besoin de les réprimer ; car ils sont inconnus en Créte : tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & reglée, où l'on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni Palais dorés. Les habits y sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & sans broderie. Les repas y sont sobres ; on y boit peu de vin, le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent

[a] C'est nourrir les passions des enfans, que de leur donner pour récompense ce qu'il faut leur apprendre à mépriser ; tout ce que les Lacedemoniens accordoient aux jeunes gens qui se distinguoient dans les Gyldas, se réduisoit à la préseance sur ceux qu'ils avoient surpassés.

comme

comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. [a] Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornemens. La superbe architecture n'y est pas ignorée, mais elle est reservée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des Immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les Citoiens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues; l'habitude du travail, & l'horreur de l'oisiveté; l'émulation pour la vertu, la soumission aux Loix, & la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du Roi, & il me répondit: Il peut tout sur les peuples, mais les Loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les Loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa modération à la félicité de tant d'hommes; & non pas que tant d'hommes servent par leur misere & par leur servitude lâche à flatter l'orgueil & la molesse d'un seul homme. Le Roi ne

[a] C'est ainsi que dans l'Iliade est servie la table d'Agamemnon, d'Achille, & des autres Héros; il est aisé de reconnoître où l'Auteur a puisé ses idées.

doit rien avoir audeſſus des autres excepté ce qui eſt néceſſaire ou pour le ſoulager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoutenir les Loix. D'ailleurs le Roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la moleſſe, plus exempt de faſte & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs; mais plus de ſageſſe, de vertu & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au dehors le défenſeur de la patrie, en commandant les armées; & au-dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, ſages & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi; il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples: c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection; & il n'eſt digne de la Royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfans regnaſſent après lui, qu'à condition qu'ils regneroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille; c'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Créte ſi puiſſante & ſi heureuſe. C'eſt par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les Conquerans qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt à dire, à leur vanité. Enfin c'eſt par ſa juſtice qu'il a mérité d'être aux Enfers le ſouverain Juge des morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'Iſle. Nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dedale, & qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous conſiderions ce cu-

rieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer: nous demandâmes la cause de leur empressement, & voici ce qu'un Crétois nommé Nausicrate nous raconta:

Idomenée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Grece au siege de Troye. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Créte; mais la tempête fut si violente que le Pilote de son vaisseau & tous les autres, qui étoient experimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux, chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir: chacun déploroit son malheur, n'esperant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçû la sépulture. Idomenée levant les yeux & les mains vers le Ciel invoquoit Neptune: O puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux: si tu me fais revoir l'Isle de Créte malgré la fureur des vents, je t'immolerai la premiere tête qui se presentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de revoir son pere, se hâtoit d'aller audevant de lui pour l'embrasser; malheureux, qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le pere échapé à la tempête arrivoit dans le port désiré: il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux: mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un préssentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignoit

d'arriver parmi les siens, & il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemesis Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & surtout les Rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale & invisible Idomenée. Il arrive; à peine ose-t-il lever les yeux; il voit son fils: il recule saisi d'horreur; ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chere qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou, & tout étonné que son pere répond si mal à sa tendresse; il le voit fondant en larmes.

O mon pere, dit-il, d'où vient cette tristesse? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre Royaume, & de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le pere accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit: [a] Ah! Neptune, que t'ai-je promis? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rends-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient en me brisant finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O Dieu Cruel, tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer: mais tous ceux qui étoient auprès de lui arréterent sa main. Le vieillard Sophronyme, interpréte des volontés des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il, a été imprudente: les Dieux ne veulent point

[a] Un des plus grands abus que l'on puisse faire de la Religion, c'est de *pactiser* avec le Ciel, & de mettre à prix les graces qu'on lui demande; c'est faire de la Religion un sordide commerce, & un indigne trafic.

être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les loix de la nature ; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune ; faites couler leur sang autour de son Autel couronné de fleurs : faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoutoit ce discours la tête baissée & sans répondre ; la fureur étoit allumée dans ses yeux : son visage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit : Me voici, mon pere ; votre fils est prêt à mourir pour appaiser le Dieu de la mer : n'attirez pas sur vous sa colere : je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui, & comme déchiré par les Furies Infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de prés ; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante & toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles : il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entrouvre à la lumiere, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans sa racine par le tranchant de la charue, languit & ne se soutient plus, il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, & sa

vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le pere dans l'excès de sa douleur devient insensible ; il ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, & demande son fils.

Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux Furies. La fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons & des pierres ; la discorde soufle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois, oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le fils du sage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent à la merci des ondes. Idomenée revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arosée du sang de son fils, & qu'il ne sçauroit plus habiter. Les vents le conduisent vers l'Hesperie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le païs des Salentins.

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux Citoiens des cent Villes sont assemblés ici. On a déja commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les Sages les plus fameux des païs voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander : on a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combat-

tent; car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un Roi dont le corps soit fort & adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse & de la vertu. On appelle ici tous les Etrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô Etrangers, de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres; & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il regnera en ce païs. Nous le suivîmes sans aucun desir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

[a] Nous arrivâmes à une espece de Cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt : le milieu du Cirque étoit une aréne préparée pour les combattans; elle étoit bordée par un grand amphitéâtre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, & Hazaël sur sa foible santé. Ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse : je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'apperçûs qu'il souhaitoit que je combatisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépouillai de mes

[a] Les grands évenemens du Poëme épique occupent le Lecteur; Homere & Virgile ont eu l'art de le délasser par la description des Jeux; dans la circonstance où l'Auteur les place, il les releve & les rend dignes de la majesté de l'épopée.

habits;on fit couler des flots d'huile douce & luiſante ſur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulyſſe qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & pluſieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans ſurmonta tous les autres qui oſerent ſe preſenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeuneſſe ; ſes bras étoient nerveux & bien nourris : au moindre mouvement qu'il faiſoit, on voyoit tous ſes muſcles ; il étoit également ſouple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu, & regardant avec pitié ma tendre jeuneſſe, il voulut ſe retirer ; mais je me preſentai à lui. Alors nous nous ſaisîmes l'un l'autre, nous nous ſerrâmes à perdre la reſpiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, & les bras entrelaſſés comme des ſerpens ; chacun s'efforçant d'enlever de terre ſon ennemi. Tantôt il eſſayoit de me ſurprendre en me pouſſant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pancher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainſi, je le pouſſai avec tant de violence, que ſes reins pliérent : il tomba ſur l'aréne, & m'entraîna ſur lui. En vain il tâcha de me mettre deſſous ; je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulyſſe ; & j'aidai au Rhodien confus à ſe relever.

Le combat du Ceſte fut plus difficile. Le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cederent

dérent; il n'y eut que moi qui esperai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer. Mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit: O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu? La colere me donna de nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussitôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'allongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture panchée: déja il reculoit, quand je haussai mon Ceste pour tomber sur lui avec plus de force: il voulut esquiver; & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever, il se redressa lui-même couvert de poussiere & de sang, sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveller le combat.

Aussitôt on commença les courses des chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la legereté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons, un nuage de poussiere vole & couvre le Ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacedemonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derriere lui. Un Crétois, nommé Policlete, le suivoit de près. Hippomaque parent d'Idomenée qui aspiroit à lui succeder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout panché sur leurs crins flotans; & le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide, qu'elles

paroiſſoient immobiles comme les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent & ſe mirent peu à peu en haleine ; je laiſſai loin derriere moi preſque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idomenée, preſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abattit, & ôta par ſa chûte à ſon maître l'eſperance de regner.

Polyclete ſe panchant trop ſur ſes chevaux, ne put ſe tenir ferme dans une ſecouſſe ; il tomba, les rênes lui échapérent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla ſon ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux & leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ſes chevaux pour les animer : il craignoit que je ne paſſaſſe entre la borne & lui ; car mes chevaux mieux ménagés que les ſiens, étoient en état de le devancer ; il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que celle de me fermer le paſſage. Pour y réüſſir, il haſarda de ſe briſer contre la borne ; il y briſa effectivement ſa rouë. Je ne ſongeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans ſon déſordre ; & il me vit un moment après au bout de la carriere. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulyſſe ; c'eſt lui que les Dieux deſtinent à regner ſur nous.

Cependant les plus illuſtres & les plus ſages d'entre les Crétois nous conduiſirent dans un bois antique & ſacré, reculé de la vûë des hommes profanes ; où les vieillards que Minos avoit établis Juges du peuple & Gardes des loix, nous aſſemblerent. Nous étions

les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre ne fut admis. Les Sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos ſont recueillies. Je me ſentis ſaiſi de reſpect & de honte, quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit venerables, ſans leur ôter la vigueur de l'eſprit ; ils étoient aſſis avec ordre, & immobiles dans leurs places : leurs cheveux étoient blancs ; pluſieurs n'en avoient preſque plus. On voyoit reluire ſur leurs viſages graves une ſageſſe douce & tranquille : ils ne ſe preſſoient point de parler ; ils ne diſoient que ce qu'ils avoient réſolu de dire. Quand ils étoient d'avis differens, ils étoient ſi modérés à ſoûtenir ce qu'ils penſoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue experience des choſes paſſées, & l'habitude du travail leur donnoit de grandes vûës ſur toutes choſes : mais ce qui perfectionnoit de plus leur raiſon, étoit le calme de leurs eſprits délivrés des folles paſſions & des caprices de la jeuneſſe ; la ſageſſe toute ſeule agiſſoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir ſi bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient ſans peine le doux & noble plaiſir d'écouter la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une ſi eſtimable vieilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe d'être ſi impétueuſe & ſi éloignée de cette vertu ſi éclairée & ſi tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une caſſette d'or avec des

parfums. Tous ces vieillards le baisérent avec respect; car ils disent qu'après les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les loix destinées à les rendre bons, sages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix. C'est la loi & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit le discours de ces Sages. Ensuite celui qui présidoit proposa trois questions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La premiere question étoit de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent, que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses desirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers païs sans être jamais assujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginérent que c'étoit un Barbare, qui vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisérent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine

à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, [a] est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque païs & en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvû qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme veritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte & de tout desir, n'est soumis qu'aux Dieux & à la raison. Les vieillards s'entreregardérent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes: Qui est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit: C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit: C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un Sage de l'Isle de Lesbos, qui dit: Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée s'écria: on applaudit, & chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, & [b] je répondis suivant les ma-

[a] L'homme le plus libre est celui dont la liberté approche le plus de celle de l'Etre suprême, c'est par conséquent celui qui n'obéït qu'à la raison. Sur ce principe donc on ne peut disconvenir que l'esclave Epictete étoit plus libre que son maître Epaphrodite.

[b] L'Auteur ne s'éloigne jamais des principes de sa noble Philosophie: le

ximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miserables : Il est doublement malheureux par son aveuglement, ne connoissant pas son malheur, il ne peut s'en guerir : il craint même de le connoître. La verité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connoit point ses devoirs : il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu : il est malheureux & digne de l'être ; son malheur augmente tous les jours : il court à sa perte, & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien, & les vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisiéme question, on demanda lequel des deux est préferable : [a] d'un côté un Roi conquerant & invincible dans la guerre ; de l'autre, un Roi sans experience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plûpart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préferable.

plus malheureux est toujours selon lui le plus coupable, parce que dans son systême il ne connoît d'autre félicité que la vertu, ni d'autre malheur que le crime ; la douleur & le plaisir ne sont tout au plus selon lui que des biens & des maux subalternes.

[a] Homere réunit ces deux qualités dans Agamemnon. Le Sceptre, dit ce Poëte, avoit passé des mains de Jupiter dans les siennes ; c'est-à-dire, qu'il conduit son peuple avec la bonté du Pere des Dieux & des hommes ; ses armes sont plus redoutables que celles du Dieu Mars. Nous avons vû Louis le Grand au même tems qu'il reculoit les frontieres de son Roïaume, élever les Arts à un point de perfection qui servira de modele à la Posterité ; & faire goûter les fruits les plus précieux de la paix dans le sein même de la guerre.

A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un Roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſait pas défendre le païs quand la guerre vient? les ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient au contraire, que le Roi pacifique ſeroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient qu'un Roi conquerant travailleroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, & qu'il rendroit ſes ſujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi :

Un Roi qui ne ſait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à demi Roi. Mais ſi vous comparez un Roi qui ne ſait que la guerre, à un Roi ſage, qui ſans ſavoir la guerre eſt capable de la ſoutenir dans le beſoin par ſes Generaux, je le trouve préferable à l'autre. Un Roi entierement tourné à la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre ſa domination & ſa gloire propre, il ruineroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple que ſon Roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon regne? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de déſordres; les victorieux mêmes ſe dereglent pendant ce tems de confuſion. Voyez ce qu'il en coute à la Grece pour avoir triomphé de Troye; elle a été privée de ſes Rois pendant plus de dix ans. Lorſque tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent. Les meilleurs Prin-

ces même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolerer la licence, & de se servir des méchants. Combien y a-t-il de scelerats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquerant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquerant enivré de sa gloire ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincuës. Un Prince qui n'a point les qualitez necessaires pour la paix, ne peut faire gouter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui defendroit son champ contre son voisin, & qui usurperoit celui de son voisin même, mais qui ne sauroit ni labourer, ni semer pour recueillir aucune moisson : un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes ; c'est-à-dire, qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis : mais s'il est veritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en seureté contre ses ennemis. Voici comment : Il est juste, moderé, & commode à l'égard de ses voisins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix : il est fidele dans ses alliances. Ses alliez l'aiment, ne le craignent

gnent point, & ont une entiere confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres Rois voiſins qui craignent ce voiſin inquiet, & qui n'ont aucune jalouſie du Roi pacifique, ſe joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modération le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien. Pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, & ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le pere & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il jouit au dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix. Il retranche le faſte, la moleſſe, & tous les arts qui ne ſervent qu'à flater les vices : il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux veritables beſoins de la vie ; ſur tout il applique ſes Sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amoli par les voluptés, qui eſt exercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage Roi appliqué à ne regner que pour faire regner la raiſon. Qu'un conquerant voiſin attaque ce peuple, il ne le

trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assieger une ville. Mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais succès même ne peuvent abattre. D'ailleurs si ce Roi n'est pas assez experimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, & il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés. Ses Sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre Roi violent & injuste. Les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le Roi pacifique, qui ignore la guerre, est un Roi très-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis : mais j'ajoûte qu'il est néanmoins infiniment superieur au Roi conquerant qui manque de qualités nécessaires dans la paix, & qui n'est propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car [a] la plûpart des hommes éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires & les conquêtes, les préferent à ce qui est simple, tranquile & solide, comme la paix & la bon-

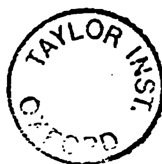
[a] Les Peuples, dit Guichardin, accuserent Ferdinand d'avarice, parce qu'ils sont assez aveugles pour préferer le faste & la prodigalité d'un Roi qui les opprime, à la sage économie de celui qui ménage leur substance.

ne police des peuples. Mais tous les Vieillards déclarérent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces Vieillards s'écria : Je vois l'accomplissement d'un Oracle d'Apollon connu dans toute notre isle. Minos avoit consulté le Dieu pour savoir combien de tems sa race regneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens cesseront de regner, quand un Etranger entrera dans ton isle pour y faire regner tes loix. Nous avions craint que quelque Etranger viendroit faire la conquête de l'isle de Crete : mais le malheur d'Idomenée, & la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montre le sens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour Roi ?

Fin du cinquiéme Livre.




TAYLOR INST.
OXFORD

Liv. 6.



Jouville inv.　　Jacq. Favanne sculp.

Telemaque et Mentor refusent la Royauté de Crete, et font couronner Aristodême.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque raconte qu'il refusa la royauté de Crete pour retourner en Ithaque : qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadême : qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la Nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodême, qui fut proclamé Roi au même moment : qu'ensuite Mentor

& lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque, mais que Neptune pour consoler Venus irritée leur avoit fait faire le naufrage après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son Isle.



USSITÔT les Vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré, & le premier me prenant par la main, annonce au peuple déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousse des cris de joie. Tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse semblable à Minos regne sur les Crétois.

J'attendis un moment, & je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de regner vous fera-t-elle oublier Penelope qui vous attend comme sa derniere esperance, & le grand Ulysse que les Dieux avoient résolu de vous rendre ? Ces paroles percerent mon cœur, & me soûtinrent contre le vain desir de regner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'Oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos cessera de regner quand un Etranger entrera dans cette isle, & y fera regner les loix

de ce ſage Roi : mais il n'eſt pas dit que cet Etranger regnera. Je veux croire que je ſuis cet Etranger marqué par l'Oracle. J'ai accompli la prédiction ; je ſuis venu dans cette iſle ; j'ai découvert le vrai ſens des loix, & je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire regner avec l'homme que vous choiſirez. Pour moi, je préfere ma patrie, la pauvre petite iſle d'Ithaque, aux cent villes de Créte, à la gloire & à l'opulence de ce beau Royaume. Souffrez que je ſuive ce que les deſtins ont marqué : ſi j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſperance de regner ici ; c'étoit pour mériter votre eſtime & votre compaſſion, c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naiſſance. [a] J'aime mieux obéïr à mon pere Ulyſſe, & conſoler ma mere Penelope, que de regner ſur tous les peuples de l'univers. O Crétois ! vous voyez le fond de mon cœur ; il faut que je vous quitte, mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir, Telemaque aimera les Crétois, & s'intereſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eûs-je parlé qu'il s'éleva un bruit ſourd ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns diſoient : [b] Eſt-ce

[a] Sentiment bien oppoſé à celui que Céſar avoit puiſé dans Euripide : *Qu'il eſt beau de s'éloigner de l'équité pour une Couronne !* Et que peut-on attendre d'un Prince qui monte ſur le Trône par des voyes qui devroient l'en exclure.

[b] C'étoit une penſée commune à ceux qui voyoient quelques perſonnes extraordinaires, parce qu'Homere dit, que quand les Dieux veulent paroître, ils ne peuvent choiſir une figure plus ſortable à leur majeſté, que celle de l'homme. On lit dans Herodote, que Piſiſtrate ſut ſe faire ouvrir les portes de la Citadelle d'A-

quelque divinité ſous une figure humaine ? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vû en d'autres païs, & qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écrioient : Il faut le contraindre de regner ici. Enfin je repris la parole, & chacun ſe hâta de ſe taire, ne ſachant ſi je n'allois point accepter ce que j'avois refuſé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous diſe ce que je penſe. Vous êtes le plus ſage de tous les peuples : mais la ſageſſe demande, ce me ſemble, une précaution qui vous échape. Vous devez choiſir [a] non pas l'homme qui raiſonne le mieux ſur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus conſtante vertu. Pour moi je ſuis jeune, par conſequent ſans experience, expoſé à la violence des paſſions, & plus en état de m'inſtruire en obéïſſant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'eſprit & de corps, mais qui ſe ſoit vaincu lui-même : cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de ſon cœur, & dont toute la vie ſoit la pratique de ces loix ; que ſes actions plutôt que ſes paroles vous le faſſent choiſir.

Tous les Vieillards charmés de ce diſcours, & voyant toujours croître les applaudiſſemens de l'aſſemblée, me

thenes, en ſe faiſant introduire par une femme d'une éclatante beauté qui ſe diſoit la Déeſſe Minerve.

[a] Il y a beaucoup de diſtance d'un grand Philoſophe à un grand Roi. Jacques I. Roi d'Angleterre, avoit étudié l'art de regner dans les plus ſages Politiques de l'antiquité : l'Hiſtoire l'a cependant mis au rang des Princes mediocres. Platon avec toutes ſes belles idées de gouvernement, n'eut cependant que de très-foibles ſuccès à la Cour de Denis de Syracuſe.

me dirent : Puiſque les Dieux nous ôtent l'eſperance de vous voir regner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui faſſe regner nos loix. Connoiſſez-vous quelqu'un qui puiſſe commander avec cette moderation ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous eſtimez en moi ; c'eſt ſa ſageſſe, & non pas la mienne qui vient de parler ; & il m'a inſpiré toutes les réponſes que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'aſſemblée jetta les yeux ſur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les ſoins qu'il avoit eus de mon enfance ; les perils dont il m'avoit délivré ; les malheurs qui étoient venus fondre ſur moi, dès que j'avois ceſſé de ſuivre ſes conſeils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cauſe de ſes habits ſimples & negligez, de ſa contenance modeſte, de ſon ſilence preſque continuel, de ſon air froid & reſervé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans ſon viſage je ne ſai quoi de ferme & d'élevé : on remarqua la vivacité de ſes yeux & la vigueur avec laquelle il faiſoit juſqu'aux moindres actions ; on le queſtionna : il fut admiré, on réſolut de le faire Roi. Il s'en défendit ſans s'émouvoir : il dit qu'il préferoit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté ; que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faiſoient preſque jamais les biens qu'ils vouloient faire ; & qu'ils faiſoient ſouvent, par la ſurpriſe des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajoûta que ſi la ſervitude eſt miſerable, la Royauté ne l'eſt pas moins, puiſqu'elle eſt une ſervitude dégui-

ſée. [a] Quand on eſt Roi, diſoit-il, on dépend de tous ceux dont on a beſoin pour ſe faire obéïr. Heureux celui qui n'eſt point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre ſeule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur ſurpriſe, lui demandérent quel homme ils devoient choiſir. Un homme, répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne: & qui craigne de vous gouverner. Celui qui déſire la Royauté ne la connoit pas: & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiſſant point? Il la cherche pour lui, & vous devez déſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux Etrangers qui refuſoient la Royauté recherchée par tant d'autres; ils voulurent ſavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrates qui les avoit conduits depuis le port juſqu'au Cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'Iſle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils ſçurent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël; qu'Hazaël touché de la ſageſſe & de la vertu de ſon eſclave, en avoit fait ſon conſeil & ſon meilleur ami, que cet eſclave mis en li-

[a] Les Princes les plus imperieux ont beaucoup à ſouffrir de ceux qui leur ſont néceſſaires; il n'eſt pas juſques aux perſonnes les plus obſcures qu'ils ne ſoient obligés de ménager. Louis XI. eſſuyoit les mauvaiſes humeurs & les bizarreries de Coquetier ſon Medecin dont il n'oſoit pas ſe défaire.

berté étoit le même qui venoit de refuſer d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des Loix de Minos, tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur.

Les Vieillards dirent à Hazaël : Nous n'oſons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richeſſes & de l'éclat de la Royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples.. Hazaël répondit : Ne croyez pas, ô Crétois, que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſai combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux : mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers. L'éclat qui y eſt attaché, eſt faux, & ne peut éblouir que des ames vaines. La vie eſt courte ; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter : c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée, où la ſageſſe nourriſſe mon cœur, & où les eſperances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être Roi, ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrierent parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les Mortels, dites-nous donc qui eſt-ce que nous pouvons

choiſir pour notre Roi ? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empreſſement. C'eſt un Vieillard aſſez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appelloit Ariſtodeme. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joie ; il a dit que pour l'un il ne lui ſouhaitoit pas les périls de la Royauté, & qu'il aimoit trop ſa patrie, pour conſentir que l'autre regnât jamais. Par-là j'ai compris que ce pere aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flattoit point l'autre dans ſes dereglemens. Ma curioſité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu : Il a longtems porté les armes, & il eſt couvert de bleſſures : mais ſa vertu ſincere & ennemie de la flatterie, l'avoit rendu incommode à Idomenée ; c'eſt ce qui empêcha ce Roi de s'en ſervir dans le ſiege de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de ſages conſeils, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſuivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquerir bientôt ; il oublia tous ſes ſervices ; il le laiſſa ici pauvre, mépriſé des hommes groſſiers & lâches qui n'eſtiment que les richeſſes : mais content dans ſa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'Iſle, où il cultive ſon champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui ; ils s'aiment tendrement ; ils

ſont heureux par leur frugalité; & par leur travail ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes néceſſaires à une vie ſimple. Le ſage vieillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins & de ceux de ſon fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte; il les inſtruit: il juge tous les differends de ſon voiſinage: il eſt le pere de toutes les familles. Le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le pere après l'avoir longtems ſouffert pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé. Il s'eſt abandonné à une folle ambition & à tous les plaiſirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez ſavoir ſi ce récit eſt véritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoiſſez, qui ſçait la guerre, qui a montré ſon courage, non ſeulement contre les fléches & contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté; qui a mépriſé les richeſſes acquiſes par la flaterie, qui aime le travail, qui ſçait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe point amolir par un amour aveugle de ſes enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre: en un mot un homme qui eſt déja le pere du peuple. Voilà votre Roi, s'il eſt vrai que vous deſiriez de faire régner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria: Il eſt vrai, Ariſtodeme eſt

tel que vous le dites ; c'est lui qui est digne de regner. Les veillards le firent appeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple ; il parut tranquille : on lui déclara qu'on le faisoit Roi. Il répondit : Je n'y puis consentir qu'à trois conditions. [a] La premiere, que je quitterai la Royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & si vous résistez aux loix. La seconde, que je serai libre de continuer une vie simple, & frugale. La troisiéme, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera sans distinction selon leur mérite comme le reste des Citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joïe. Le diadême fut mis par le chef des vieillards gardes des Loix, sur la tête d'Aristodeme. On fit des sacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Aristodeme nous fit des presens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les Loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna aussi un recueil de toute l'Histoire de Créte depuis Saturne & l'âge d'or ; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les especes qui sont bonnes en Créte, & inconnuës dans la Syrie, & il lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armés ; il fit mettre des habits

[a] Les qualités des Princes ne sont jamais stériles ; ils ne peuvent manquer d'imitateurs même dans leurs vertus.

pour nous ; & des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque ; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir ; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voyent une amitié qui n'est fondée que sur la vertu : un jour ils nous réuniront, & ces Champs fortunés, où l'on dit que les Justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames se réjoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvoient ainsi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, & les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui, & il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodeme, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire Roi : souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, & que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulysse regnant avec sa chere Penelope. Telemaque, je vous donne un bon vaisseau, plein de rameurs & d'hommes armés ; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persecutent votre mere. O Mentor, [a] votre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse

[a] Telle est l'élevation de la sagesse, elle se suffit à elle-même, & les Rois ne trouvent rien dans leurs trésors dont elle ne sache se passer. Les Dieux n'ont besoin de rien, & le Sage de peu de chose, disoit Socrate.

rien à désirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble ; souvenez-vous d'Aristodeme ; & si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soûpir de ma vie. Il nous embrassa ; & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le Mont-Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline : tous les rivages disparoissoient. Les côtes du Peloponese sembloient s'avancer dans la mer pour venir audevant de nous. Tout-à-coup une noire tempête envelopa le Ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, & la mort se présenta à nous. O Neptune, c'est vous qui excitâtes par votre superbe Trident toutes les eaux de votre Empire ! Venus pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son Temple de Cythere, alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étoient baignez de larmes : du moins c'est ainsi que Mentor instruit des choses divines me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance ? Les Dieux mêmes la sentent ; & ces téméraires Mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon Isle. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve ; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre Empire ? que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva des

flots jusqu'au Ciel, & Venus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers les rochers : un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entrouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrez de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous ; il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toûjours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquilement la mort, il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de Rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublés regrettent la vie, sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. [a] Aussitôt il prend une hache, il acheve de couper le mât qui étoit déja rompu, & qui panchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté ; il jette le mât hors du vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom, & m'encourage

[a] C'est par un stratagême à peu près pareil qu'Ulysse se sauve du naufrage & aborde à l'isle des Feaciens. Homere justifie par là sa grande maxime qui a formé tant de Héros : *La voie la plus sure d'échapper au péril, c'est de ne le point craindre.*

pour le ſuivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, & qui demeure immobile ſur ſes profondes racines, enſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles ; de même Mentor non ſeulement ferme & courageux, mais doux & tranquile, ſembloit commander aux vents & à la mer. Je le ſuis. Et qui auroit pu ne le pas ſuivre encouragé par lui ? Nous nous conduiſions nous-mêmes ſur ce mât flottant. C'étoit un grand ſecours pour nous ; car nous pouvions nous aſſeoir deſſus. S'il eût falu nâger ſans relâche, nos forces euſſent été bientôt épuiſées : mais ſouvent la tempête faiſoit tourner cette grande piece de bois, & nous nous trouvions enfoncés dans la mer ; alors nous bûvions l'onde amére qui couloit de notre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de diſputer contre les flots, pour rattraper le deſſus de ce mât. Quelquefois auſſi une vague haute comme une montagne venoit paſſer ſur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente ſecouſſe le mât qui étoit notre unique eſperance, ne nous échapât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor auſſi paiſible qu'il eſt maintenant ſur ce ſiége de gazon, me diſoit : Croyez-vous, Telemaque, que votre vie ſoit abandonnée aux vents & aux flots ? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire périr ſans l'ordre des Dieux ? Non ; non, les Dieux décident de tout. C'eſt donc les Dieux ; & non pas la mer qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fuſſiez-vous dans l'Olympe,

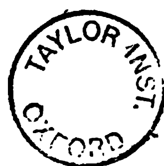
voyant les Astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce discours qui me consoloit un peu; mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point : je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblans de froid & demi morts, sans savoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'appaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été longtems irritée, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur; elle grondoit sourdement, & ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, & nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, & les étoiles qui avoient été si longtems cachées, reparurent & s'enfuïrent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'esperance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons. Selon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers, qui nous eussent brisez; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât, & Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie; & nageant sans

peine, nous abordâmes ſur le ſable. C'eſt là que vous nous vîtes, ô grande Déeſſe qui habitez cette Iſle; c'eſt là que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du ſixiéme Livre.




TAYLOR INST.
OXFORD



N.N. Coypel inv. Beauvais sculp

Mentor jette Telemaque dans la mer, et s'y precipite avec lui ; pour s'échaper de l'Isle de Calypso.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIE'ME.

SOMMAIRE.

Calypso admire Telemaque dans ses avantures, & n'oublie rien pour le retenir dans son Isle en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Telemaque par ses remontrances, contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Venus avoit amené à son secours. Néanmoins Telemaque & la Nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, & ensui-

te sa colere contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Telemaque sortira de son Isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraine Telemaque pour s'y embarquer. Telemaque sent une joie secrete de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même pour gagner en nageant un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.



UAND Telemaque eût achevé ce discours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui se regardoient les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces deux hommes si chéris des Dieux ? A-t-on jamais oui parler d'avantures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse le surpasse déja en éloquence, en sagesse & en valeur. Quelle mine ! Quelle beauté ! Quelle douceur ! Quelle modestie ! Mais quelle noblesse & quelle grandeur ! Si nous ne savions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel est ce Mentor qui paroit un homme simple, obscur & d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sai quoi au-dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. [a] Ses yeux errans alloient sans cesse

[a] La plûpart de nos Poëtes ont dépeint l'Amour avec des couleurs capables de l'inspirer plutôt que de le rendre odieux ; & pour parler leur

de Mentor à Telemaque, & de Telemaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Telemaque recommençât cette longue histoire de ses avantures; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin se levant brusquement, elle mena Telemaque seul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour savoir de lui, si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Telemaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eût sçu que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu: il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle désiroit savoir.

Cependant toutes les Nymphes assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vû à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siege de Troye. Il répondit à toutes avec douceur; & ses paroles quoique simples, étoient pleines de graces. Calypso ne les laissa pas longtems

langage, ils ont forgé les traits de ce Dieu. La Tragédie, qui selon les sages regles qu'en a donné Aristote, doit être la réformatrice des mœurs, & l'école des vertus, est devenuë, par l'abus qu'ils en ont fait, l'amorce de la plus dangereuse passion. L'Auteur represente l'Amour avec ses charmes, mais avec ses périls, & l'une sert de préservatif à l'autre.

dans cette converſation ; elle revint, & pendant que les Nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Telemaque, elle prit à l'écart Mentor, pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſantis, & dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle ſentoit toujours je ne ſai quoi, qui repouſſoit tous ſes efforts, & qui ſe jouoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé qui cache ſon front dans les nuës, & qui ſe joue de la rage des vents, Mentor immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo. Quelquefois même il lui laiſſoit eſperer qu'elle l'embaraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la verité du fond de ſon cœur. Mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſperances s'évanouiſſoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échapoit tout-à-coup : & une réponſe courte de Mentor la replongeoit dans ſes incertitudes.

Elle paſſoit ainſi les journées, tantôt flattant Telemaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'eſperoit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Telemaque ; & une Divinité plus puiſſante qu'elle vint à ſon ſecours pour y réuſſir.

Venus toujours pleine de reſſentiment du mépris que Mentor & Telemaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Iſle de Cypre, ne pouvoit

voit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échapé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes améres à Jupiter : mais le pere des Dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve sous la figure de Mentor avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Venus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses Autels à Paphos, à Cythere, & à Idalie ; elle vole dans son char attelé de colombes, elle appelle son fils ; & la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle parla ainsi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance & la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ! Va ; perce de tes flêches ces deux cœurs insensibles : descends avec moi dans cette Isle, je parlerai à Calypso. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grote.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée. Son fils encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris : mais l'Amour vient lui-même pour vous venger ; je vous le laisse : il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri par les Nymphes de l'Isle de Naxos. Telemaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur

d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. [a] Quoique Déesse, elle sentit la flâme qui couloit déja dans son sein. Pour se soulager elle le donna aussitôt à la Nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais helas! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir: mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sai quoi d'empoisonné. L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor dont la severité l'épouvantoit; & il sentoit que cet inconnu étoit invulnerable, ensorte qu'aucune de ses flêches n'avoit pû le percer. Pour les Nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Telemaque voyant cet Enfant qui se jouoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur & de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une

[a] L'élevation ne met point à couvert des traits de l'Amour. Homere fait l'énumeration de plusieurs Déesses qui ressentirent quelque foible pour de simples mortels; mais il ajoûte au même endroit, que les Dieux désapprouvent ces amours mal assortis: il craint qu'on n'abuse de sa fiction.

inquiétude, dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble, & s'amolit. Voyez-vous ces Nymphes, disoit-il à Mentor ? combien sont-elles differentes de ces femmes de l'Isle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie ? Ces Beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer ; ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit : O Telemaque ! les dangers de l'Isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur ; l'impudence brutale donne de l'indignation : mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Telemaque, fuyez ces Nymphes qui ne sont si discretes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeunesse ; mais sur tout fuyez cet Enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'Amour que Venus sa mere est venue apporter dans cette Isle pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythere : il a blessé le cœur de la Déesse Calypso ; elle est passionnée pour vous ; il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-

même, ô malheureux jeune homme, presque sans le savoir!

[a] Telemaque interrompoit souvent Mentor, lui disant : Pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette Isle? Ulysse ne vit plus : il doit être depuis longtems enseveli dans les ondes. Penelope ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pû resister à tant de prétendans. Son pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pere? Les Ithaciens ont oublié Ulysse. Nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Penelope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondoit : Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper & pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie? comment êtes-vous sorti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprouvez en Egypte ne se sont-ils pas tournez tout-à-coup en prosperitez? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de

[a] Un Prince préoccupé de cette passion, n'écoute qu'elle. On a dit, que François I. ne s'étoit mis à la tête de son armée dans sa seconde entreprise sur le Milanois, que pour y aller voir une de ses maîtresses. Le Roi Jean eut, dit-on, le même motif dans le voyage qu'il fit en Angleterre après sa prison.

Tyr ? Après tant de merveilles , ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais que dis-je! vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je saurai bien sortir de cette isle. Lâche fils d'un pere si sage & si généreux, menez ici une vie molle & sans honneur au milieu des femmes ; faites malgré les Dieux ce que votre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percérent Telemaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoit attendri aux discours de Mentor : sa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation & le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant. Mais une passion naissante, & qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc , disoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse ? Je compte pour rien , répondit Mentor , tout ce qui est contre la vertu , & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse & Penelope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pere , vous ordonnent de quitter cette isle. L'Amour seul , ce honteux tyran , peut vous y retenir. Hé , que feriez-vous d'une vie immortelle , sans liberté , sans vertu , sans gloire ? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pourroit finir.

Telemaque ne répondoit à ce discours que par des soûpirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette isle. Quelquefois il

lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſevere qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour à tour ſon cœur, & aucune n'y étoit conſtante. Son cœur étoit comme la mer qui eſt le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage de la mer; ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant des larmes améres, & pouſſant des cris ſemblables aux rugiſſemens d'un lion. Il étoit devenu maigre; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant: à le voir pâle, abatu, & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Telemaque. Sa beauté, ſon enjouement, ſa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui; il périſſoit. Tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répand ſes doux parfums dans la campagne, & ſe flétrit: peu à peu vers le ſoir ſes vives couleurs s'effacent, elle languit, elle ſe deſſéche, & ſa belle tête ſe panche, ne pouvant plus ſe ſoutenir: [a] Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Telemaque ne pouvoit réſiſter à la violence de ſa paſſion, conçut un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit remarqué que Calypſo aimoit éperdûment Telemaque, & que Telemaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis; car le cruel Amour pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guére la perſonne

[a] Antiochus I. fut réduit à l'extrémité par une pareille maladie, & Raſiſtrat ſon Medecin la découvrit à la vive émotion du poux de ce Prince aux approches de Stratonice ſa belle-mere. Sa fiévre fut guérie par ce qui l'avoit cauſée: Nicanor ſon pere lui ceda la Reine Stratonice.

dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Telemaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo : J'ai remarqué dans Telemaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vûe en lui. Ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre : il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, ô Déeſſe, qui lui inſpirez cette grande ardeur ?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put ſe retenir. Ce Telemaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'iſle de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amolit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes ? Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abatu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit, & elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle ſçut que Telemaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même déja une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la premiere. Pour rompre les meſures de Telemaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup ne pouvant plus modérer ſon reſſentiment, elle lui parla ainſi :

Eſt-ce donc ainſi, ô jeune Temeraire, que tu es venu dans mon iſle pour échaper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux? N'es-tu entré dans cette iſle, qui n'eſt ouverte à aucun mortel, que pour mépriſer ma puiſſance, & l'amour que je t'ai témoigné? O Divinitez de l'Olimpe & du Styx, écoutez une malheureuſe Déeſſe. Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur & plus injuſte que ton pere, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les ſiens. Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & miſerable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préferer à l'immortalité; ou plûtôt que tu périſſes, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouet des flots, ſoit rejetté ſans eſperance de ſepulture ſur le ſable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes le verra auſſi: elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & ſon deſeſpoir ſera mon bonheur.

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges & enflammés; ſes regards ne s'arrêtoient en aucun endroit: ils avoient je ne ſai quoi de ſombre & de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides; elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage: ſes larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance; la rage & le déſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource; & à peine en couloit-il quelques unes ſur ſes joues. Sa voix étoit rauque,

tremblante & entrecoupée. Mentor obſervoit tous ces mouvemens, & ne parloit plus à Telemaque. Il le traitoit comme un malade déſeſperé qu'on abandonne : il jettoit ſouvent ſur lui des regards de compaſſion.

Telemaque ſentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'oſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le ſilence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaiſe honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, & il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

[a] Les Dieux & les Déeſſes de l'Olympe aſſemblés dans un profond ſilence, avoient les yeux attachés ſur l'Iſle de Calypſo pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en ſe jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Iſle. Minerve ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis qui craignoit que Telemaque ne lui échapât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vétue comme Diane. Ve-

[a] Un jeune Prince que la volupté veut ſéduire, eſt en ſpectacle à toute la terre : il ne peut commencer le grand ouvrage de ſa réputation par une victoire plus glorieuſe.

nus & Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes, ensorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calypso même. Calypso la regardant de loin, se regarda en même tems dans la plus claire de ses fontaines; elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grote, & parla ainsi toute seule:

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en déclarant que je veux être de cette chasse. En serai-je? Irai-je la faire triompher, & faire servir ma beauté à relever la sienne? Faudra-t-il que Telemaque en me voyant soit encore plus passionné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes; je saurai bien les empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Telemaque, il le remmenera en Ithaque. Mais que dis-je? & que deviendrai-je, quand Telemaque sera parti? où suis-je? Que reste-t-il à faire, ô cruelle Venus? Venus vous m'avez trompée; ô perfide present que vous m'avez fait! Pernicieux Enfant, Amour empesté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'esperance de vivre heureuse avec Telemaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que désespoir. Mes Nymphes se sont revoltées contre moi. Ma Divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Telemaque, il faut que tu meurs, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta Nymphe le verra, & je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare, ô malheureuse Calypso! Que veux-tu? Faire périr un innocent que

tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Telemaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Falloit-il empoisonner son cœur ! Il m'eût quittée. Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Parts : Telemaque, va-t-en au-delà des mers ; laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort. Laisse-la inconsolable, couverte de honte, désesperée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa grote : mais tout-à-coup elle sort impétueusement : Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle ? Est-ce ainsi que vous soutenez Telemaque contre le vice auquel il succombe ? Vous dormez pendant que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus longtems cette lâche indifference que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquilement le fils d'Ulysse deshonorer son pere, & négliger sa haute destinée ? Est-ce à vous ou à moi que ses parens ont confié sa conduite ? C'est moi qui cherche les moyens de guerir son cœur ; & vous, ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau ; c'est-là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette Isle. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler & pour joindre toutes les pieces d'un vaisseau.

A peine eut-elle dit ces paroles qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abattit les peupliers, & mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance & l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit : d'un côté elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Telemaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vûe les deux amans : mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle savoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faisoit fremir. Mais dans le mouvement même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe, ou quelque coup d'œil de Telemaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis disoit à Telemaque d'un ton moqueur : [a] Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître ! Rien ne peut adoucir son austerité : il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pen-

[a] Les Princes les plus aveugles sont ceux qui sacrifient leurs plus fideles serviteurs aux caprices de leurs maîtresses, Plusieurs grands Hommes ont été rendus inutiles par les artifices de la Comtesse d'Estampes, & de la Duchesse de Valentinois.

dant que vous êtiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de sagesse , vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Telemaque, & le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug. Il craignoit de le revoir, & ne repondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le soir la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpetuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso apperçut de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps : elle fut contrainte de s'appuyer sur les Nymphes qui l'environnoient, & Eucharis lui tendant la main pour la soûtenir, elle la repoussa en jettant sur elle un regard terrible.

Telemaque qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini son travail, demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau, & à quoi on le destinoit. D'abord elle ne put répondre : mais enfin elle dit : C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne serez plus embarassé par cet ami sévere qui s'oppose à votre bonheur, & qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'est fait de moi, s'écria Telemaque. Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échapérent dans le

transport de sa passion ; il vit le tort qu'il avoit eu en les disant : mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis rougissant & baissant les yeux, demeuroit derriere toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joie étoit au fond de son cœur. Telemaque ne se comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscretement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il paroissoit confus & troublé.

Calypso plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, & ne sachant où elle alloit. Enfin elle se trouva à l'entrée de sa grote, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon isle, dit-elle, ô Etrangers qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi ce jeune insensé ; & vous imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le couroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprens, Telemaque, que tes maux ne sont pas finis ; ingrat, tu ne sortiras de mon isle, que pour être en proye à de nouveaux malheurs. Je serai vengée, tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pere qui l'a offensé en Sicile, & sollicité par Venus que tu as méprisée dans l'isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pere

qui n'eſt pas mort ; mais tu le verras ſans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Vas : je conjure les Puiſſances céleſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu des mers ſuſpendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſupplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit déja prêt à prendre des réſolutions contraires. L'Amour rappella dans ſon cœur le deſir de retenir Telemaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici, peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo ! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment : te voilà engagée ; & les ondes du Styx par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſperance. Perſonne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit ſur ſon viſage les Furies peintes ; & tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Telemaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit ; (car qu'eſt-ce que l'amour ne devine pas ?) & l'horreur de Telemaque redoubla les tranſports de la Déeſſe ; ſemblable à une Bacchante qui remplit l'air de ſes hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ſes Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, &

regardant de loin Telemaque à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprès d'elle ; & loin de s'appaiser par la soumission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Telemaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux ; car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder : il verse un torrent de larmes ; il veut parler ; la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage ; il ne sait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai pere, ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux ; délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flater sa passion, & lui dit : Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore : c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse & la violence de ses passions, n'est point encore sage ; car il ne se connoît point encore, & ne sçait point se défier de soi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahisons de l'Amour, qui flate pour perdre, & qui sous une apparence de douceur cache les plus affreuses amertumes,

amertumes. [a] Il eſt venu cet Enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux, & les graces. Vous l'avez vû: il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flater vous-même; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témerité: vous demandez maintenant la mort, & c'eſt l'unique eſperance qui vous reſte. La Déeſſe troublée reſſemble à une furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entredéchirer: & voilà ce que fait le traître Amour qui paroît ſi doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puiſqu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin pour fuir l'Amour & pour revoir votre chere patrie? Calypſo elle-même eſt contrainte de vous chaſſer; le vaiſſeau eſt tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette iſle, où la vertu ne peut habiter?

En diſant ces paroles, Mentor le prit par la main & l'entraînoit vers le rivage. Telemaque ſuivoit à peine, regardant toujours derriere lui. Il conſideroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir ſon viſage, il regardoit ſes beaux cheveux nouez, ſes habits flotans, & ſa noble démarche. Il auroit voulu baiſer les traces de ſes pas. Lors même qu'il la perdit de vûe,

[a] Il ne faut qu'une captive pour mettre la meſintelligence entre Agamemnon & Achille, & pour faire échoüer toutes les forces de la Grece. C'eſt ainſi qu'Homere nous apprend que les plus grands évenemens ſont auſſi ſouvent des jeux de l'Amour, que des jeux de la Fortune.

il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre ſa voix; quoiqu'abſente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant ſes yeux; il croyoit même parler à elle, ne ſachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond ſommeil, il dit à Mentor : Je ſuis réſolu de vous ſuivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainſi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une derniere fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe : O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir : mais ils m'empêcheront plûtôt de vivre, que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon pere, ou laiſſez-moi cette derniere conſolation qui eſt ſi juſte, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette iſle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié & de la reconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous ſans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor : votre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquile, & vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle; vous êtes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme que la fiévre rend frénetique, dit : Je ne ſuis

point malade. O aveugle Telemaque, vous êtiez prêt à renoncer à Penelope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez ; à Ithaque où vous devez regner, à la gloire & à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur ; vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis ! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transport ? Je ne vous accuse point de mauvaise foi : mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Telemaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre & à fuir ; mais à fuir sans déliberer, & sans donner à soi-même le tems de regarder jamais derriere soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtez depuis votre enfance, & les périls dont vous êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ; si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler ; la mere qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tû, j'ai dévoré ma peine. J'ai étoufé mes soupirs pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils, soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles. [a] Rendez-moi

[a] Les Grands n'ont pour amis que ceux qui s'affligent de leurs fautes, & qui condamnent leurs passions. On peut voir cette maxime

Telemaque que j'ai perdu; rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, & je vis heureux. Mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer; & Telemaque qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve toujours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Telemaque de ſon Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette iſle. Enfin ils arrivérent dans un endroit de l'iſle où le rivage de la mer étoit eſcarpé; c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardérent de cette hauteur ſi le vaiſſeau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place: mais ils apperçurent un triſte ſpectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non-ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Telemaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypſo errante dans les ſombres forêts: elle ne put le voir ſans gémir, & elle ſentit qu'il rouvroit toutes les playes de ſon cœur. L'Amour lui dit: Vous êtes Déeſſe, & vous vous laiſſez vaincre par un foible Mortel, qui eſt captif dans votre iſle. Pourquoi le laiſſez-vous ſortir? O malheureux Amour, répondit-elle, je ne veux plus écouter

bien établie dans l'excellent Traité de Plutarque, ſur l'art de diſtinguer un flatteur d'avec un ami.

tes pernicieux conſeils : c'eſt toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en eſt fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Telemaque. Jupiter même, le pere des Dieux, avec toute ſa puiſſance n'oſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Telemaque, ſors de mon iſle : ſors auſſi pernicieux Enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour eſſuyant ſes larmes, fit un ſoûris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras, laiſſez-moi faire, ſuivez votre ſerment, ne vous oppoſez point au départ de Telemaque. Ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laiſſer partir. Je leur inſpirerai le deſſein de brûler ce vaiſſeau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence qui vous a ſurpris, ſera inutile. Il ſera ſurpris lui-même à ſon tour, & il ne lui reſtera plus aucun moyen de vous arracher Telemaque.

Ces paroles flateuſes firent gliſſer l'eſperance & la joie juſqu'au fond des entrailles de Calypſo. Ce qu'un Zephir fait par ſa fraîcheur ſur le bord d'un ruiſſeau pour délaſſer les troupeaux languiſſans, que l'ardeur de l'Eté conſume, ce diſcours le fit pour appaiſer le deſeſpoir de la Déeſſe. Son viſage devint ſerein, ſes yeux s'adoucirent, les noirs ſoucis qui rongeoient ſon cœur, s'enfuïrent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle ſourit, elle flata le folâtre Amour, & en le flatant elle ſe prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir perſuadée, alla pour perſuader auſſi les Nymphes qui étoient errantes &

disperſées ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du Berger. L'Amour les raſſemble, & leur dit : Telemaque eſt encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaiſſeau que le témeraire Mentor a fait pour s'enfuir. Auſſitôt elles allument des flambeaux, elles accourent ſur le rivage, elles frémiſſent, elles pouſſent des hurlemens, elles ſecouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flâme vole, elle devore le vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec & enduit de réſine ; des tourbillons de fumée & de flâme s'élevent dans les nuës.

Telemaque & Mentor apperçoivent ce feu de deſſus le rocher, & entendent les cris des Nymphes. Telemaque fut tenté de s'en réjouir ; car ſon cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que ſa paſſion étoit comme un feu mal éteint, qui ſort de tems en tems de deſſous la cendre, & qui repouſſe de vives étincelles. Me voilà donc, dit Telemaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reſte plus aucune eſperance de quitter cette iſle.

Mentor vit bien que Telemaque alloit retomber dans toutes ſes foibleſſes, & qu'il n'y avoit pas un ſeul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaiſſeau arrêté, qui n'oſoit approcher de l'iſle, parce que tous les Pilotes connoiſſoient que l'iſle de Calypſo étoit inacceſſible à tous les Mortels. Auſſitôt le ſage Mentor pouſſant Telemaque, qui étoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Telemaque ſurpris de cette violente

chûte, but l'onde amere, & devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'iſle fatale.

Les Nymphes qui avoient cru les tenir captifs, pouſſérent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo inconſolable, rentra dans ſa grote qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mere l'attendoit. L'enfant encore plus cruel ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

[a] A meſure que Telemaque s'éloignoit de l'iſle, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage & ſon amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, & que je ne pouvois croire faute d'experience. On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere, que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre ſecours! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête, je ne crains plus que mes paſſions. L'Amour eſt lui ſeul plus à craindre que tous les naufrages.

[a] Il y a des climats contagieux à la vertu : Achille ne devint Héros que quand il fut ſorti de l'iſle de Scyros, où les délices de la Cour du Roi Lycomede, & les charmes de la Princeſſe Deidamie l'avoient amoli. La plûpart de nos Croiſez devenoient voluptueux en Aſie.

Fin du ſeptiéme Livre.

LES



Les Dieux marins s'assemblent autour du vaisseau de Mentor, attirés par les doux sons de la Lyre dont il joüoit pendant la nuit.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIE'ME.

SOMMAIRE.

Adoam frere de Narbal commande le vaisseau Tyrien : où Telemaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoissant Telemaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé, puis l'élevation de Baleazar que le Tyran son pere avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Telemaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de son chant as-

semble autour du vaisseau les Tritons, les Nereïdes & les autres Divinités de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveillles de la Bétique. Il décrit la douce température de l'air & les autres beautés de ce païs, dont les peuples menent une vie tranquile dans une grande simplicité de mœurs.



E vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phenicien qui alloit dans l'Epire. [a] Ces Pheniciens avoient vû Telemaque au voyage d'Egypte : mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au dessus de l'eau : Pheniciens si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau : nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit répondit : Nous vous recevrons avec joie; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

[a] Le grand art de l'épopée, c'est d'en lier si étroitement les differentes parties, qu'elles ne fassent qu'un seul corps. L'Auteur ne perd jamais de vûë cette grande regle : on ne voit dans son Poëme nul épisode étranger, nul évenement qui n'ait un rapport essentiel à l'action principale. Le troisiéme Livre prépare à celui-ci, sans rien diminuer du plaisir de la surprise.

A peine y furent-ils entrés, que ne pouvant plus respirer, ils demeurerent immobiles ; car ils avoient nagé longtems & avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces, on leur donna d'autres habits ; parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, & qui couloit de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Pheniciens empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pû entrer dans cette isle, d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possedée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettés ; nous sommes Grecs ; notre patrie est l'isle d'Ithaque voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous ménassiez dans l'Epire ; nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole ; & Telemaque gardant le silence, le laissoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'isle de Calypso, augmenterent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui-même ; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor ; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui

demander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, & tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

Le Commandant Phenicien arrêtant ſes yeux ſur Telemaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vû ; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vû ; votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je ne ſai où je vous ai vû : votre mémoire peut-être aidera à la mienne.

Telemaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je ſuis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vû, je vous reconnois : mais je ne puis me rappeller ſi c'eſt en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phenicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu à ſon réveil, s'écria tout-à-coup : Vous êtes Telemaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revînmes d'Egypte. Je ſuis ſon frere, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent ; je vous laiſſai entre ſes mains après l'expedition d'Egypte. Il me falut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuſe Bétique auprès des colomnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir ; & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Telemaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvel-

les d'un homme qui me ſera toujours ſi cher ! Eſt-il toujours à Tyr ? Ne ſouffre-t-il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux & barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Telemaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous ramenerai dans l'iſle d'Ithaque avant que d'aller en Epire ; & le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à ſoufler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames. Auſſitôt il prit à part Telemaque & Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Telemaque, ſatisfaire votre curioſité. [a] Pygmalion n'eſt plus ; les juſtes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fier à lui ; les bons ſe contentoient de gémir & de fuir ſes cruautés, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal. Les méchans croyoient ne pouvoir aſſurer leur vie, qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses gardes mêmes étoient plus expoſés que les autres. Comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes, & ſur le moindre ſoupçon il les ſacrifioit à ſa ſûreté. Ainſi à force de chercher ſa ſûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux

[a] Pygmalion réunit dans ſon caractere les trois vices qui rendent les Princes odieux, la cruauté, l'avarice, la volupté. Il étoit neceſſaire de montrer dans quels abîmes précipitent de telles paſſions.

qui étoient les dépositaires de sa vie, étoient dans un péril continuel par sa défiance, & ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible, qu'en prévenant par la mort du Tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez oui parler si souvent, fut la premiere à résoudre la perte du Roi. Elle aima passionnement un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar; elle espera de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au Roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succeder à son pere, avoit conspiré contre lui: elle trouva des faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux Roi fit mourir son fils innocent. Le second nommé Baleazar fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Grece: mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au Roi qu'il faloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit; ils se sauvérent en nageant jusques à des barques étrangeres qui les attendoient, & ils jettérent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce Prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusques à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si

passionnée ; il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proye à la défiance, à l'amour, & à l'avarice, [a] Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du Roi, elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration : mais elle craignoit de se confier à quelqu'un, par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, & aprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. [b] Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son Palais, pour mieux cacher sa défiance, & pour n'être jamais observé, quand il préparoit ses repas ; il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table. Il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savoit

[a] Les Princes ont tout à craindre de celles qui deshonorent leurs lits ; ils ne sauroient avoir de plus dangereux ennemis qu'une maîtresse qui les trahit. Il n'y a guéres de conspiration dans laquelle n'ait trempé quelque femme d'intrigue.

[b] Un Prince qui témoigne tant de défiance, déclare qu'il n'aime point son peuple, & qu'il n'en est point aimé. César répondit à ceux qui lui conseilloient de prendre des Gardes, qu'il ne vouloit point de défenseurs contre le peuple Romain. On sait que nos Rois les ont retenus plûtôt pour l'éclat que pour la sûreté du Trône.

pas apprêter lui-même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuiſiniers; mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de ſon uſage : il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des legumes qu'il avoit ſemées & qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon Palais, dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle; il la faiſoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, & qu'elle n'eût aucune eſperance de vivre plus longtems que lui. Mais elle prit du contrepoiſon qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni; après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, & court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée. La vieille ſe retire. Le Roi demeure interdit, ne ſachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu. Il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flatte & le preſſe de manger; elle avoit déja jetté du poiſon dans ſa coupe d'or pendant

dant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, ſelon ſa coutume, la fit boire la premiere; elle but ſans crainte, ſe fiant au contrepoiſon. Pygmalion but auſſi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon, commença à déchirer ſes habits, à arracher ſes cheveux & à pouſſer des cris lamentables; elle embraſſoit le Roi mourant, elle le tenoit ſerré entre ſes bras; elle l'arroſoit d'un torrent de larmes: car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuſe. Enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuiſées, & qu'il étoit comme agoniſant; dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle paſſa des careſſes & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle ſe jetta ſur lui, & l'étoufa. Enſuite elle arracha de ſon doigt l'Anneau Royal, lui ôta le Diadême, & fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle, ne manqueroient pas de ſuivre ſa paſſion, & que ſon amant ſeroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empreſſés à lui plaire, étoient des eſprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une ſincere affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Aſtarbé s'étoit attirez. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la diſſimulation & la cruauté de cette femme impie. Chacun pour ſa propre ſûreté déſiroit qu'elle pérît.

Cependant tout le Palais eſt plein d'un tumulte affreux; on entend par tout les cris de ceux qui diſent:

Le Roi eſt mort. Les uns ſont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroiſſent en peine des ſuites [a], mais ravis de cette nouvelle. La Renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, & il ne ſe trouve pas un ſeul homme qui regrette le Roi ; ſa mort eſt la délivrance & la conſolation de tout le peuple.

Narbal frappé d'un coup ſi terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en ſe livrant à l'impie Aſtarbé, & qui avoit mieux aimé être un Tyran monſtrueux, que d'être, ſelon le devoir d'un Roi, le pere de ſon peuple. Il ſongea au bien de l'Etat, & ſe hâta de rallier tous les gens de bien pour s'oppoſer à Aſtarbé, ſous laquelle on auroit vû un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal ſavoit que Baleazar ne fut point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui aſſurerent à Aſtarbé qu'il étoit mort, parlerent ainſi, croyant qu'il l'étoit : mais à la faveur de la nuit il s'étoit ſauvé en nageant, & des Marchands de Créte touchés de compaſſion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas oſé retourner dans le Royaume de ſon pere, ſoupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalouſie de Pygmalion, que les artifices d'Aſtarbé. Il demeura longtems errant & traveſti ſur les bords de

[a] Elles ſont toujours funeſtes pour ceux qui ont conſpiré contre un bon Prince. Le premier mouvement du Peuple ne laiſſe rien à la ſéverité des Juges. Ce ne fut point Laurent de Medicis qui ſe vengea de ceux qui avoient attenté à ſa perſonne ; le peuple de Florence les pourſuivit ſans aucun égard aux dignités les plus ſacrées.

la mer en Syrie, où les Marchands Crétois l'avoient laissé; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le pere, ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses interêts : mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pere, & il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baleazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai aussitôt qu'il sera tems de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baleazar : il auroit tout hazardé pour la vie du Prince & pour la sienne propre ; tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ses crimes, [a] Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baleazar. Baleazar partit aussitôt, & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succederoit à Pygmalion. Il fut aisément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit non pour l'amour du feu Roi son pere, qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur

[a] S'il est une gloire aussi belle que celle de porter dignement une Couronne, c'est de la mettre sur la tête du Prince à qui elle appartient légitimement. Il y a peu de Rois d'Angleterre qui brillent dans l'Histoire de cette Nation autant que le General Monk qui rétablit la royauté après la mort de l'usurpateur Cromwel.

& de sa moderation. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne sai quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualités, & qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur.

Narbal assembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le conseil, & les Prêtres de la grande Déesse de Phenicie. Ils saluerent Baleazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Heraults. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Astarbé les entendit du fond du Palais, où elle étoit renfermée avec son lâche & infame Joazar. Tous les mechans dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les mechans craignent les mechans, s'en défient, & ne souhaitent pas de les voir en credit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité, & quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les mechans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils esperent trouver en eux de la moderation & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le supplice.

On força le Palais; ces scelerats n'oserent pas résister longtems, & ne songerent qu'à s'enfuir. Astarbé déguisée en esclave voulut se sauver, mais un soldat la reconnut; elle fut prise, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la bouë; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baleazar, esperant de l'éblouir par ses charmes, & de lui faire esperer qu'elle

lui découvriroit des secrets importants [a]. Baleazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baleazar par les louanges les plus délicates & les plus insinuantes ; elle lui representa combien Pygmalion l'avoit aimée ; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle ; elle invoqua les Dieux, comme si elle les eût sincerement adorés ; elle versa des torrents de larmes ; elle se jetta aux genoux du nouveau Roi : mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire Roi au préjudice de Baleazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune prince ; elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle esperoit de trouver dans le cœur de Baleazar la même défiance & les mêmes soupçons qu'elle avoit vûs dans celui du Roi son pere. Mais Baleazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en prison, les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné, & étouffé Pygmalion. Toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux.

[a] C'est par cet art dangereux que Cleopatre tenta de séduire le jeune Auguste. Cette Reine Courtisanne, ainsi que l'appelle Lucain, n'avoit d'autre ressource que ses attraits & le poison.

On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phenicie, c'est d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune esperance, elle devint semblable à une Furie sortie de l'Enfer; elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourments. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irrités : au lieu de témoigner la confusion & le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le Ciel avec mépris & arrogance, comme pour insulter aux Dieux.

La rage & l'impieté étoient peintes sur son visage mourant; on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses graces étoient effacées; ses yeux éteints rouloient dans sa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulsif agitoit ses levres, & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout son visage tiré & retressi faisoit des grimaces hideuses; une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit saisi tout son corps; quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses manes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percés; où Ixion

tourne à jamais ſa roue ; où Tantale brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes levres ; où Siziphe roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe ; & où Titie ſentira éternellement dans ſes entrailles toujours renaiſſantes,un Vautour qui les ronge.

Baleazar délivré de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables ſacrifices. Il a commencé ſon regne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire refleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus ; il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les differens avis qu'on veut lui donner, & décide enſuite ſur ce qui lui paroit le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En poſſedant les cœurs, il poſſede plus de treſors que ſon pere n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante neceſſité : ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la sûreté de ſa vie ; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon Roi. Il vit heureux, & tout ſon peuple eſt heureux avec lui ; il craint de charger trop ſes peuples ; ſes peuples craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens, il les laiſſe dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens ;

car ils ſont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phenicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur & de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune Roi qu'elle doit tant de proſperités.

Narbal gouverne ſous lui. O Telemaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de preſens? Quel plaiſir ſeroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie? Ne ſuis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'iſle d'Ithaque mettre ſur le trône le fils d'Ulyſſe, afin qu'il y regne auſſi ſagement que Baleazar regne à Tyr?

Après qu'Adoam eût ainſi parlé, Telemaque charmé de l'hiſtoire que ce Phenicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans ſon malheur, l'embraſſa tendrement. Enſuite Adoam lui demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'iſle de Calypſo. Telemaque lui fit à ſon tour l'hiſtoire de ſon départ de Tyr; de ſon paſſage dans l'iſle de Cypre; de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Créte; des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idomenée; de la colere de Venus; de leur naufrage; du plaiſir avec lequel Calypſo les avoit reçûs; de la jalouſie de cette Déeſſe contre une de ſes Nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté ſon ami dans la mer, dès qu'il vit le vaiſſeau Phenicien.

Après ces entretiens, Adoam fit ſervir un magnifique repas; & pour témoigner une plus grande joie, il

il raſſembla tous les plaiſirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut ſervi par de jeunes Pheniciens vêtus de blanc & couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flutes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de ſa voix & de ſa lyre, dignes d'être entenduës à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Nereïdes, toutes les Divinités qui obéïſſent à Neptune, les monſtres marins mêmes ſortoient de leurs grotes humides & profondes, pour venir en foule autour du vaiſſeau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Pheniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danſérent long-tems les danſes de leur païs, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grece. De tems en tems des trompettes faiſoient retentir l'onde juſqu'aux rivages éloignés. Le ſilence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la Lune répanduë ſur la face des ondes, le ſombre azur du Ciel ſemé de brillantes étoiles, ſervoient à rendre ce ſpectacle encore plus beau.

Telemaque d'un naturel vif & ſenſible, goûtoit tous ces plaiſirs; [a] mais il n'oſoit y livrer ſon cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'iſle de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt promte à s'enflamer, tous les plaiſirs mêmes les plus innocens lui faiſoient peur; tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit

[a] La plus ſage crainte c'eſt celle des plaiſirs, parce qu'il n'eſt rien de ſi difficile que de les goûter avec moderation.

Mentor ; il cherchoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien aiſe de le voir dans cet embarras, & ne faiſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin touché de la modération de Telemaque, il lui dit en ſouriant : Je comprens ce que vous craignez, vous êtes louable de cette crainte : mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous paſſionnent, ni ne vous amoliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délaſſent, & que vous goûtiez en vous poſſédant, mais non pas des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs doux & moderés, qui ne vous ôtent point la raiſon ; & qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propos de vous délaſſer de toutes vos peines. Goûtez avec complaiſance pour Adoam, les plaiſirs qu'il vous offre. Réjouiſſez-vous ; Telemaque, réjouiſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtere ni d'affecté : c'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs ; elle ſeule les ſait aſſaiſonner pour les rendre purs & durables ; elle ſait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & ſérieuſes ; elle prépare le plaiſir par le travail, & elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit ; ſes yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur : tout le monde eût apper-

çu ſa peine & ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, & de perdre quelque choſe de ce chant divin; on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur effeminée; mais elle étoit flexible, forte, & elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter Pere & Roi des Dieux & des hommes, qui d'un ſigne de ſa tête ébranle l'Univers. Puis il repreſenta Minerve qui ſort de ſa tête, c'eſt-à-dire, la ſageſſe que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, & qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix ſi touchante, & avec tant de religion, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards ſont plus perçans que ſon tonnerre. Enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe, qui devenant follement amoureux de ſa propre beauté, qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte ſon nom. Enfin il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis, qu'un ſanglier déchira, & que Venus paſſionnée pour lui ne put ranimer en faiſant au Ciel des plaintes améres.

Tous ceux qui l'écoutérent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun ſentoit je ne ſai quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſé de chanter, les Pheniciens étonnés ſe regardoient les uns les autres. L'un diſoit, C'eſt Orphée; c'eſt ainſi qu'avec une lyre il apprivoiſoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les ro-

chers; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbere; qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inéxorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit : Non, c'est Linus fils d'Apollon. Un autre répondit : Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Telemaque n'étoit guére moins surpris que les autres; car il ignoroit que Mentor sçût avec tant de perfection chanter & jouer de la lyre. Achitoas qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor : mais il rougit en le louant, & il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé; car il sentoit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

Cependant Telemaque dit à Adoam : Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Betique depuis que nous fumes partis d'Egypte. [a] La Betique est un païs dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux païs digne de votre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussitôt il commença ainsi :

[a] Rien ne ressemble mieux à la description que Strabon fait de l'Espagne; toutes ces fleurs ne sont point nées dans l'imagination du Poëte, il avoit puisé dans les plus belles sources de l'Antiquité. Il n'avance rien qu'il n'autorise. Pouvoit-il mieux prévenir le Duc d'Anjou en faveur du païs qui devoit lui être soumis?

Le fleuve Betis coule dans un païs fertile, & ſous un ciel doux, qui eſt toujours ſerein. Le païs a pris le nom de ce fleuve qui ſe jette dans le grand Ocean, aſſez près des Colonnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuſe rompant ſes digues ſépara autrefois la terre de Tarſis d'avec la grande Affrique. Ce païs ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les hyvers y ſont tiédes, & les rigoureux Aquilons n'y ſouflent jamais. L'ardeur de l'Eté y eſt toujours temperée par des zephirs rafraîchiſſans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du Printems & de l'Automne, qui ſemblent ſe donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moiſſon. Les chemins y ſont bordés de lauriers, de grenadiers, de jaſmins, & d'autres arbres toujours verds, & toujours fleuris. Les montagnes ſont couvertes de troupeaux qui fourniſſent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a pluſieurs mines d'or & d'argent dans ce beau païs. Mais les habitans ſimples, & heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or & l'argent parmi leurs richeſſes; ils n'eſtiment que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux emploiez aux mêmes uſages que le fer, par exemple, pour des ſocs de charue. Comme ils ne faiſoient aucun commerce au dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoye. Ils ſont preſque tous Ber-

gers ou Laboureurs. On voit en ce païs peu d'artiſans, car ils ne veulent ſouffrir que les arts qui ſervent aux véritables néceſſités des hommes ; encore même la plûpart des hommes en ce païs étant adonnez à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laiſſent pas d'exercer les arts néceſſaires à leur vie ſimple & frugale.

Les femmes filent cette laine, & en font des étofes fines & d'une merveilleuſe blancheur ; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur eſt facile ; car on ne vit en ce païs que de fruits ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une legere chauſſure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans : elles font des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, tiennent les maiſons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits ſont aiſez à faire ; car en ce doux climat, on ne porte qu'une piéce d'étofe fine & legere, qui n'eſt point taillée, & que chacun met à longs plis autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

[a] Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres, & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre ; encore

[a] Il ne faut point regarder ces idées comme plus ſpecieuſes que ſolides ; de grands Legiſlateurs ont fait voir qu'elles étoient praticables. Licurgue ſut bannir de ſa République non-ſeulement l'or & l'argent, mais tous les vices qu'ils entraînent. Il réduiſit tous les exercices des Lacons à l'agriculture & à l'art militaire ; auſſi Sparte n'avoit-elle d'autre rempart que les corps de ſes Citoïens.

même ne se servent-ils guére du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maison. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent comme des inventions de la vanité & de la molesse.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or & d'argent, des étofes ornées de broderies & de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme; ils répondent en ces termes: Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux-mêmes; ce superflu amolit, enyvre, tourmente ceux qui le possedent; il tente ceux qui en sont privez, de vouloir l'acquerir par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce païs sont-ils plus sains & plus robustes que nous? Vivent-ils plus longtems? Sont-ils plus unis entre eux? Ménent-ils une vie plus libre, plus tranquile, plus gaie? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toujours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables de plaisirs purs & simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'eſt ainſi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages, qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de notre politeſſe, & il faut avouer que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les terres; chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le véritable Roi. Le pere de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaiſe action: mais avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent preſque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéïſſance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée qu'on dit qui eſt retirée dans le Ciel, eſt encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux; car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs, les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont des richeſſes ſi abondantes, que des peuples ſi ſobres & ſi moderés n'ont pas beſoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau païs tranſporte ſes tentes d'un lieu à l'autre, quand elle a conſumé les fruits, & épuiſé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'intérêts à ſoûtenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'eſt le retranchement des vaines richeſſes & des plaiſirs trompeurs, qui leur conſerve cette paix, cette union & cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune diſtinction, que celle

qui

qui vient de l'expérience des ſages vieillards, ou de la ſageſſe extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards conſommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empeſtée dans ce païs chéri des Dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'Etats qu'on voit dans les autres Nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie eſt ſi courte, & il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue. Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, & pour ſe rendre mutuellement malheureux ?

Au reſte, ces peuples de la Betique, ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquerans, qui ſubjuguent les grands Empires. Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon & ſuivant la juſtice ! Mais pourquoi prendre plaiſir à les gouverner malgré eux ? C'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire, que de s'aſſujétir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon pere & ſon paſteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'eſt ſe rendre très-miſerable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un Conquerant eſt un homme que les Dieux irrités

contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les Royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la misere, le desespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands Conquerans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Betique, Telemaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins; aucune terre n'en porte de plus délicieux: mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espece de poison, disent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé & leurs forces sans vin. Avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé & de perdre les bonnes mœurs.

Telemaque diſoit enſuite : Je voudrois bien ſavoir quelles loix reglent les mariages dans cette Nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce païs dépend autant de leur fidelité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidelité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut ſi honnête, ni ſi jaloux de la pureté. Les femmes y ſont belles & agréables ; mais ſimples, modeſtes & laborieuſes. Les mariages y ſont paiſibles, feconds, ſans tache. Le mari & la femme ſemblent n'être plus qu'une ſeule perſonne en deux corps differens ; le mari & la femme partagent enſemble tous les ſoins domeſtiques : le mari regle toutes les affaires du dehors ; la femme ſe renferme dans ſon ménage : elle ſoulage ſon mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire ; elle gagne ſa confiance, & le charme moins par ſa beauté que par ſa vertu. Le vrai charme de leur ſocieté dure autant que leur vie. La ſobrieté, la modération, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exemte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de ſix-vingts ans, qui ont encore de la gayeté, & de la vigueur.

Il me reſte, ajoûtoit Telemaque, à ſavoir [a] comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voiſins. La nature, dit Adoam, les a ſéparés des

[a] Les Conquerans ne ſont guéres tentés de faire l'eſſai de leurs forces ſur une Nation pauvre, mais belliqueuſe : ce ſont ces deux barrieres qui défendent les Cantons Suiſſes encore plus que leurs montagnes.

autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par des hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voiſins les reſpectent à cauſe de leur vertu. Souvent les autres Nations ne pouvant s'accorder enſemble, les ont pris pour juges de leurs differends, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils diſputoient entre eux. Comme cette ſage Nation n'a jamais fait aucune violence, perſonne ne ſe défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des Rois qui ne peuvent regler entre eux les frontieres de leurs Etats. Peut-on craindre, diſent-ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il reſtera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voiſins qui viendroient s'en ſaiſir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaiſe foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainſi leurs voiſins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent eſperer de s'en faire craindre; c'eſt pourquoi ils les laiſſent en repos. Ce peuple abandonneroit ſon païs, ou ſe livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la ſervitude. Ainſi il eſt autant difficile à ſubjuguer, qu'il eſt incapable de vouloir ſubjuguer les autres. C'eſt ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voiſins.

Adoam finit ce diſcours, en racontant de quelle maniere les Pheniciens faiſoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, diſoit-il, furent étonnez quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de ſi loin: ils nous

laiſſérent fonder une ville dans l'iſle de Gades. Ils nous reçûrent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, ſans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner liberalement tout ce qui leur reſteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur proviſion pour leur uſage. En effet, ils nous en envoyérent un riche préſent. C'eſt un plaiſir pour eux que de donner aux étrangers leur ſuperflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroiſſoit que les hommes n'étoient guére ſages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni ſatisfaire à aucun vrai beſoin. Ne creuſez point, nous diſoient-ils, ſi avant dans la terre; contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puiſque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui ſoûtiennent la vie.

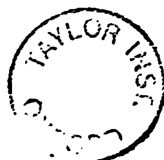
Nous avons ſouvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur païs dans la Phenicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriſſent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous diſoient-ils, à avoir beſoin de toutes les choſes qui vous ſont devenues néceſſaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaiſes induſtries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, &

qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art : mais ils croyent que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur païs ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher dans un autre ? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des Marchands, & pour flater les passions des autres hommes.

Telemaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam, & se réjouissoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui suivant la droite nature fût si sage & si heureux tout ensemble. O ! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages ! Nous sommes tellement gâtez, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Fin du huitiéme Livre.




TAYLOR INST.



Mentor et Telemaque arrivent à Salente lorsque Idomenée preparoit un Sacrifice à Jupiter pour le succès de la guerre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIE'ME.

SOMMAIRE.

Venus toujours irritée contre Telemaque en demande la perte à Jupiter. Mais les destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils employent une Divinité trompeuse pour surprendre le Pilote Achamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur Roi Idomenée reçoit Telemaque dans sa nouvelle Ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une

guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur consultant les entrailles des Victimes, fait tout esperer à Idomenée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux Hôtes.



ENDANT que Telemaque & Adoam s'entretenoient de la sorte, oublians le sommeil, & n'appercevans pas que la nuit étoit déja au milieu de sa course, une Divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Achamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Pheniciens, ne pouvoit supporter plus longtems que Telemaque eut échapé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'isle de Calypso. Venus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour & tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'isle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Telemaque avoit méprisé son Empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient assemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Astres qui roulent sous leurs pieds; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue. Les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de boue est un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue. Les peuples

ples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce monceau de boue. Les Immortels rient des affaires les plus ſerieuſes qui agitent les foibles humains, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprêmes Divinités, que miſere & foibleſſe.

[a] C'eſt dans cette demeure ſi élevée audeſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile; ſes yeux percent juſques dans l'abîme, & éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs : ſes regards doux & ſereins répandent le calme & la joie dans tout l'Univers. Au contraire, quand il ſecoue ſa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités celeſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Venus ſe preſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein; ſa robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux Mortels effrayez la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuſe ceinture ſur laquelle paroiſſent les graces. Les cheveux de la Déeſſe étoient attachés par derriere négligemment avec une treſſe d'or.

[a] On a reproché à Homere d'avoir fait des Dieux de ſes Héros, & des hommes de ſes Dieux; l'Auteur n'a ſaiſi de la Fable que ce qui aſſortit l'idée de la Divinité, il ne la repreſente qu'environnée de ſa gloire.

Tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vue, & leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des Mortels le sont, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toujours sur Venus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déesse étoient baignés de larmes, & qu'une douleur amére étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & legere, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux soûris, & se levant il l'embrassa. Ma chere fille, lui dit-il, quelle est votre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre cœur, vous connoissez ma tendresse & ma complaisance.

Venus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soûpirs: O Pere des Dieux & des hommes! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? [a] Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la superbe Ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Pâris qui avoit préféré ma beauté à la sienne; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Telemaque

[a] Venus dans l'Iliade, est opposée aux Rois de la Grece qui ont Minerve pour protectrice; l'Auteur a suivi la même fiction, mais dans l'un & l'autre Poëme la Sagesse triomphe de la Volupté.

est accompagné par Minerve ; c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinités ; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'isle de Cypre pour m'outrager : il a méprisé ma puissance ; il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des Fêtes que l'on célebre en mon honneur ; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune pour le punir à ma priere a irrité les vents & les flots contre lui. Telemaque jetté par un naufrage horrible dans l'isle de Calypso, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette isle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso & de ses Nymphes, ni les traits enflamés de l'Amour n'ont pû surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette isle ; me voilà confondue ; un enfant triomphe de moi.

Jupiter pour consoler Venus, lui dit : Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flêches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels ; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens pour l'amour de vous qu'il soit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux & de dangers : mais les destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flatez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille, soyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres Héros, & tant d'Immortels.

En disant ces paroles, il fit à Venus un soûris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumiere semblable aux plus perçans éclairs sortit de ses yeux. En baisant Venus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues, & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Venus sans perdre un moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Telemaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je sçavois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins: mais si nous ne pouvons abîmer Telemaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phenicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Pheniciens, c'est mon peuple, nulle autre nation ne cultive comme eux mon Empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la societé de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes Autels; ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce; ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage; mais je ferai que le Pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Venus contente de cette

promesse rit avec malignité, & retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux & les ris témoignérent leur joie de la revoir, dansans autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

[a] Neptune envoya aussitôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil; au lieu que cette Divinité enchante le sens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faisant environné d'une foule innombrable de mensonges aîlés, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du Pilote Achamas, qui considéroit attentivement la clarté de la Lune; le cours des étoiles, & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja assez près de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrérent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte se présenterent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur cours & qu'elles fussent revenues sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au Pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'isle, plus cette image reculoit; elle fuyoit toujours devant lui, & il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imagi-

[a] Ulysse essuïe dans l'Odissée toutes les fureurs de Neptune; ici les mêmes fictions ornent une morale encore plus sublime, sans laisser au Lecteur la peine de la chercher à travers le voile des allegories.

noit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il se préparoit selon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder secretement dans une petite isle qui est auprès de la grande, pour dérober aux amans de Penelope conjurez contre Telemaque le retour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer est bordée, & il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horison pendant que le Soleil se couche. Ainsi Achamas étoit étonné, & l'impression de la Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de soufler pour jetter le navire sur les côtes de l'Hesperie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'Aurore annonçoit le jour : déja les étoiles qui craignent les rayons du Soleil, & qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Ocean leurs sombres feux, quand le Pilote s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'isle d'Ithaque ; Telemaque, réjouissez-vous, dans une heure vous pourrez revoir Penelope, & peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cri, Telemaque qui étoit immobile dans les bras du ſommeil, s'éveille, ſe leve, monte au gouvernail, embraſſe le Pilote ; & de ſes yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voiſine. Il gémit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Hélas! où ſommes-nous, dit-il? Ce n'eſt point là ma chere Ithaque. Vous vous êtes trompé, Achamas; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de notre païs. Non, non, répondit Achamas; je ne puis me tromper en conſidérant les bords de cette Iſle. Combien de fois ſuis-je entré dans votre port? J'en connois juſqu'aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'eſt guére mieux dans ma mémoire. Reconnoiſſez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui ſe rompt contre ces autres rochers, lorſqu'ils ſemblent menacer la mer par leur chûte? Mais ne remarquez-vous pas ce Temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la fortereſſe & la maiſon d'Ulyſſe votre pere.

Vous vous trompez, ô Achamas, répondit Telemaque; je vois au contraire une côte aſſez relevée, mais unie; j'apperçois une ville qui n'eſt point Ithaque. O Dieux! eſt-ce ainſi que vous vous jouez des hommes?

Pendant qu'il diſoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Achamas furent changés. Le charme ſe rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut ſon erreur. Je l'avoue, ô Telemaque, s'écria-t-il: quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux: je croyois voir Ithaque, & ſon image toute entiere ſe

présentoit à moi ; mais dans ce moment elle disparoit comme un songe. Je vois une autre ville, c'est sans doute Salante, qu'Idomenée fugitif de Créte vient de fonder dans l'Hesperie ; j'apperçois des murs qui s'élevent, & qui ne sont pas encore achevez : je vois un port qui n'est pas entiérement fortifié.

Pendant qu'Achamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, & que Telemaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade, où ils se trouverent à l'abri, & tout auprès du port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Venus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Achamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Telemaque : Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. [a] Souvenez-vous des travaux d'Hercule, ayez toujours devant vos yeux ceux de votre pere. Quiconque ne sait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & votre courage lasser la cruelle fortune qui se plaît à vous persecuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flatteuses de la Déesse qui vous retenoit dans son isle. Que tardons-nous ? Entrons dans ce port ; voici un peuple

[a] Les Héros fabuleux sont relevés par le lustre de l'adversité bien soutenuë. C'est l'état le plus avantageux à la gloire d'un grand Homme ; on ne voit point briller en lui l'éclat de la fortune, mais sa seule vertu.

ami ;

ami ; c'eſt chez les Grecs que nous arrivons : Idomenée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Auſſitôt ils entrérent dans le port de Salente, où le vaiſſeau Phenicien fut reçu ſans peine, parce que les Pheniciens ſont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Telemaque regardoit avec admiration cette ville naiſſante. Semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feuilles vertes, elle épanouit ſes fleurs odoriferantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idomenée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croiſſoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux Etrangers qui étoient ſur la mer de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient juſqu'au ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux. Les pierres étoient ſuſpendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'Aurore paroiſſoit ; & le Roi Idomenée donnant partout ſes ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phenicien fut arrivé, que les Crétois donnérent à Telemaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié ſincere. [a] On ſe hâta d'avertir

[a] Il en eſt de l'Epopée comme de la Tragedie, l'action en eſt plus ſimple & plus vive quand on voit toujours agir les mêmes perſonnages.

Idomenée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t-il; d'Ulysse ce cher ami, ce sage Heros par qui nous avons enfin renversé la ville de Troye! qu'on l'ammene ici, & que je lui montre combien j'ai aimé son pere. Aussitôt on lui presente Telemaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom.

Idomenée lui répondit avec un visage doux & riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois connu. [a] Voilà Ulysse lui-même, voilà ses yeux pleins de feu, & dont le regard est si ferme. Voilà son air d'abord froid & reservé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple & insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulysse, mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils! quelle avanture vous amene sur ce rivage? Est-ce pour chercher votre pere? Helas! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés lui & moi; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi. Pendant qu'Idomenée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu,

Un amas informe de differentes fictions, tel qu'on le voit dans nos Romans, ne suppose dans un Auteur qu'une imagination déreglée.

[a] L'art d'un excellent Ecrivain, c'est de réunir dans un seul point de vûë ces traits vifs qui caracterisent un homme, & qui le dépeignent tout entier. Homere a fait le portrait d'un grand nombre de Héros, on n'en voit pas deux qui se ressemblent: il est, pour ainsi dire, aussi varié que la Nature. Notre Auteur paroît travailler avec le même pinceau.

mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Telemaque lui répondit les larmes aux yeux : O Roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne ſaurois vous cacher dans un tems où je ne devrois vous marquer que de la joie & de la reconnoiſſance pour vos bontés. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulyſſe, vous m'apprenez vous-même à ſentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de ſavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Penelope languit dans le déſir d'être délivrée de ſes Amans. J'avois crû vous trouver dans l'iſle de Créte ; j'y ai ſçu votre cruelle deſtinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Heſperie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la Fortune qui ſe joue des hommes, & qui me tient errant dans tous les païs loin d'Ithaque, m'a enfin jetté ſur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'eſt celui que je ſupporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus genereux de tous les Rois.

A ces mots Idomenée embraſſa tendrement Telemaque, & le menant dans ſon Palais, il lui dit : Quel eſt donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me ſemble que je l'ai ſouvent vû autrefois. C'eſt Mentor, repliqua Telemaque, Mentor ami d'Ulyſſe, à qui il avoit confié mon enfance ; qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois !

Auſſitôt Idomenée s'avance, tend la main à Men-

tor : Nous nous ſommes vûs, dit-il, autrefois. Vous ſouvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crete, & des bons conſeils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeuneſſe, & le goût des vains plaiſirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'ayent inſtruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous euſſe crû, ô ſage vieillard. Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes preſque point changé depuis tant d'années ; c'eſt la même fraîcheur de viſage, la même taille droite, la même vigueur ; vos cheveux ſeulement ſont un peu blanchis.

Grand Roi, répondit Mentor, ſi j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conſervé cette fleur de jeuneſſe qui éclattoit ſur votre viſage avant le ſiege de Troye ; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de bleſſer la vérité. D'ailleurs je vois par votre ſage diſcours que vous n'aimez pas la flatterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec ſincerité. [a] Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cauſe, c'eſt que vous avez beaucoup ſouffert dans vos malheurs ; mais vous avez bien gagné en ſouffrant, puiſque vous avez acquis la ſageſſe. On doit ſe conſoler aiſément des rides qui viennent ſur le viſage, pendant que le cœur s'exerce & ſe fortifie dans la vertu. Au reſte, ſachez que les Rois [b] s'uſent toujours plus

[a] La verité n'eſt jamais mal reçûë, quand un grand Homme la dit à un grand Prince. Agrippa déclara à Auguſte qu'il étoit de ſa gloire de quitter l'Empire, & il ne perdit rien de ſa faveur.

[b] Lucien a écrit un petit Traité de ceux qui ont vécu long-tems. Il y parle d'un Roi nommé Goezae qui mourut âge de 115 ans, & qui n'eſt connu dans l'Hiſtoire que par le nombre de ſes années.

que les autres hommes. Dans l'adverſité les peines de l'eſprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la proſperité les délices d'une vie molle les uſent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'eſt ſi mal ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe moderer. De là vient que les Rois & en paix & en guerre ont toujours des peines & des plaiſirs qui font venir la vieilleſſe avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre, moderée, ſimple, exemte d'inquietudes & de paſſions, reglée & laborieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui ſans ces précautions eſt toujours prête à s'envoler ſur les ailes du tems.

Idomenée charmé du diſcours de Mentor, l'eût écouté longtems, ſi on ne fût venu l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Telemaque & Mentor le ſuivirent environnés d'une grande foule de peuple qui conſideroit avec empreſſement & curioſité ces deux Etrangers. Les Salentins ſe diſoient les uns aux autres : Ces deux hommes ſont bien differens. Le jeune a je ne ſai quoi de vif & d'aimable ; toutes les graces de la beauté & de la jeuneſſe ſont répandues ſur ſon viſage & ſur ſon corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'effeminé. Avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force, ſa mine paroît d'abord moins haute, & ſon viſage moins gracieux : mais quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe & de vertu, avec une nobleſſe

qui étonne. Quand les Dieux sont descendu sur la terre pour se communiquer aux Mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idomenée du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent : le Temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas reliefs qui representoient Jupiter changé en Taureau ; le ravissement d'Europe, & son passage en Créte au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangere. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos : enfin ce sage Roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute son isle pour la rendre à jamais florissante. Telemaque y remarqua aussi les principales avantures du siege de Troye où Idomenée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces representations de combats, il chercha son pere, [a] il le reconnut prenant les chevaux de Rhesus que Diomede venoit de tuer ; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achilles devant tous les Chefs de l'armée Greque assemblés ; enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Telemaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent oui parler, & que Mentor

[a] C'est ainsi que dans l'Odissée Ulysse trouve les Pheaciens occupés de sa gloire. Ænée voit à la Cour de Didon les representations de la guerre de Troye. Notre Auteur est enrichi des dépouilles de la Grece & de Rome.

même lui avoit racontées. Les larmes coulérent de ses yeux ; il changea de couleur, son visage parut troublé. Idomenée l'apperçut, quoique Telemaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idomenée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre pere.

Cependant le peuple s'assemble en foule sous ces vastes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnoient le Temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flotans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses & parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idomenée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés : on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Theophane ami des Dieux, & Prêtre du Temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis sur le Trépied sacré : O Dieux ! s'écria-t-il, quels sont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoye en ces lieux ! Sans eux la guerre entreprise nous seroit funeste, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeu-

ne Heros que la Sageſſe mene par la main ; il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche, & ſes yeux étincelans ; il ſembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui ; ſon viſage étoit enflamé : il étoit troublé & hors de lui-même ; ſes cheveux étoient hériſſés, ſa bouche écumante, ſes bras levés & immobiles. Sa voix émûe étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idomenée ! s'écria-t-il encore, que vois-je ? Quels malheurs évitez ? Quelle douce paix au-dedans, mais au dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Telemaque ! tes travaux ſurpaſſent ceux de ton pere, le fier ennemi gémit dans la pouſſiere ſous ton glaive, les portes d'airain, les inacceſſibles remparts tombent à tes pieds. O grande Déeſſe, que ſon pere..... * O jeune homme ! tu reverras enfin..... A ces mots la parole meurt dans ſa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un ſilence plein d'étonnement.

Tout le peuple eſt glacé de crainte. Idomenée tremblant n'oſe lui demander qu'il acheve. Telemaque même ſurpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor eſt le ſeul que l'eſprit divin

* L'impatience du Lecteur auroit trop à ſouffrir, s'il n'apprenoit le dénouement de l'action qu'à la fin du Poëme. Auſſi Jupiter annonce-t-il à la fin du dixiéme livre de l'Iliade quelle ſera la fin de la guerre : mais afin que la ſurpriſe ſoit toujours ſoutenuë, il ne découvre point par quel reſſort elle ſera terminée. Il en eſt de même dans ce Poëme.

n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idomenée, le dessein des Dieux. Contre quelque Nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux, profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idomenée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles, sa langue demeuroit immobile. Telemaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point; mais que peuvent donc signifier ces dernieres paroles: Tu reverras? Est-ce mon pere, ou seulement Ithaque? Hélas! que n'a-t-il achevé? il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse! ô mon pere! seroit-ce vous même que je dois revoir? Seroit-il vrai? Mais je me flate; cruel Oracle, tu prens plaisir à te jouer d'un malheureux; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit: Respectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire : mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Telemaque touché de ces paroles, se retint avec beaucoup de peine. Idomenée qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à louer le grand

Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Telemaque & le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux Etrangers:

J'avoue que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de regner, quand je revins en Créte après le ſiége de Troye. Vous ſavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de regner dans cette grande iſle, puiſque vous m'aſſurez que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore trop heureux ſi les coups les plus cruels de la fortune ont ſervi à m'inſtruire & à me rendre plus moderé. Je traverſai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes pourſuit. Toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuſe & plus inſupportable. Je vins refugier mes Dieux Penates ſur cette côte deſerte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles où ſe retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de poſſeder avec un petit nombre de ſoldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſperer de revoir jamais cette iſle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y regner. Hélas? diſois-je en moi-même, quel changement! [a] Quel exemple terrible ne ſuis-je point pour

[a] Il n'eſt pas neceſſaire de recourir au tems fabuleux, pour trouver des exemples auſſi frapans. Deux fois le Trône de Denis le Jeune fut renverſé, & la Grece entiere vit ce Tiran vieillir à Corinthe dans ces voluptés infâmes qui avoient été la cauſe de ſa chute.

les Rois ! Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élevation au dessus du reste des hommes. Hé c'est leur élevation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes sujets : je commandois à une nation puissante & belliqueuse : la renommée avoit porté mon nom dans les païs les plus éloignés. Je regnois dans une isle fertile & délicieuse : cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses ; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur païs. Ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les Loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération ? Mais mon orgueil & la flaterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les Rois qui se livreront à leurs désirs & aux conseils des esprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai, & plein d'esperance pour soûtenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnez de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'éleve assez près de nous. C'est Phalante avec ses Lacedemoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donne le nom de Petilie à une grande ville, qu'il bâtit sur la même côte. Metaponte est encore une semblable colonie. Ferons-nous moins

que tous ces Etrangers errans comme nous ? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une conſolation pour moi que la lumiere du jour me quittât, & que la nuit vînt m'envelopper de ſes ombres pour déplorer en liberté ma miſerable deſtinée. Deux torrens de larmes améres couloient de mes yeux, & le doux ſommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli.

Après qu'Idomenée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Telemaque & à Mentor leurs ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur diſoit-il, à Ithaque dès que la guerre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je ſaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux Dieux qu'il ſoit encore vivant : Pour vous, je vous renvoyerai avec les meilleurs vaiſſeaux qui ont jamais été conſtruits dans l'iſle de Crête ; ils ſont faits du bois coupé ſur le véritable mont Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois ſacré ne ſauroit périr dans les flots : les vents & les rochers le craignent & le reſpectent. Neptune même dans ſon plus grand courroux n'oſeroit ſoulever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous re-

tournerez heureusement à Ithaque sans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers : le trajet est court & facile. Renvoyez le vaisseau Phenicien qui vous a portez jusques ici, & ne songez qu'à acquerir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idomenée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse, que vous serez jugé digne de votre pere. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déja fait descendre dans le sombre Royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Telemaque interrompit Idomenée : Renvoyons, dit-il, le vaisseau Phenicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis ? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste Troyen & ennemi de la Grece, ne serons-nous pas encore plus ardens & plus favorisez des Dieux, quand nous combattrons pour un des Heros Grecs qui ont renversé l'injuste ville de Priam. L'Oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Fin du neuviéme Livre.



Liv. 10.



N.N. Coypel inv. J.B. Scotin sculp.

Mentor sort de Salente pour proposer la paix aux ennemis qui venoient assieger la ville.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIE'ME.

SOMMAIRE.

Idomenée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cedé d'abord la côte de l'Hesperie, où il a fondé sa Ville; qu'ils s'étoient retirez sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ses gens, cette Nation lui avoit député deux Vieillards, avec lesquels il avoit reglé des articles de paix: qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce recit d'Idomenée, les Manduriens qui s'étoient hâtez de prendre les armes, se presentent aux por-

tes de Salente. Nestor, Philoctete & Phalante, qu'Idomenée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salente, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.



ENTOR regardant d'un œil doux & tranquile Telemaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire ; mais souvenez-vous que votre pere n'en a acquis une si grande parmi les Grecs au siege de Troye, qu'en se montrant le plus sage & le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnerable, quoique sûr de porter la terreur & la mort par-tout où il combattoit, n'a pû prendre la ville de Troye. Il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flame & le fer au milieu des Troyens, & c'est à ses mains qu'on doit la chûte de ces hautes & superbes tours qui menacerent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, [a] autant une valeur discrete & prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre

[a] S'il est une qualité superieure à la valeur, c'est l'art de la conduire. Les Romains étoient braves, mais ce fut par leur conseil & par leur patience qu'ils assujettirent les Provinces d'Espagne, dit l'Auteur du premier Livre des Macabées ch. 8.

qu'il faut soûtenir. Je ne refuse aucun péril : mais je crois, ô Idomenée, que vous devez nous expliquer [a] premierement si votre guerre est juste; ensuite contre qui vous la faites, & enfin quelles sont vos forces pour en esperer un heureux succès.

Idomenée lui répondit : Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples qu'on nomme les Manduriens furent épouvantés, voyant nos vaisseaux & nos armes. Ils se retirérent dans les montagnes : mais comme nos soldats furent curieux de voir le païs, & voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrérent ces Sauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les ceder : il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles; du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans, dispersez & plus foibles que nous; il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoissance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi-bien que nous. Allez, souvenez-vous

[a] La plus belle institution du Roi Numa fut sans doute le College des Prêtres Féciaux, établi pour décider s'il y avoit des motifs assez justes pour entreprendre la guerre. Mais l'ambition sçut restraindre à de vaines céremonies les fonctions d'un sacerdoce qui lui étoit odieux. Aussi Ciceron, pour justifier sa Nation, est-il obligé d'abandonner les décisions séveres de la Philosophie, & d'établir pour principe qu'il est permis de prendre les armes pour mesurer ses forces contre un ennemi puissant, & pour voir à qui demeurera l'honneur de la victoire.

que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de générosité.

Ceux d'entre les nôtres que furent ainſi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, & racontérent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émûs, ils eurent honte de voir que des Crétois dûſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroiſſoit reſſembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allérent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrérent les Sauvages, les attaquérent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſerent s'engager.

Peu de tems après ces peuples envoyerent vers moi deux de leurs plus ſages vieillards qui venoient me demander la paix. Ils m'apportérent des préſens; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du païs. Après m'avoir donné leurs préſens, ils parlérent ainſi :

O Roi, Nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre; choiſis. Nous aimerions mieux la paix; c'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te ceder le doux rivage de

la mer, où le ſoleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous ces fruits : c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du Printems, ni les riches fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui ſous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les Provinces, & répand le ſang des hommes qui ſont tous freres. Si cette fauſſe gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences que les Grecs apprennent avec tant de ſoin, & ſi la politeſſe dont ils ſe picquent ne leur inſpire que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorans & barbares, mais juſtes, humains, fideles, déſintereſſés, accoutumés à nous contenter de peu, & à mépriſer la vaine délicateſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup. Ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'eſprit. C'eſt l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidelité pour tout le monde, la moderation dans la proſperité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la verité, l'horreur de la flaterie. Voilà quels ſont les peuples que nous t'offrons pour voiſins & pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent juſqu'à te faire refuſer la paix, tu ap-

prendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par moderation la paix, ſont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainſi, je ne pouvois me laſſer de les regarder. Ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manieres ſimples & ingenues. Les fourures qui leur ſervoient d'habit, étoient nouées ſur l'épaule, & laiſſoient voir des bras plus nerveux, & des muſcles mieux nourris que ceux de nos Atletes. Je répondis à ces deux Envoyés, que je déſirois la paix. Nous reglâmes enſemble de bonne foi pluſieurs conditions; nous en prîmes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des preſens. Mais les Dieux qui m'avoient chaſſé du Royaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore laſſés de me perſecuter. Nos chaſſeurs qui ne pouvoient pas être ſitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrérent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs Envoyés, lorſqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquérent avec fureur, en tuérent une partie, & pourſuivirent le reſte dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fier ni à nos promeſſes, ni à nos ſermens.

Pour être plus puiſſans contre nous; ils appellent à leur ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nerite, & de

Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée ; ils portent des maſſues pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer ; ils ſont preſque de la taille des geants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les exercices pénibles auſquels ils s'adonnent, que leur ſeule vûe épouvante. Les Locriens venus de la Grece ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres : mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Gréques, la vigueur des barbares, & l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles.. Ils portent des boucliers legers [a] qui ſont faits d'un tiſſu d'ozier, & couverts de peaux ; leurs épées ſont longues. Les Brutiens ſont legers à la courſe comme les cerfs, & comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs pieds ; à peine laiſſent-ils dans le ſable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone ſont adroits à tirer des flêches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates ; & ſi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs fléches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'A-

[a] La plûpart des Peuples de l'Antiquité avoient des armes differentes, comme on peut le voir dans les Antiquités du P. Montfaucon, & il n'y avoit pas même d'uniformité parmi les Grecs, d'où venoit la difficulté de les aſſujettir à la même diſcipline.

verne, & dont le poison est mortel. Pour ceux de Nerite, de Messapie, & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au Ciel à la vûe de leurs ennemis sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, & ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous désirez de savoir. Vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre, & quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement, Telemaque impatient de combatre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainsi à Idomenée: [a] D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples sortis de la Grece, s'unissent aux barbares contre les Grecs? D'où vient que tant de colonies fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir? O Idomenée, vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persecuter. Et moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de [b] la bon-

[a] Pour prévenir la guerre entre des Républiques voisines, jalouses & belliqueuses, les Grecs avoient établi le Tribunal suprême des Amphyctions qui connoissoit de tous les differends qui s'élevoient de Nation à Nation, ou de Ville à Ville; mais la Grece vit souvent avec douleur que la force des loix étoit contrainte de ceder à celle des armes.

[b] C'est de ce nom odieux que toutes les Nations policées appellent celles qui ne connoissent point les Arts: rien de si commun que de les mépriser jusqu'à les attaquer injustement, & à tomber par-là dans le défaut qu'on leur reproche.

ne foi de ces barbares, suffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux : mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pû leur donner des otages & en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs Ambassadeurs quelques-uns de vos Chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée, vous auriez dû encore les appaiser, en leur representant qu'on les avoit attaqués, faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il faloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées, & établir de rigoureuses peines contre ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance : mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Je crus, répondit Idomenée, que nous n'aurions pû sans bassesse rechercher ces barbares, qui assemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorerent le secours de tous les peuples voisins, ausquels ils nous rendirent suspects & odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes qui étoient mal gardés. Nous les prîmes sans peine, & par là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. [a] J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre païs. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de

[a] Les Romains avoient d'autres Forteresses qui défendoient bien mieux l'Empire, & qui arrêtoient plus sûrement les incursions de leurs voisins, c'étoient leurs nombreuses légions répandues sur toutes les frontieres.

réſiſter avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reſte la paix entre eux & nous eſt devenue très-difficile. Nous ne ſaurions leur abandonner ces tours ſans nous expoſer à leurs incurſions, & ils les regardent comme des Citadelles, dont nous voulons nous ſervir pour les réduire en ſervitude.

Mentor répondit ainſi à Idomenée : Vous êtes un ſage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la verité ſans aucun adouciſſement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour ſe corriger, n'employent leur autorité qu'à ſoutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuſe leçon, quand il eſt venu vous demander la paix. Etoit-ce par foibleſſe qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de reſſources contre vous? Vous voyez que non, puiſqu'il eſt ſi aguerri & ſoutenu par tant de voiſins redoutables. Que n'imitiez-vous ſa moderation? Mais une mauvaiſe honte & une fauſſe gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puiſſant, en réuniſſant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuſte. A quoi ſervent ces tours que vous vantez tant, ſinon à mettre tous vos voiſins dans la néceſſité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour ſe préſerver d'une ſervitude prochaine. Vous n'avez élevé ces tours que pour votre ſûreté, & c'eſt par ces tours que vous êtes dans un ſi grand péril. Le rampart le plus ſûr d'un

Etat,

Etat, eſt la juſtice, la moderation, la bonne foi, & l'aſſurance où ſont vos voiſins que vous êtes incapable d'uſurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévûs. La fortune eſt capricieuſe & inconſtante dans la guerre; mais l'amour & la confiance de vos voiſins quand ils ont ſenti votre moderation, font que votre Etat ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres intereſſés à ſa conſervation prennent auſſitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables interêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours qui rendent vos maux irremediables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, votre ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, & vous ſeriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Heſperie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le paſſé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes colonies Greques [a]. Ces peuples doivent être diſpoſés à vous ſecourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiege de Troye, où vous vous êtes ſignalé tant de fois entre les Princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grece. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti?

a Il y en avoit une ſi grande quantité ſur la côte occidentale d'Italie, qu'on l'appelloit la Grande Grece. Les colonies étoient toujours dans une eſpece de dépendance de leur Métropole; c'eſt-à-dire, de la Ville qui les avoit fondées. C'étoit un Métropolitain qui préſidoit aux Aſſemblées, qui offroit les Sacrifices les plus ſolemnels. L'objet principal

Elles ſont toutes, répondit Idomenée, réſolues à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantés. Ces Grecs auſſi-bien que les autres peuples ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'après avoir ſubjugué les barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous. Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, déſirent notre abaiſſement, & la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extremité ! reprit Mentor : Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez votre puiſſance; & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au-dedans par les efforts néceſſaires pour ſoutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idomenée, que ce malheur même n'a pû inſtruire qu'à demi! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois ? Laiſſez-moi faire, & racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces Villes Greques.

La principale, lui répondit Idomenée, eſt la ville de Tarente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Lacônie un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, les femmes ne ſongerent qu'à les appaiſer, &

des loix de la Grece, c'étoit d'entretenir une étroite liaiſon entre les differens Peuples qui l'habitoient.

à desavouer leurs fautes. Cette jeunesse nombreuse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni pere ni mere, vécut avec une licence sans bornes. La severité des loix réprima leurs désordres. Ils se réunirent sous Phalante chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui sçut gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ses jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une seconde Lacedemone. D'un autre côté, Philoctete qui a eu une si grande gloire au siege de Troye, en y portant les flêches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Petilie, moins puissante à la verité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Metaponte, que le sage Nestor a fondée avec ses Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Nestor [a] dans l'Hesperie, & vous n'avez pas su l'engager dans vos interêts ? Nestor qui vous a vû tant de fois combatre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié ? Je l'ai perdue, repliqua Idomenée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom. Ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Hesperie. Nous le détromperons, dit Mentor, Telemaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder sa Colonie & avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ce Heros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Telemaque : mais le principal est de guérir

[a] Il est representé dans l'Iliade comme le plus sage des Rois, parce qu'il est le plus pacifique. Celui qui aime la guerre est, dit-il, avare, sanguinaire, trompeur.

ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnés à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée, & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, laiſſez-moi faire.

A ces mots Idomenée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : O ſage vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes ! j'avoue que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous. J'avoue qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis : mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plutôt que ma paſſion. O heureux Telemaque ! qui ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide ! Mentor, vous êtes le maître ; toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moi, Idomenée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie : Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardés. Les voilà qui viennent aſſieger Salente. Les Vieillards & les femmes paroiſſent conſternés. Helas ! diſoient-ils, faloit-il quitter notre chere patrie, la fertile Créte, & ſuivre un Roi malheureux au travers de tant de mers,

pour fonder une Ville qui ſera miſe en cendres comme Troye. On voyoit de deſſus les murailles nouvellement bâties dans la vaſte campagne, briller au Soleil les caſques, les cuiraſſes, & les boucliers des ennemis ; les yeux en étoient éblouis. On voyoit auſſi les piques hériſſées qui couvroient la terre comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon que Cerès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, pour récompenſer le Laboureur de toutes ſes peines. Déja on remarquoit les chariots armés de faulx tranchantes, on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir. Idomenée & Telemaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctete, & de l'autre Neſtor avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoître à ſa vieilleſſe venerable. Quoi donc ! s'écria Mentor, vous avez crû, ô Idomenée, que Philoctete & Neſtor ſe contentoient de ne vous point ſecourir ! Les voilà qui ont pris les armes contre vous, & ſi je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en ſi bon ordre avec tant de lenteur, ſont des troupes Lacedemoniennes commandées par Phalante ; tout eſt contre vous. Il n'y a aucun voiſin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient : il la fait ouvrir, & Idomenée ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait

ces choſes, n'oſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de la main, afin que perſonne ne ſonge à le ſuivre. Il va au-devant des ennemis [a] étonnés de voir un ſeul homme qui ſe preſente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en ſigne de paix; & quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler tous les Chefs. Auſſitôt tous les Chefs s'aſſemblerent, & il leur parla ainſi :

O hommes genereux aſſemblés de tant de Nations qui fleuriſſent dans la riche Heſperie, je ſai que vous n'êtes venus ici que pour l'interêt commun de la liberté. Je loue votre zele; mais ſouffrez que je vous repreſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vos peuples, ſans répandre le ſang humain.

O Neſtor, ſage Neſtor, que j'apperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eſt funeſte à ceux mêmes qui l'entreprennent avec juſtice, ſous la protection des Dieux. La guerre eſt le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont ſouffert pendant dix ans devant la malheureuſe Troye. Quelles diviſions entre les Chefs! Quels ca-

[a] C'eſt par un trait de generoſité, à peu près pareil, que Laurent de Medicis ſut ſauver ſa patrie. Sixte IV. réſolu de perdre Florence, avoit intereſſé Ferdinand Roi de Naples à la conquête de cette République; & c'étoit fait des Florentins, s'ils n'avoient diviſé ces deux Puiſſances prêtes à fondre ſur eux. Laurent s'embarque avec l'élite de la jeune Nobleſſe de Florence, & va ſe mettre en la puiſſance du Roi Ferdinand. Cette confiance ébranla le Prince. Laurent acheva de le déſarmer par ſon éloquence; il lui fit ſentir qu'il n'étoit pas de ſon interêt d'accroître la puiſſance de l'Egliſe des débris d'une République dont il n'avoit rien à craindre.

prices de la fortune ! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! Quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs Rois. Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux ! c'est donc dans votre colere que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expedition. O peuples Hesperiens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, & que le lâche Paris jouît de ses infâmes amours avec Helene. Philoctete si longtems malheureux, & abandonné dans l'isle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre ? Je sai que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des Princes, des Capitaines & des Soldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs, qui avez passé dans l'Hesperie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troye.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens ; & Nestor qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la premiere fois dans la Phocide ; vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dessors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais

par quelle avanture avez-vous été conduit dans ces lieux ? Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre ? Idomenée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix ; chacun de nous avoit un interêt pressant de la désirer : mais nous ne pouvions plus trouver de sureté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix, elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, & il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau Royaume. Par sa mauvaise foi nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. [a] Si vous trouvez quelque expedient pour faire en sorte qu'on puisse se confier à lui, & s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici quitteront volontiers les armes, & nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Telemaque. Ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pere, passa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidele ami

[a] S'il est une récompense proportionnée à la plus haute vertu, c'est sans doute la confiance des Rois. Un Ministre que des Puissances jalouses regardent avec les mêmes sentimens, & qu'elles choisissent de concert pour l'arbitre de leurs interêts, jouit pendant sa vie de ce tribut d'admiration que des vertus moins éclatantes n'obtiennent que de la posterité.

de

de ſon pere. Vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire : il entreprit enſuite de longs voyages ſur la mer ; il a vû la Sicile, l'Egypte, l'iſle de Cypre, celle de Créte. Les vents ou plutôt les Dieux, l'ont jetté ſur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous ſommes arrivez ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'eſt plus Idomenée, c'eſt le fils du ſage Ulyſſe, c'eſt moi qui vous réponds de toutes les choſes qui ſeront promiſes.

Pendant que Mentor parloit ainſi avec Neſtor au milieu des Troupes conféderées, Idomenée & Telemaque avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les diſcours de Mentor ſeroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les ſages entretiens de ces deux vieillards. Neſtor avoit toujours paſſé pour le plus experimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grece. C'étoit lui qui moderoit pendant le ſiege de Troye le bouillant courroux d'Achilles, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impétueux de Diomede. La douce perſuaſion couloit de ſes levres comme un ruiſſeau de miel. Sa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces Heros ; tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche ; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe : mais ſes paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choſes paſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes expériences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard admiré de toute la Grece sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit flétrie & abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court, précis & nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il faloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit toujours par des tours nouveaux & des comparaisons sensibles. [a] Il avoit même je ne sai quoi de complaisant & d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, & leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si venerables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblés. Pendant que tous les Alliés ennemis de Salente, se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idomenée & tous les siens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empressés ce que signifioient leurs gestes & l'air de leurs visages.

[a] Ce qui releve les Poëmes d'Homere, c'est qu'il a su les parer de ce que chaque Science a de plus brillant. Philippe de Macedoine qui lisoit l'Iliade avec des yeux éclairés, y puisa l'idée de cette invincible Phalange qui subjuga l'Asie sous Alexandre son fils. Notre Auteur étale les mêmes richesses : ce qu'il dit de l'Eloquence en renferme tout à la fois & les regles & le modele.

Fin du dixiéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque voyant Mentor au milieu des Alliés, veut savoir ce qui se passe entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor; & sa presence contribue auprès des Alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idomenée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idomenée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des

Gg ij

ôtages, & on fait un ſacrifice commun entre la Ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance.



CEPENDANT Telemaque impatient, ſe dérobe à la multitude qui l'environne; il court à la porte par où Mentor étoit ſorti; il ſe la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idomenée qui le croit à ſes côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui eſt déja auprès de Neſtor. Neſtor le reconnoît, & ſe hâte, mais d'un pas peſant & tardif, de l'aller recevoir. Telemaque ſaute à ſon cou & le tient ſerré entre ſes bras ſans parler. Enfin il s'écrie: [a] O mon pere (je ne crains pas de vous nommer ainſi.) Le malheur de ne retrouver point mon véritable pere, & les bontés que vous m'avez fait ſentir, me donnent droit de me ſervir d'un nom ſi tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revoi! ainſi puiſſai-je revoir Ulyſſe. Si quelque choſe pouvoit me conſoler d'en être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même.

Neſtor ne put à ces paroles retenir ſes larmes, & il fut touché d'une ſecrete joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuſe grace ſur les joues de Telemaque. La beauté, la douceur & la noble aſſurance de ce jeune inconnu, qui traverſoit ſans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les Alliés.

[a] Un jeune Prince qui goûte les grands Hommes, en a d'avance les ſentimens, & doit un jour leur reſſembler. Alcibiade dès ſon enfance, ne ſe plaiſoit qu'auprès de Pericles ou de Socrate; c'eſt qu'il étoit né pour les Armes & pour les Muſes.

N'eſt-ce pas, diſoient-ils, le fils de ce vieillard qui eſt venu parler à Neſtor ? Sans doute, c'eſt la même ſageſſe dans les deux âges les plus oppoſés de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus murs.

Mentor qui avoit pris plaiſir à voir la tendreſſe avec laquelle Neſtor venoit de recevoir Telemaque, profita de cette heureuſe diſpoſition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulyſſe ſi cher à toute la Grece, & ſi cher à vous-même, ô ſage Neſtor ! le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puiſſe vous donner de la fidelité des promeſſes d'Idomenée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils ſuivît celle du pere, & que la malheureuſe Penelope pût reprocher à Mentor qu'il a ſacrifié ſon fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui eſt venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples aſſemblez de tant de Nations, à vous faire des propoſitions pour établir à jamais une ſolide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces differentes Nations frémiſſoient de couroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat ; ils s'imaginoient qu'on ne faiſoit tous ces diſcours, que pour ralentir leur fureur & pour faire échaper leur proye. Sur tout les Manduriens ſouffroient impatiemment qu'Idomenée eſperât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ſes

difcours pleins de fageffe ne détachaffent leurs Alliés. Ils commençoient à fe défier de tous les Grecs qui étoient dans l'affemblée. [a] Mentor qui l'apperçut, fe hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la divifion dans l'efprit de tous ces peuples.

J'avoue, difoit-il, que les Manduriens ont fujet de fe plaindre & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont foufferts : mais il n'eft pas jufte auffi, que les Grecs qui font fur cette côte des Colonies, foient fufpects & odieux aux anciens peuples du païs. Au contraire, les Grecs doivent être unis entr'eux & fe faire bien traiter par les autres; il faut feulement qu'ils foient moderez, & qu'ils n'entreprennent jamais d'ufurper les terres de leurs voifins. Je fai qu'Idomenée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il eft aifé de guerir toutes vos défiances. Telemaque & moi nous nous offrons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idomenée. Nous demeurerons entre vos mains jufqu'à ce que les chofes qu'on vous promettra, foient fidelement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'eft que les troupes des Crétois ont faifi les paffages de vos montagnes par furprife, & que par là ils font en état d'entrer malgré vous auffi fouvent qu'il leur plaira dans le païs où vous vous êtes retirez, pour leur laiffer

[a] C'eft la jaloufie qui forme les ligues & qui les affoiblit, qui raffemble ces grands Corps & qui les diffipe. Les Venitiens étoient trop fages pour défefperer quand ils virent les plus grands Princes de l'Europe armés contre leur République en 1508; ils furent mettre la méfintelligence entre leurs ennemis, & les divifer en moins de tems qu'il n'en avoit fallu pour les réunir.

le païs uni qui eſt ſur les rivages de la mer. Ces paſſages que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armez, ſont donc le véritable ſujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le Chef des Manduriens s'avança & parla ainſi : Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous ſont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous eſt échapée ſans reſſource, par l'ambition inquiéte des Crétois, & par l'impoſſibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs ſermens. Nation inſenſée! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuſe néceſſité de prendre un parti de deſeſpoir contre elle, & de ne pouvoir plus chercher notre ſûreté que dans ſa perte. Tandis qu'ils conſerveront ces paſſages, nous croirons toujours qu'ils veulent uſurper nos terres & nous mettre en ſervitude. S'il étoit vrai qu'ils ne ſongeaſſent qu'à vivre en paix avec leurs voiſins, ils ſe contenteroient de ce que nous leur avons cedé ſans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conſerver des entrées dans un païs, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun deſſein ambitieux. Mais vous ne les connoiſſez pas, ô ſage Vieillard. C'eſt par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Ceſſéz, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juſte & néceſſaire, ſans laquelle l'Heſperie ne pourroit jamais eſperer une paix conſtante. O Nation ingrate, trompeuſe & cruelle, que les Dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nos fautes!

Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émue; il sembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumans dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole:

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier: mais je vous offre des choses certaines & presentes. Si vous n'êtes pas contens d'avoir pour ôtage Telemaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des ôtages; [a] car Idomenée qui désire sincerement la paix, la désire sans crainte & sans bassesse. Il désire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez désirée, par sagesse & par modération; mais non par l'amour d'une vie molle ou par foiblesse à la vûe des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu: mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix, il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur;

[a] Le Duc Charles Emanuel n'avoit rien à opposer aux armes victorieuses d'Henri IV. qui s'étoit rendu maître de la Savoye. Pour premier préliminaire de la paix le Roi exigeoit que le Duc la demandât; mais ce Prince délicat à l'infini sur le point d'honneur, disoit qu'il aimoit mieux perdre ses Etats que sa gloire. Il fallut toute l'adresse du Légat Aldobrandin pour l'engager à suivre les volontés du Roi.

hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis ſoient contens, qui finiſſe toutes les jalouſies, qui appaiſe tous les reſſentimens, & qui guériſſe toutes les défiances. En un mot, Idomenée eſt dans les ſentimens où je ſuis ſûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'eſt queſtion que de vous en perſuader. La perſuaſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écouter avec un eſprit dégagé & tranquile.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur ; & vous, ô Chefs ſi ſages & ſi unis : écoutez ce que je vous offre de la part d'Idomenée. Il n'eſt pas juſte qu'il puiſſe entrer dans les terres de ſes voiſins : il n'eſt pas juſte auſſi que ſes voiſins puiſſent entrer dans les ſiennes. Il conſent que les paſſages que l'on a fortifiez par de hautes tours, ſoient gardez par des troupes neutres. Vous Neſtor, & vous Philoctete, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occaſion vous vous êtes déclarez contre Idomenée. Ainſi vous ne pouvez être ſuſpects d'être trop favorables à ſes interêts. Ce qui vous touche c'eſt l'interêt commun de la paix & de la liberté de l'Heſperie. Soyez vous-mêmes les dépoſitaires & les gardiens de ces paſſages qui cauſent la guerre. Vous n'avez pas moins d'interêt à empêcher que les anciens peuples de l'Heſperie ne détruiſent Salente nouvelle Colonie des Grecs, ſemblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idomenée n'uſurpe les terres de ſes voiſins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, reſervez-vous la gloire d'ê-

tre les juges & les médiateurs. [a] Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idomenée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

[b] Il y aura pour sûreté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hesperie entiere, quand celui de Salente même & d'Idomenée sera à votre discretion, serez-vous contens ? De qui pourrez-vous désormais vous défier ? Sera-ce de vous-mêmes ? Vous n'osez vous fier à Idomenée, & Idomenée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se presente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois ne vous imaginez pas que la crainte reduise Idomenée à vous faire ces offres. C'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient.

[a] C'est d'une pareille gloire qu'Henri IV. fut le plus jaloux. Il ne disputa rien à l'Espagne avec plus de vivacité, que l'honneur de la mediation entre le Pape & les Venitiens. Paul V. n'ignoroit pas ce que le Roi devoit à cette République, mais il l'accepta pour Mediateur, parce qu'il savoit qu'un tel Prince ne seroit point reconnoissant aux dépens de l'équité.

[b] Par le Traité conclu entre le Grand Duc de Florence & le Cardinal d'Ossat pour la restitution des Isles de Provence, le Roi étoit obligé à donner des ôtages à ce Prince ; mais le Grand Duc les refusa, disant qu'il ne connoissoit point d'ôtage plus sur que la parole du Roi.

C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance groſſiere de ſon propre interêt, que d'eſperer de pouvoir cacher ſes fautes en affectant de les ſoûtenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoue ſes fautes à ſon ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite ſi ſage & ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe la paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix & la juſtice qui viennent à vous, la paix & la juſtice ſeront vengées. Idomenée qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Telemaque & moi nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prens tous les Dieux du Ciel & des Enfers à témoins des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les Chefs qui le regardérent de près, furent étonnez & éblouis du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux. Il parut avec une majeſté & une autorité qui eſt audeſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ſes paroles douces & fortes enlevoit les cœurs. Elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui tout à coup dans le profond ſilence de la nuit arrêtent la Lune & les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, com-

me Bachus lorſqu'il étoit environné de tygres, qui oubliant leur cruauté, venoient par la puiſſance de ſa douce voix lécher ſes pieds & ſe ſoûmettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les Chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés ſur lui. On n'oſoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajoûter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus longtems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il ſe faiſoit aimer, il ſe faiſoit croire; chacun étoit avide & comme ſuſpendu pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin après un aſſez long ſilence on entendit un bruit ſourd qui ſe répandoit peu à peu. Ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémiſſoient dans leur indignation; c'étoit au contraire un murmure doux & favorable. On découvroit déja ſur les viſages je ne ſai quoi de ſerain & de radouci. Les Manduriens ſi irrités ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec les Lacedemoniens furent ſurpris de trouver leurs entrailles ſi attendries. Les autres commencérent à ſoupirer après cette heureuſe paix qu'on venoit leur montrer. Philoctete plus ſenſible qu'un autre par l'experience de ſes malheurs ne put retenir ſes larmes. Neſtor ne pouvant parler dans le tranſport où le diſcours de Mentor ve-

noit de le mettre, l'embrassa tendrement; & tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écriérent aussitôt : O sage Vieillard, vous nous désarmez! [a] La paix, la paix.

Nestor un moment après voulut commencer un discours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût representer quelque difficulté. La paix, la paix; s'écriérent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée : La paix, la paix.

Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse & la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentimens se changent en amitié & en désirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même tems tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idomenée de sortir de la Ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Telemaque, disant : Aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage & plus heureux que lui : n'avez-vous rien découvert sur sa destinée? Le souvenir de votre pere, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique

[a] Telle fut la joie de la Grece assemblée à Nemée, quand Quintus Flaminius lui rendit la liberté & la paix au nom de la République Romaine. Il courut risque d'être accablé sous le poids des couronnes qu'on fit voler de toutes parts sur sa tête.

dur & farouche, quoiqu'il n'eut jamais vû Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils. Déja on pressoit Telemaque de raconter ses avantures, lorsque Mentor revint avec Idomenée & toute la jeunesse Crétoise qui le suivoit.

A la vûe d'Idomenée, les Alliés sentirent que leur courroux se rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance, dont les Dieux seront les témoins & les défenseurs ? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer ; & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fideles & innocens, retombent sur la tête parjure & exécrable de l'ambitieux, qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance. Qu'il soit détesté des Dieux & des hommes ; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie ; Que les furies infernales sous les figures les plus hideuses viennent exciter sa rage & son desespoir ; Qu'il tombe mort sans aucune esperance de sépulture ; Que son corps soit la proye des chiens & des vautours, & qu'il soit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes : Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui soutiennent le Ciel ; Que tous les peuples la réverent & goûtent ses fruits de génération en génération ; Que les noms de ceux qui l'auront jurée, soient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux ; Que cette paix fondée sur la justice & sur la bonne foi, soit le modele de toutes les

paix qui se feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, & que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hesperie.

A ces paroles Idomenée & les autres Rois jurérent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Telemaque veut être du nombre des ôtages donnés par Idomenée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les Alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idomenée pour répondre de sa conduite & de celle de ses Conseillers jusqu'à l'entiere exécution des choses promises. [a] On immola entre la Ville & l'armée cent genisses blanches comme la neige & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le coûteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations. Les Haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs brûloient sur l'Autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entre-

[a] La Religion des Anciens appuyoit leur politique. Ils faisoient intervenir l'honneur des Dieux à tout ce qui interessoit le repos du peuple. Les Traités d'alliance étoient jurés sur les autels, & scellés du sang des victimes; & tel qui n'auroit pas craint de passer pour infidele envers ses alliés, appréhendoit de passer pour sacrilege envers les Dieux.

tenir ſur leurs avantures. Ils ſe délaſſoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idomenée au ſiége de Troye, reconnurent ceux de Neſtor qui avoient combatu dans la même guerre. Ils s'embraſſoient avec tendreſſe, & ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la ſuperbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Aſie. Déja ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, & bûvoient enſemble le vin qu'on apportoit de la Ville dans de grands vaſes, pour celebrer une ſi heureuſe journée.

Tout à coup Mentor dit : O Rois ! O Capitaines aſſemblez ! déſormais ſous divers noms & divers Chefs, vous ne ſerez plus qu'un ſeul peuple. C'eſt ainſi que les juſtes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre. Tous les peuples ſont freres, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs freres, qui eſt leur propre ſang. La guerre eſt quelquefois néceſſaire, il eſt vrai : mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O Rois ! ne dites point qu'on doit la déſirer pour acquerir de la gloire. La vraye gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfere ſa propre gloire aux ſentimens de l'humanité, eſt un monſtre d'orgueil, & non pas un homme : il

ne

ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraye gloire ne se trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flater pour contenter sa vanité folle ; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincerement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les Nations étrangeres le bonheur qu'ont ses Sujets de l'avoir pour Roi. [a] Songez-donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puissantes Villes de l'Hesperie. Faites de trois ans en trois ans une assemblée generale, où tous les Rois qui sont ici presens se trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour raffermir l'amitié promise, & pour déliberer sur tous les interêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau païs la paix, la gloire, & l'abondance : au-dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la discorde sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

[a] Les Jeux Olympiques que les Grecs célebroient tous les quatre ans n'étoient point un vain spectacle pour amuser des peuples oisifs ; la Grece réunie dans ces célebres Assemblées, connoissoit ses forces, déméloit ses veritables interêts, & paroit tous les coups que les Puissances ennemies pouvoient porter à sa liberté.

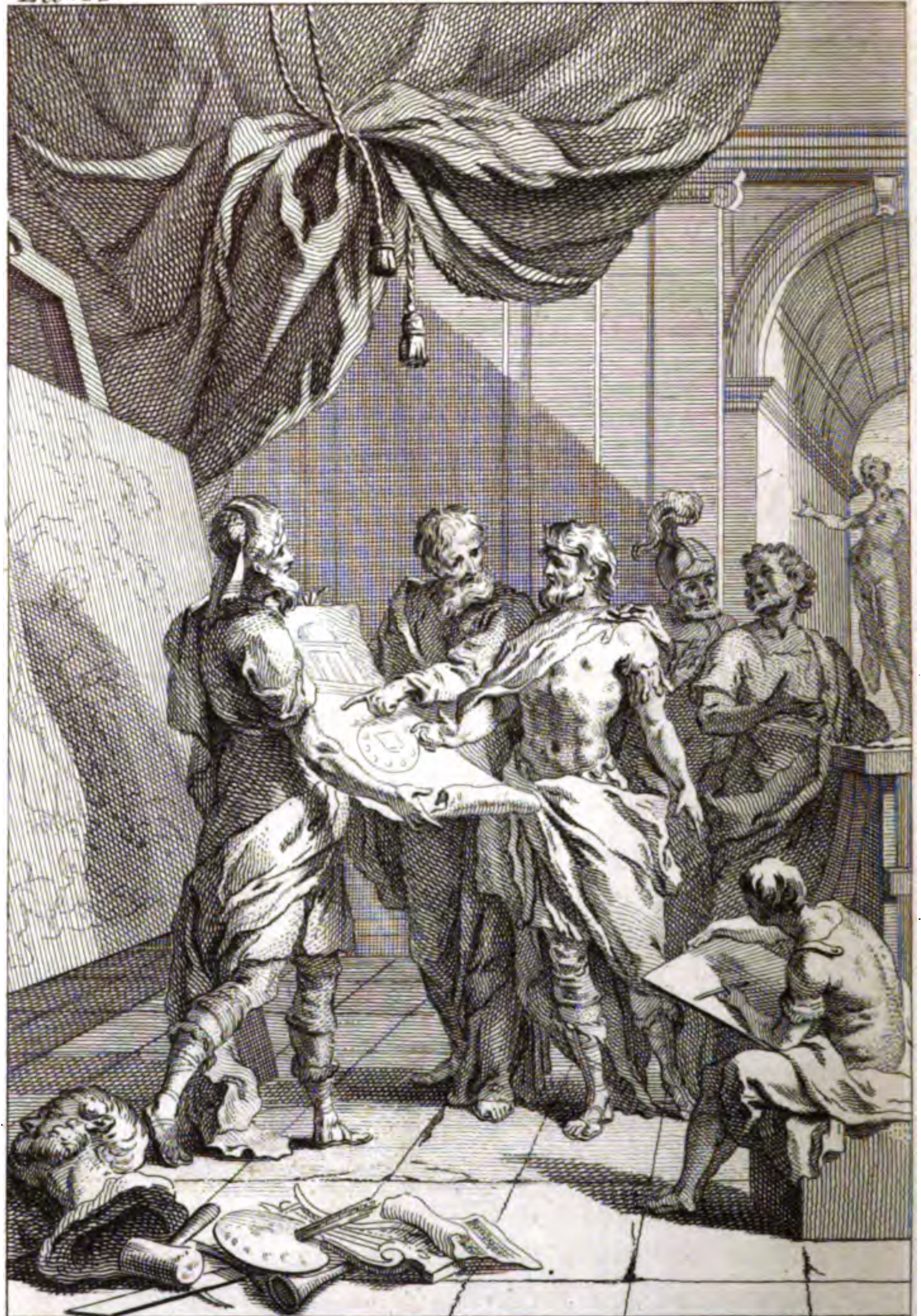
Nestor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son interêt, & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats? Ne croyez pas que je parle d'Idomenée : non, je n'ai plus de lui cette pensée ; c'est Adraste Roi des Dauniens de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux, & croit que tous les hommes qui sont nés sur la terre ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets dont il soit le Roi & le pere : il veut des esclaves & des adorateurs. Il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déja pris plusieurs Villes de nos Alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvû qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors : ses troupes sont disciplinées & aguerries ; ses Capitaines sont experimentés ; il est bien servi ; il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit séverement les

moindres fautes, & récompense avec liberalité les services qu'on lui rend. Sa valeur soûtient & anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un Roi accompli, si la justice & la bonne foi régloient sa conduite : mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de sa conscience. [a] Il compte même pour rien la réputation; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide & réel, que l'avantage de posseder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres; & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute l'esperance de liberté nous sera ôtée. C'est l'interêt d'Idomenée aussi-bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville; car Idomenée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

[a] Il n'y a plus de ressource dans un Prince qui a perdu jusqu'au soin de sa gloire. C'est mépriser la vertu, dit Tacite, que de mépriser la réputation.

Fin du onziéme Livre.

Liv. 12.



N.N. Coypel inv. G. Scotin sculp.

Mentor fait faire à Idomenée des Reglemens pour le Commerce, les Arts, et la Police dans Salante



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIE'ME.

SOMMAIRE.

Nestor au nom des Alliés demande du secours à Idomenée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Telemaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revûe exacte dans la Ville & dans le Port, s'informe de tout, fait faire à Idomenée de nou-

veaux reglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple; dont il distingue les rangs & la naissance par la diversité des habits; lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les Artisans au labourage qu'il met en honneur.



TOUTE l'armée des Alliés dressoit déja ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hesperiens fatigués attendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrés dans la Ville, [a] ils parurent étonnés qu'en si peu de tems on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embaras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette Ville naissante de croître, & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idomenée qui avoit fondé un si beau Royaume; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliés seroient bien puissans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idomenée d'y entrer, il ne put rejetter une si juste proposition, & il promit des troupes: mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire, pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idomenée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient; il le prit en particulier, & lui parla ainsi:

[a] Après que Xerxès eut renversé la ville d'Athenes, Themistocle en releva les murs en moins de tems que n'en avoit mis ce Prince à les

Vous voyez que nos ſoins ne vous ont pas été inutiles. Salente eſt garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au Ciel la gloire, & d'égaler la ſageſſe de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, ſuppoſant que vous le voulez, & que vous déteſtez toute flaterie. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence, je penſois en moi-même à la temerité de votre conduite. A ce mot de temerité Idomenée changea de viſage, ſes yeux ſe troublérent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment. Mentor lui dit d'un ton modeſte & reſpectueux; mais libre & hardi. Ce mot de temerité vous choque, je le voi bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir ; car [a] il faut reſpecter les Rois, & ménager leur délicateſſe, même en les reprenant. La verité par elle-même les bleſſe aſſez, ſans y ajoûter des termes forts ; mais j'ai cru que vous pouviez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement, pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choſes par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conſeils ſur votre conduite, ils n'oſeront jamais

détruire; & l'on vit les plus grandes Puiſſances de la Grece jalouſes d'une Ville qui commençoit à renaître de ſes cendres.

[a] Les grands Hommes ſavent conſerver à la Verité toute ſa force, ſans lui rien faire perdre de ſa grace. C'eſt mal la dépeindre que de [illegible]la repreſenter qu'avec des couleurs odieuſes. Un cenſeur rigide aigrit & révolte, un ami ſincere touche & perſuade. Solon étoit le ſeul Athenien qui parlât librement à Piſiſtrate, & nul Athenien n'en étoit ſi bien reçû que Solon.

vous dire tout ce qu'ils penſeront. Il faudra ſi vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront deſavantageuſes. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin : mais il vous eſt utile qu'un homme ſans interêt & ſans conſéquence vous parle en ſecret un langage dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler. Vous ne verrez la verité qu'à demi, & ſous de belles enveloppes.

A ces mots Idomenée déja revenu de ſa premiere promptitude parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté : je vous dois le ſalut de mo nnouveau Royaume. Il n'y a aucune verité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche ; mais ayez pitié d'un Roi que la flaterie avoit empoiſonné, & qui n'a pu même dans ſes malheurs trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la verité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la verité toute entiere.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage Vieillard lui dit : C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la verité ? Mettez-vous en ma place ; ſi vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être. C'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſinceres. Avez-vous cherché les gens les plus déſintereſſés & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris ſoin de choiſir les

hommes

hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désinteressés dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes? Quand vous avez trouvé des flateurs, les avez-vous écartez? Vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la verité, & qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la verité qui vous condamne.

Je vous disois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne songiez au-dedans de votre nouvelle Ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de votre puissance, [a] avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir? Il falloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages loix. Une vaine ambition vous a poussé jus-

[a] Tels furent les premiers principes de la politique Romaine dès la fondation de Rome. Cette Ville qui n'étoit dans son origine qu'une assemblée de quelques Pastres, renfermoit un peuple si nombreux lorsque Tullus Hostilius en fit le dénombrement, qu'on a peine à ajoûter foi à ce qu'en disent les Historiens.

qu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre veritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; suspendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle Ville; laissez en paix respirer vos peuples: appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui seront attachez à vous obéir. Possedez une bonne terre, quoique médiocre en étendue; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & disciplinés: faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puissant, plus heureux, & plus rempli de gloire, que tous les Conquerans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idomenée? leur avouerai-je ma foiblesse? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'est si facile sur cette côte. Je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'assemblée de tant de Rois, & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hésiter, quoi qu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préferer le salut de son Royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du pere des peuples, reprit

Mentor ; c'eſt à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre Ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'interêt même de votre Royaume. Laiſſez-moi faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils dans la puiſſance Royale, à Ithaque, & que vous voulez en chaſſer par force tous les amans [a] de Penelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes. Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots Idomenée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette Ville naiſſante dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Telemaque ſon fils, pendant que Telemaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens ? Ne ſoyez point en peine, repliqua Mentor ; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous envoierez pour l'établiſſement de votre commerce iront ſur la côte de l'Epire : ils feront deux choſes à la fois ; l'une de rappeller ſur votre côte les Marchands étrangers, que les trop grands

[a] Les plus dangereux ennemis d'Ulyſſe & de Telemaque étoient les Amans de cette Reine ; mais elle avoit l'art de les amuſer ſans ſe rendre à leurs pourſuites inſenſées. Elle ſçavoit profiter de leur foible pour l'interêt de ſon fils, & ſauver l'Etat & ſa gloire. Telle fut la conduite de la Reine Blanche à l'égard du Comte de Champagne.

impôts éloignent de Salente; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grece d'avec l'Italie, & on assûre qu'on l'a vû chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune esperance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils: ils répandront dans Ithaque & dans tous les païs voisins la terreur du nom du jeune Telemaque, qu'on croyoit mort comme son pere. Les Amans de Penelope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant Allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Penelope sera consolée, & refusera toujours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Telemaque pendant qu'il sera en votre place avec les Alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens. A ces mots Idomenée s'écria: Heureux le Roi qui est soutenu par de sages conseils! Un ami sage & fidele vaut mieux à un Roi que des armées victorieuses. Maïs doublement heureux le Roi qui sent son bonheur, & qui sait en profiter par le bon usage des sages conseils! car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flateurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flatoit mes passions, dans l'esperance que je flaterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux Rois alliés qu'Idomenée devoit se charger des affaires de Telemaque

pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contentérent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes .Crétois qu'Idomenée lui donna pour l'accompagner ; c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit emmenée de Créte ; Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin pendant la paix de multiplier le peuple ; mais de peur que toute la Nation ne s'amolisse & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune Noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la Nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'experience de l'art militaire.

Les Rois alliés partirent de Salente contents d'Idomenée, & charmez de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joye de ce qu'ils emmenoient avec eux Telemaque. Celui-ci ne put moderer sa douleur quand il falut se séparer de son ami. Pendant que les Rois alliés faisoient leurs adieux & juroient à Idomenée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Telemaque serré entre ses bras, il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Telemaque, à la joie d'aller acquerir de la gloire ; je ne suis touché que de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachérent d'entre vos bras, & m'éloignérent de vous, sans me laisser aucune esperance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur, pour

le consoler : Voici, lui disoit-il, une séparation bien differente ; elle est volontaire, elle sera courte, vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux ; accoutumez-vous à mon absence : vous ne m'aurez pas toujours : il faut que ce soit la sagesse & la vertu, plutôt que la presence de Mentor qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots, la Déesse cachée sous la figure de Mentor, couvrit Telemaque de son Egide ; elle répandit au-dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrépide, [a] & la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un Prince se deshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. [b] Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puisse être douteux, S'il est nécessaire à un peuple de conserver son Chef ou son Roi, il lui est encore

[a] C'étoit à l'assemblage de ces vertus que les Thébains avoient élevé un Temple sous le nom de la Déesse *Harmonie*, qu'ils disoient fille de Mars & de Venus. Il faut, dit Plutarque, que ces deux Divinités se corrigent réciproquement ; que les Graces adoucissent ce que la Valeur a de féroce, & que la Valeur anime ce que les Graces ont d'efféminé. C'est-là l'instruction cachée sous la fable des amours de Mars & de Venus ; & ces allegories ne paroissent point forcées à ceux qui sont initiés dans la Mythologie.

[b] Il est difficile qu'un Prince aïe des qualités assez brillantes pour temporiser le défaut de courage : l'Antiquité n'en fournit guéres d'autre exemple que celui d'Auguste, & ce sera toujours une espece de paradoxe en fait d'Histoire, qu'un Prince qui ne peut soutenir la vûë d'une armée, & qui fait cependant assujettir la Nation la plus belliqueuse & la plus jalouse de sa liberté. On s'égare dans ses recherches, quand on veut découvrir la cause d'un pareil évenement.

plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modele de tous les autres; ſon exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Telemaque, & périſſez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flateurs qui auront plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril dans les occaſions néceſſaires, ſeront les premiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions. Mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt reglée par la prudence. Autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, & une ardeur brutale; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſede point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble; il perd la liberté de ſon eſprit qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa Patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un Capitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat; car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit & la modération néceſſaire pour obéir. [a] Celui

[a] Il en eſt de la valeur à peu près comme des armes, leur ſuccès dépend de la main qui les porte. Les plus grands Capitaines des Romains

qui s'expoſe témérairement trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expoſe ſouvent l'armée entiere à de grands malheurs. Ceux qui préferent leur vaine ambition à la ſûreté de la cauſe commune, méritent des châtimens, & non des récompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver, eſt d'attendre tranquilement l'occaſion favorable. La vertu ſe fait d'autant plus réverer, qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'expoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage qui aille toujours en croiſſant. Au reſte ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De votre côté [a] ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres. Louez-les pour tout ce qui merite quelque louange : mais louez avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir; cachez le mal & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir; écoutez-les avec déference: conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions

regardoient les actions les plus éclatantes comme les plus dangereuſes, lorſqu'elles contrevenoient à l'exactitude de la diſcipline; le ſuccès qui autoriſe tout au jugement du Vulgaire, ne les éblouiſſoit pas.

[a] Il n'eſt rien de ſi noble dans les Hiſtoires écrites par les Héros de l'Antiquité, que la ſincerité avec laquelle ils parlent non-ſeulement de leurs ennemis, mais de ceux qui partageoient avec eux le commandement des armées. Ce n'eſt jamais ſur les débris de la réputation d'autrui qu'un grand Homme éleve la ſienne.

tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentimens, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guerre finisse, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais surtout ne dites jamais à certains flatteurs qui sement la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les Chefs de l'armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idomenée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes, que ses mauvais conseils, & les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau Royaume.

Alors Telemaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, & même quelque mépris pour la conduite d'Idomenée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton severe : Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, & montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité parmi les pieges innombrables, & les embarras inséparables de la Royauté ? Idomenée, il est

vrai, a été nourri dans des idées de faste & de hauteur. Mais quel Philosophe pourroit se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place ? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance : mais les plus sages Rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soulagent, & en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoît beaucoup moins que les particuliers, les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué auprès de lui. On épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Helas! cher Telemaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilités, [a] leurs jalousies. On ne les persuade, ni on ne les corrige guéres.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même ; & plus on a besoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain bien moins qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment

[a] Un Etat est dans un grand péril lorsque deux grands Hommes qui pensent differemment, y partagent l'autorité. Les divisions de Nicias & d'Alcibiade coûterent cher aux Atheniens.

plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, releve des talens éblouissans, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts.

La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, & où les plus legeres fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés, & ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfections de lui. Un Roi quelque bon & sage qu'il soit, est encore homme. Son esprit a des bornes, & sa vertu en a aussi. Il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout-à-fait le maître. Il est obsédé par des gens interessés & artificieux; il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, & tantôt par celles de ses Ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des Rois les plus éclairés & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs regnes sont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté sans le vouloir dans les commencemens. La Royauté

porte avec elle toutes ces miseres. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les Rois & les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un Roi qui n'est qu'homme semblable à eux; car il faudroit des Dieux [a] pour redresser les hommes. Mais les Rois ne sont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'est à dire, foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Telemaque répondit avec vivacité: Idomenée a perdu par sa faute le Royaume de ses ancêtres en Créte, & sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Grece, & dans les autres païs les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractere de leur esprit, des défauts qui les entraînent; & les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égaremens. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre pere, qui est le modele des Rois de la Gréce, n'ait pas aussi ses foiblesses & ses défauts ? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il suc-

[a] Ce n'étoit point par une servile adulation que les anciens Poëtes faisoient descendre de Jupiter la plûpart des Rois, ils vouloient leur apprendre à qui ils devoient ressembler.

combé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'est jouée de lui ? Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu ? N'attendez pas même quand vous le verrez regner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfection, vous lui en verrez sans doute. La Grece, l'Asie & toutes les Isles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, & de l'étudier sans cesse comme un modele.

Accoutumez-vous, ô Telemaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse qui la dégoûte de tous les modeles qu'elle a besoin de suivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non seulement vous devez aimer, respecter, & imiter votre pere, quoiqu'il ne soit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idomenée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. [a] Il est naturellement sincere, droit, équitable, liberal, bienfaisant; sa valeur est parfaite; il déteste la fraude quand il la connoît, & qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs sont grands & proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage

[a] On fait des fautes avec ces qualités, mais on les répare. Les premieres années de François I. qui avoit les vertus qu'on donne ici à Idomenée, ne ressemblerent pas au commencement de son regne.

contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, & pour se mettre par-là au-dessus, de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes, un homme très médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un Roi, si longtems séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. Idomenée a fait les fautes que presque tous les Rois font : mais aucun Roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Telemaque, c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Telemaque par ce discours combien il est dangereux d'être injuste [a] en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, & sur tout contre ceux qui sont chargés des embarras & des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit : Il est tems que vous partiez; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Telemaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls :

[a] La Critique, sur-tout lorsqu'elle est outrée, suppose plus d'orgueil & de présomption, que de veritable lumiere. Rien ne donne plus d'idée de l'équité des Romains, que la facilité des rivaux même de Pompée à lui déferer le nom de Grand. Il faut être genereux pour reconnoître dans les autres des qualités qu'on n'a pas; mais il suffit d'être malin pour les critiquer.

mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Telemaque crut ſentir la préſence de la Déeſſe, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre pere. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le Soleil s'élevoit déja, & doroit le ſommet des montagnes, quand les Rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la Ville ſe mirent en marche ſous leurs Commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques heriſſées, l'éclat des boucliers éblouiſſoit les yeux ; un nuage de pouſſiere s'élevoit juſqu'aux nues. Idomenée avec Mentor conduiſoit dans la campagne les Rois alliés qui s'éloignoient des murs de la Ville. Enfin ils ſe ſéparérent après s'être donné de part & d'autre des marques d'une vraye amitié ; & les Alliés ne doutérent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idomenée, qu'on leur avoit repreſenté bien different de ce qu'il étoit ; c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels ; mais par les conſeils flatteurs & injuſtes auſquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idomenée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville. Voyons, diſoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne ; faiſons-en le dénombrement.

Examinons aussi combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, & des autres choses utiles. Nous saurons par cette voye si la terre fournit dequoi nourrir tous ses habitans, & si elle produit encore dequoi faire un commerce utile de son superflu avec les païs étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux & de matelots : c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du païs où chaque vaisseau alloit faire le commerce, quelles marchandises il portoit; celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation, les prêts que les Marchands se faisoient les uns aux autres, les societés qu'ils faisoient entr'eux, pour savoir si elles étoient équitables & fidellement observées; enfin les hazards du Naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des Marchands, qui par l'avidité du gain souvent entreprennent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît severement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemtes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même tems il fit des regles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des Magistrats à qui les Marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus ils faisoient en societé les

entreprises

entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls ; & la police de ces societés étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiere. Bien-loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les Marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville étoit semblable au flux & au reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté & en sortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile. Tout ce qui en sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice severe présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur sembloient du haut de ces superbes tours appeller les Marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces Marchands, soit qu'il vînt des rives Orientales où le Soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer où le Soleil lassé de son cours va éteindre ses feux, vivoit paisible & en sûreté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des païs étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la molesse. [a] Il regla les habits, la nourriture, les

[a] Il ne faut pas regarder ce détail comme indigne de la majesté des loix. Celles de Licurgue prescrivoient jusqu'aux mets dont se de-

meubles, les grandeurs, & l'ornement des maisons pour toutes les conditions differentes. Il bannit tous les ornemens d'or & d'argent ; & il dit à Idomenée : Je ne reconnois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre exterieur ; mais votre autorité sera assez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre ; que les principaux de l'Etat après vous soient vêtus de la même laine ; & que toute la difference ne consiste que dans la couleur, & dans une legere broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les differentes couleurs serviront à distinguer les differentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Reglez les conditions par la naissance.

Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, seront assez contens de venir après ces anciennes & illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur cederont sans peine, pourvu que vous ne les accoûtumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous don-

voient nourrir les Lacons ; elle regloit la quantité des plats. Ce ne sera jamais par des Reglemens generaux qu'on bannira d'un Etat le luxe & la molesse.

niez des louanges à la moderation de ceux qui ſont modeſtes dans la proſperité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvû que vous donniez des couronnes [a] & des ſtatues aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premier rang après vous ſeront vêtues de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, & au col une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troiſiémes de verd & ſans anneau, ſans frange, mais avec la médaille. Les quatriémes d'un jaune d'aurore. Les cinquiémes d'un rouge pâle ou de roſes. Les ſixiémes de gris de lin. Les ſeptiémes qui ſeront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits de ſept conditions differentes pour les hommes libres. Tous les eſclaves ſeront habillés de gris brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte.

[a] Telle étoit la politique des Grecs & des Romains, ils n'épuiſoient point les finances pour récompenſer une belle action, ils ſavoient la payer par la gloire de l'avoir faite. Rien de moins onereux au Public qu'une couronne de laurier, de myrthe, ou de chêne : mais quel éclat pour un Particulier que cette eſpece de triomphe de réputation !

Tous les artiſans qui ſeront emploiés à ces arts pernicieux, ſerviront, ou aux arts néceſſaires qui ſont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étofes, ni pour la forme des habits : car il eſt indigne que des hommes deſtinés à une vie ſerieuſe & noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor ſemblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainſi de retrancher le faſte qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute choſe à une noble & frugale ſimplicité. Il regla de même la nourriture des Citoyens, & des eſclaves. [a] Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevés faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts par leſquels ils amoliſſent leur ame, & ruinent inceſſamment la ſanté de leurs corps! Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur moderation & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La ſobrieté rend la nourriture la plus ſimple très-agréable. C'eſt elle qui donne avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs & les

[a] Pauſanias après la bataille de Platées, fit ſervir deux tables avec un appareil bien different dans la tente du General des Perſes. L'on étala dans la premiere toute la profuſion du luxe Aſiatique ; la ſeconde n'avoit pour tout mets que le brouet de Lacedemone. C'eſt la difference de ces deux tables, dit-il aux Capitaines Grecs, qui a décidé de la bataille.

plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes que celui d'irriter leur appetit au-delà des vrais beſoins.

Idomenée comprit bien qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle Ville amolir & corrompre leurs mœurs en violant toutes les loix de Minos ſur la ſobrieté : mais le ſage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſitôt Idomenée regla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du païs qui eſt fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au ſiége de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une regle que le Roi s'impoſoit lui-même ; & chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion & de la délicateſſe où l'on commençoit à ſe plonger pour les repas.

Mentor retrancha enſuite la muſique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeuneſſe. Il ne condamna pas avec une moindre ſeverité la muſique bachique qui n'enyvre guere moins que le vin, & qui produit les mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la muſique [a] aux fêtes dans les Temples pour y chanter les louanges des Dieux, & des Heros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne

[a] C'eſt dans ces étroites limites que Platon vouloit la contenir dans ſa République. Quoiqu'en diſent les ennemis de l'Antiquité, il eſt certain que cet art a beaucoup perdu de ſa force, & qu'il ne lui reſte preſque plus que ce qu'il y a de dangereux dans ſa douceur.

permit aussi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques; il donna des modeles d'une architecture simple & gracieuse, pour faire dans un mediocre espace une maison gaye & commode pour une famille nombreuse; en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logemens en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considerable eût un salon & un petit peristyle, avec des petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très-severement la multitude superflue, & la magnificence des logemens. Ces divers modeles des maisons suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, & à la rendre reguliere; au lieu que l'autre partie déja achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence, une disposition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle Ville fut bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voisine de la Grece fournit de bons Architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, & de plusieurs autres païs, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, prendroient des terres à défricher, & serviroient à peupler la campagne.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner; mais il vou-

lut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une Ecole où présidoient des maîtres d'un goût exquis qui examinoient les jeunes éleves. Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un genie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres sont nés pour les arts moins nobles, & ils seront employés fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les Sculpteurs & les Peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics [a] ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des representations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste la modération & la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinés aux courses des chevaux & des chariots, aux combats de Luteurs, à ceux du Ceste, & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étofes façonnées des païs éloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'argent avec des figures des Dieux, d'hommes & d'ani-

[a] On sait que les Arts rendirent à Athenes tout l'éclat qu'ils avoient reçû d'elle sous le gouvernement de Periclès. Ce grand Homme y fit élever des édifices publics qui ravirent l'admiration de toute la Grece; mais il ne voulut jamais souffrir dans sa maison aucun ornement qui la distinguât de celle d'un simple Particulier.

maux ; enfin des liqueurs & des parfums[a]. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de maniere à durer longtems. Ensorte que les Salentins qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à sentir combien ils avoient de richesses superflues. Mais c'étoit des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'Etat, & que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vraies nécessités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les Arcenaux, & tous les Magasins, pour savoir si les armes & toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par tout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier, & sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes & des tourbillons de fumées & des flâmes semblables à ces feux soûterrains que vomit le Mont-Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublés. Les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient : on eût cru être dans cette isle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le Pere des Dieux ;

[a] Que de choses dont je n'ai que faire, dit Socrate, en voyant chez les Marchands d'Athenes le brillant attirail de ces meubles qui font tout au plus le plaisir des yeux.

& par une ſage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Enſuite Mentor ſortit de la ville avec Idomenée, & trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes! [a] d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes, manquoient auſſi de courage & de force de corps pour mettre l'agriculture dans ſa perfection. Mentor voyant cette campagne déſolée, dit au Roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artiſans ſuperflus qui ſont dans la Ville, & dont les métiers ne ſerviroient qu'à déregler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il eſt vrai que c'eſt un malheur que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie ſédentaire, ne ſoient point exercez au travail; mais voici un moyen d'y remedier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leur ſecours des peuples voiſins qui feront ſous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvû qu'on leur promette des récompenſes convenables ſur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront dans la ſuite en poſſeder une partie, & être ainſi incorporez à votre peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvû

[a] Les Provinces frontieres des Perſes étoient gouvernées par deux Satrapes; l'un commandoit les troupes, l'autre avoit ſoin de l'agriculture. Si la terre mal cultivée ne fourniſſoit pas abondamment à la ſubſiſtance des peuples & de l'armée, on dépoſoit le Satrape qui préſidoit à l'agriculture. Si l'ennemi ravageoit les campagnes par ſes incurſions, on dépoſoit le Satrape militaire.

qu'ils ſoient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs ſujets, & ils accroîtront votre puiſſance. Vos artiſans de la ville, tranſplantés dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des païs étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, ſe ſont engagés à défricher une partie de vos terres, & à ſe faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers ſont ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes & laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les artiſans tranſplantés de la ville à la campagne, avec leſquels ils ſeront mêlés. Dans la ſuite tout le monde ſera peuplé de familles vigoureuſes, & adonnées à l'agriculture.

Au reſte ne ſoyez pas en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvû que vous facilitiez les mariages. La maniere de les faciliter eſt bien ſimple : preſque tous les hommes ont de l'inclination de ſe marier : il n'y a que la miſere qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans; car la terre n'eſt jamais ingrate, elle nourrit toujours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement. Elle ne refuſe des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils ſont riches, ſi le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans dès leur plus tendre jeuneſſe commencent à les ſecourir. Les plus jeunes condui-

ſent les moutons dans les pâturages ; les autres qui ſont plus avancés en âge ménent déja les grands troupeaux : enfin les plus âgés labourent avec leur pere. [a] Cependant la mere & toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux & à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée ; elle a ſoin de traire ſes vaches & ſes brebis, & on voit courir des ruiſſeaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter tous les ſoirs en attendant le doux ſommeil : elle prépare des fromages, des chataignes, & des fruits conſervés dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le Berger revient avec ſa flûte, & chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le Laboureur rentre avec ſa charue, & ſes bœufs fatigués marchent, le cou panché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots que le ſommeil par l'ordre des Dieux répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement, chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvû que les Dieux leur donnent un bon Roi qui ne trouble

[a] Theocrite & Virgile n'ont jamais mieux relevé le prix des plaiſirs champêtres. L'Auteur ne les repreſente avec tant de graces, que pour faire ſentir au Prince qu'il inſtruit, combien il eſt doux de contribuer à la felicité des peuples. C'eſt à cette grande leçon qu'il ſait faire contribuer les Sciences qui paroiſſent y avoir moins de rapport.

point leur joie innocente ! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des desseins pleins de faste & d'ambition les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la liberale nature & de la sueur de leur front ! La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes moderés & laborieux ; mais c'est l'orgueil & la molesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je ? disoit Idomenée, si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver ? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens : c'est qu'ils esperent en être payez plus facilement ; en même tems ils chargent moins ceux que la nature rend plus miserables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre. Au contraire, [a] donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient ; augmentez à proportion la culture de leur terre. Bientôt leurs famil-

[a] C'est des loix Romaines qu'est tiré ce précepte ; elles comptoient pour un grand service celui de donner à l'Etat beaucoup de Romains.

les se multiplieront, & tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profession de Laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charue maniée par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'heritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendue genereusement pendant les troubles de la guerre; toute la campagne refleurira. Cerès se couronnera d'épics dorés. Bacchus foulant à ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le nectar. Les creux valons retentiront des concerts des Bergers, qui le long des clairs ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idomenée, d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un si aimable repos? [a] Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par tout, & presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le désespoir.

O heureux le Roi assez aimé des Dieux, & d'un

[a] Il n'y a pas à balancer entre le titre de Roi conquerant & celui de Roi pacifique. Une Nation s'affoiblit insensiblement à force de vaincre. Il y a toujours une amertume cachée dans les plus beaux fruits de la guerre; il n'y a que douceur dans ceux de la paix.

cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les délices des peuples, & de montrer à tous les ſiécles dans ſon regne un ſi charmant ſpectacle ! La terre entiere, loin de ſe défendre de ſa puiſſance par des combats, viendroit à ſes pieds le prier de regner ſur elle.

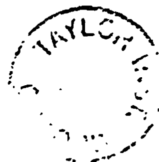
Idomenée lui répondit : Mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvenient. C'eſt un prétexte qu'on allégue toujours pour flater les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts : le remede eſt facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuſe ; & dans leur abondance ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe & ayant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la moleſſe & l'oiſiveté, qui rendent les peuples inſolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité, & aſſez largement ; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre gagnez à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, [a] il faut regler dès-à-préſent l'étendue de terre que cha-

[a] C'eſt par ce reglement autoriſé dans les Livres ſaints, que les Romains voulurent mettre un frein à l'avidité des Particuliers ; mais les riches ſavent éluder la force de cette loi, en uſurpant aux pauvres juſques à leur nom.

que famille pourra posseder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes suivant leurs differentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe de pouvoir posseder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette regle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquisitions sur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, & sera excité par là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je croi même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre Royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache ; le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples : il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espece de remede, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les Fêtes extraordinaires : mais n'esperez point de faire observer une regle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les Loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préférence de l'honneur aux plaisirs & à la vie même.



Il faut avoir des Magistrats qui veillent sur les fa-

milles [a] & ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'eſt-à-dire, Paſteur du peuple, que pour veiller nuit & jour ſur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de déſordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévérement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſûreté que dans l'oppreſſion des peuples! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au déſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité, ou de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouer le joug de votre tyrannique domination. Eſt-ce là le vrai moyen de regner ſans trouble? Eſt-ce là le vrai chemin qui mene à la gloire?

Souvenez-vous que les païs où la domination du Souverain eſt plus abſolue, ſont ceux où les Souverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils poſſedent ſeuls tout l'Etat; mais auſſi tout l'Etat languit, les campagnes ſont en friche & preſque déſertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout ſeul, & qui n'eſt grand que par ſes peuples; s'anéantit lui-mê-

[a] Tels étoient à Lacedemone les Geronces, à Athenes les Areopagites, les Cenſeurs à Rome. Le Miniſtere public étoit encore plus occupé à prévenir le crime qu'à le venger.

me

me peu à peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples dont il tire ſes richeſſes & ſa puiſſance. Son Etat s'épuiſe d'argent & d'hommes : cette derniere perte eſt la plus grande & la plus irréparable ; ſon pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de ſujets. On le flate, on fait ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes regards. Mais attendez la moindre révolution, cette Puiſſance monſtrueuſe pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer : elle n'a aucune reſſource dans les cœurs des peuples ; elle a laſſé & irrité tous les corps de l'Etat : elle contraint tous les membres de ce corps de ſoupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole ſe renverſe, ſe briſe, & eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le reſſentiment, la défiance ; en un mot toutes les paſſions ſe réuniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le Roi qui dans ſa vaine proſperité ne trouvoit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Après ce diſcours Idomenée perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, & d'executer tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit deſtinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Fin du douziéme Livre.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.

862173

[illegible]

Estate of Prof. R. Shackleton

[illegible]

[illegible]

Jaunse Boilau Desfar. L. Ducater.

-II

54

